VIES COLONIALES

N° 2

Cl. Chivas-Baron

LA FEMME FRANÇAISE AUX COLONIES



éditions larose, 11, r. v.-cousin, paris

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pour Léon Treich
en amicale confraternité.
A. Chivas-Baron

LA FEMME FRANÇAISE

aux colonies

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COLLECTION "VIES COLONIALES"
Publiée sous la direction de GEORGES HARDY

CL. CHIVAS-BARON

LA FEMME FRANÇAISE

AUX COLONIES

...Vivre pour partager avec autrui sa force, sa joie, sa richesse intellectuelle et morale, c'est remplir le plus beau destin de la vie.

ALBERT SARRAUT.

PARIS
EDITIONS LAROSE
11, rue Victor - Cousin
1929

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays
Copyright 1929 by Larose, Paris.
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

DU MÊME AUTEUR :

Contes et légendes de l'Annam (CHALLAMEL, éditeur). Ouvrage couronné par l'Académie française. — Prix Montyon.

Trois femmes annamites (FASQUELLE, éditeur). Ouvrage couronné par l'Académie française. — Prix de Jouy.

La simple histoire des Gaudraix (FLAMMARION, éditeur).

Folie exotique. En brousse sedang (FLAMMARION, éditeur).

Confidences de métisse (FASQUELLE, éditeur). Grand prix de littérature coloniale 1927.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Aux Coloniales Françaises

Et à Madame Myriam Harry,
si parfaitement confraternelle.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« On a dit beaucoup de sottises sur le rôle de la femme européenne aux Colonies. »

Par cette phrase, M. Georges Hardy commence un chapitre de sa remarquable étude, *Les éléments de l'histoire coloniale.*

M. Georges Hardy a raison : On a, sur ce sujet, dit beaucoup de sottises. Sur quel sujet n'en dit-on pas ? n'en écrit-on pas ? et, lorsqu'il s'agit — en général — de la femme, d'aucuns raillent volontiers, médisent souvent, jugent témérairement, calomnient parfois, alors que, sans trop se faire prier, ils reconnaissent — en particulier — des « cas étonnants » : Dévouement, vaillance, jolie sensibilité, esprit de décision, d'assimilation, fine compréhension, souplesse... (j'en passe.)

Ceci n'est point un panégyrique, lequel serait maladroit et trop facile sous la plume d'une femme.

Pour être équitable, nous devons convenir que, trop faciles aussi furent les adaptations de certains romanciers. Lamentables potins de désœuvrés, de nostalgiques ou d'intoxiqués, snobisme et vices coloniaux, histoires de baignoires, quelles mines à exploiter !

La Coloniale dans la littérature... ce pourrait être le titre, presque aguichant, d'un ouvrage très différent de celui-ci.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Evidemment, nous avons dû constater l'influence néfaste du climat, de l'ambiance, sur le cerveau débile de pitoyables névrosées ou de vicieuses exaspérées. Nous avons connu la démoralisée, la « démoralée » dépeinte avec tant de vigueur et de justesse par Robert Randau.

Mais — avouons-le aussi — pas mieux qu'une hirondelle ne fait le printemps, la dame sommairement vêtue, affalée sur une chaise longue, la détraquée ou la noceuse, ne peuvent représenter la COLONIALE.

La dame fâcheuse existe sous toutes les latitudes puisque partout existe le déchet humain. On ne peut la nier. C'est l'ombre au tableau, ne lui donnons pas l'importance qu'elle n'a pas, mais admettons que cette ombre met en valeur la figure très claire, très saine de la coloniale vraie, celle qui nous intéresse.

La brutalité de cette entrée en matière nous a paru nécessaire. Ne faut-il pas, tout d'abord, réfuter la calomnie banale ? rejeter le faix d'une réputation faussée par quelques exemples, trop précis, hélas ! mais qui restent exceptionnels et, comme tels, confirment la règle ?

Nous n'avons pas la prétention d'écrire une histoire coloniale féminine, nous voulons seulement tenter, par quelques notes, quelques traits, quelques portraits, de rappeler quels furent, à travers les âges, les conditions d'existence de la femme française aux Colonies et son rôle ; ce que sont, ce que peuvent être ces conditions et ce rôle.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AUTREFOIS

Université Côte d'Azur, Bibliothèques

Nos aïeules ne furent que fort rarement appelées à la vie coloniale. Peu se sentaient attirées vers cette existence aventureuse qu'elles connaissaient mal, par les récits de quelque hardi voyageur commerçant épices ou fourrures, quelque téméraire officier de terre ou de mer, phénomène de leur famille.

Les voyages étaient longs, pleins d'inquiétants imprévus et de sérieux dangers. Légendes et complaintes amplifiaient l'horreur des plus désastreuses traversées. Les vaisseaux à voiles, ballotés sur les mers océanes, furent longtemps considérés comme des enfers flottants. Ils étaient presque tels. Très certainement, l'on n'avait pas là toutes ses aises.

S'il est facile de comprendre l'angoisse de ces passagers qui, se rendant à l'isle Bourbon, quittèrent la France le 14 mars 1666 et ne franchirent le Cap de Bonne-Espérance que le 7 janvier 1667, ayant abandonné aux requins quatre cents des leurs, à plus forte raison peut-on imaginer combien furent périlleuses les traversées des Dieppois et des Rouennais qui, trois cents ans plus tôt créèrent — dès 1364 — des comptoirs à l'embouchure du Sénégal, en Gambie et sur les côtes de Sierra-Léone, celles de Robert de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Braquemont, de Jean de Béthencourt, de Gadifer de la Salle errant au gré des vents et des flots avant de prendre possession des îles Canaries. L'expédition, composée de 250 personnes au départ de la Rochelle (1er mai 1402) se réduisait à cinquante-trois en touchant Lanzarote.

Les départs étaient funèbres.

Ainsi, d'après les Lusiades, Vasco de Gama nous décrit son embarquement, du port de Belem, près de Lisbonne (8 juillet 1497) :

« ...Après avoir préparé nos âmes à la mort, qui « doit être toujours présente aux yeux des naviga- « teurs, nous partîmes.

« Ce jour-là, les habitants de la ville, nos amis, « nos parents ou ceux que la curiosité seule attirait, « accoururent sur le rivage en témoignant leur inquié- « tude et leurs regrets.

« Cependant, nous nous acheminâmes vers notre « bateau, entourés de mille religieux qui priaient avec « nous la Divinité. Chacun nous regardait comme « condamnés à nous perdre dans une navigation si « longue et si douteuse.

« Les femmes versaient des pleurs de compas- « sion, les hommes poussaient des soupirs déchirants; « les mères, les épouses, les sœurs qu'un amour in- « quiet privait de confiance, faisaient naître en nous « le découragement et la crainte de ne jamais revoir « notre patrie. »

Malgré le merveilleux dont Louis de Camoëns agré-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

menta son poème, on a l'impression que cette description est véridique.

Des larmes, des soupirs déchirants, les prières de mille religieux escortant les voyageurs avec le même lugubre appareil dont ils auraient entouré des condamnés au dernier supplice, ce n'était point là gracieuse invitation au voyage. On conçoit l'effroi des douces dames et des timides jouvencelles.

Cependant, si les femmes qui vécurent aux XVe, XVIe et XVIIe siècles ne purent pas toujours suivre les premiers explorateurs, il est permis de penser qu'elles admirèrent l'endurance, le sang-froid, l'audace, l'héroïsme des navigateurs fameux et des pionniers : Jean et Sébastien Cabot, Christophe Colomb, Americ Vespuce, Magellan, les deux Parmentier, Pizzare, Jacques Cartier, Verazzano, Pontgravé, Chauvin, Cavelier de la Salle, Champlain, Poutrincourt et tant d'autres qui découvrirent des terres lointaines, ceux qui conquestèrent et trafiquèrent aux pays des Mics-Macs, des Iroquois, des Algonquins, ou sur les côtes africaines, ou dans les îles du Pacifique.

Certainement, des femmes souhaitèrent d'être les compagnes de ces hommes remarquables.

Déjà l'idée coloniale naissait, puis grandissait, alimentée par la curiosité, vertu essentiellement féminine.

On lisait et l'on commentait Rabelais, lequel s'intéressait fort aux voyages « faicts dans les Canadas ». On lut, de même, la « relation très fidèle des obser- « vations faites es découvertes en la nouvelle France

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« par le sieur Champlain, Xaintongeois, capitaine « ordinaire pour le Roi, en la marine », on lut les récits façonnés par la bonne humeur et le bon sens de l'avocat Marc Lescarbot.

Parce qu'on les connaissait un peu, l'on désirait mieux connaître les pays dont on disait des merveilles. Les voyages interminables effrayaient moins. Les marins acquéraient une expérience qui, pour les passagers, devenait de la sécurité. D'autre part, la crânerie gauloise se gaussait des couards.

« ...En ce temps-là, si les marchands de Bordeaux « alloient à la Rochelle par mer, ou ceux de Xain- « tonge en Bretagne ou en Normandie ou en Angle- « terre, ils faisoient leur testament et entroient en « une plus grande appréhension que si, maintenant, « ils devoient faire les courantes de Goa, au lieu « que les Rochelois pour lors, fendoient les mers, « gourmandoient les orages et, en despit de la colère « des vents, voyoient au delà du soleil » (Gaufreteau.)

Il est encore permis de croire que les belles d'antan souhaitèrent « voir au delà du soleil ».

La Rochelle, d'où l'on partait le plus souvent, prit une importance considérable dans les contes, aux veillées d'hiver, dans les chansons de route répétées par les villageoises et les paysannes.

Il n'était d'ailleurs pas très sûr que les vieilles chansons perpétuassent le souvenir de ces vaillantes vantées par l'oratorien Arcère, admirées par le seigneur de Brantôme au siège où il fut blessé (1573).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« ...Nous autres fusmes fort ravis à voir ces bel-
« les dames.

« ...Aussi voulurent-elles se montrer à nous et ne
« furent guère chiches de leur veüe, car elles se plan-
« tèrent sur le bord du rempart d'une fort belle grâce
« et qu'elles valaient bien les regarder. »

Les Rochelaises, dont on chantait les exploits, étaient bien plutôt de mythiques et combattives coloniales puisque :

« C'sont les filles de la Rochelle
« Qu'ont armé un bâtiment
« Pour aller faire la guerre
« Dedans les mers du Levant. »

On sait que pour éviter viols et rapts, on cachait les passagères sous des vêtements d'homme à l'approche du « corsaire-forban », d'où, sans doute, le couplet :

« L'équipage du navire
« C'est tout filles de quinze ans... »

Et les dames à vertugadin, les moissonneuses et les vendangeuses de France entonnaient, avec entrain, la ritournelle :

« Ah ! la feuille s'envole, s'envole,
« Ah ! la feuille s'envole au vent ! »

Déjà quelques-unes se familiarisaient avec la pensée de partir — comme la feuille s'envole — loin du sol natal.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Malgré l'apprivoisement des beautés indigènes, les pionniers devenus colonisateurs, éprouvaient la nécessité d'avoir, près d'eux, des compagnes blanches.

Les épouses des gouverneurs, des fondateurs de comptoirs commerciaux, des importants agents des Compagnies de Colonisation ou des grands chefs militaires, suivaient volontiers leur mari dans les Colonies, aux Indes ou aux Isles. Elles rehaussaient de leur grâce, les réceptions déjà fastueuses. Alors, quelques femmes furent braves et firent le coup de feu contre les « sauvages ». D'autres eurent l'occasion d'être, pour leur mari, l'aide précieuse, l'indispensable collaboratrice.

Mais on attendait autre chose des Européennes. On espérait bien qu'elles ne partageraient pas seulement honneurs et bien-être, mais encore le travail, qu'elles donneraient, aux terres nouvelles, les futurs colons indispensables.

Ribaut, tâchant à repeupler la Gallia nova de Verazzano, amenait, en 1556, sept cents hommes et deux cents femmes — lesquels furent d'ailleurs presque tous massacrés par les Espagnols, sous le prétexte qu'ils étaient hérétiques...

Peupler les colonies naissantes, les assainir, les mettre en valeur afin d'y fixer les soldats qui les conquirent, les aventureux « mercandets » qui se livraient à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« la troque » de leur pacotille contre les produits indigènes, les non moins aventureux boucaniers ou les pêcheurs de « molües », ce furent les plus graves soucis des premiers gouverneurs. Ces premiers colonisateurs comptèrent sur les femmes pour *établir* la colonie : Quand les femmes sont là, on ne se contente plus de dresser des tentes, on bâtit.

Pierre de Vaissière écrit (1) :

« Tous les auteurs sont d'accord sur l'un des « moyens employés avec le plus de succès par les « Gouverneurs pour en arriver à leur fins. Mais tous « n'en rendent pas compte dans les mêmes termes. « Il est amusant d'entendre Moreau de Saint-Méry « nous exposer gravement que, pour transformer « les intrépides conquérants de Saint-Domingue, Oge- « ron invoqua le secours d'un sexe puissant qui sait « partout adoucir l'homme et augmenter son pen- « chant pour la sociabilité et nous raconter com- « ment il fit venir de France des êtres intéressants, « de timides orphelines pour soumettre ces êtres or- « gueilleux (les flibustiers) accoutumés à la révolte « et pour les changer en époux sensibles, en pères « vertueux. »

« Ce n'est là, pourtant, qu'une vérité que le même « Ogeron exprimait sous une forme plus brutale lors- « qu'il s'écriait :

P. de Vaissière. Saint-Domingue-Perrin. 1909.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« — Corbleu ! je ferai venir à tous ces coquins « des chaînes de France. »

Le P. Le Pers, qui rapporte ce propos, ajoute :

« Chose que l'on ne comprit pas alors, mais dont « le mystère ne tarda pas à se dévoiler par l'arrivée « d'un navire chargé de cinquante filles. La Colonie, « dit-il galamment, reçut ainsi l'unique et dernier ornement qui lui manquoit. »

« Il n'y avait encore, en effet, prétend le même « auteur, aucune femme à la Côte de Saint-Domin- « gue, il n'y en avoit que quatre ou cinq à la Tor- « tue, bien que le nombre des aventuriers qui avoient « établi leur demeure en ces lieux fut de quatre « mille. »

A la vérité, l'on n'expédiait pas seulement de timides orphelines. Wimpffen, dans une langue pittoresque, énergique, verte davantage, parle des femmes ramassées dans la boue des rues, des pensionnaires de la Salpétrière, que l'on envoya aux flibustiers, mais, en correctif, il ajoute cette curieuse constatation :

« Il est étonnant que les mœurs aussi dissolues que « le langage ne soient pas plus perpétuées qu'elles « n'ont fait chez leur postérité. »

Ces dames durent s'amender avec facilité puisque, parmi les médisances d'Antoine Boucher, commis à la Compagnie des Indes, on trouvera, plus tard, ces deux boutades :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« ...Cette femme est, à présent, à la seconde vie de « la Magdeleine, après avoir longtemps esté à la « première.

« ...Cette femme est d'une grande imbécillité, mais « très sage. »

Plus ou moins adroitement, plus ou moins humainement, les colonisateurs pratiquèrent la traite des blanches comme ils pratiquaient la traite des noirs.

Ce que, pour Saint-Domingue, fit Bertrand d'Ogeron de la Bouère, d'autres l'avaient fait ou le firent ailleurs : D'Esnambuc et L'Olive, puis les sieurs du Parquet et d'Houët aux Antilles et, peut-être aussi, Etienne de Flacourt à Madagascar.

Après le traité de Saint-Germain (1632), Samuel Champlain reprenant, une fois encore, l'œuvre du baron de Monts et de Jean de Biencourt de Poutrincourt, tenta la reconstitution de la Colonie canadienne en y amenant des artisans et des femmes.

Les gouverneurs facilitèrent l'installation des colons qui arrivaient mariés. On les exemptait d'impôts durant la première année de leur séjour (Contrat du 14 avril 1635, Ile Saint-Christophe).

Déjà, secondant les vues coloniales de Richelieu, les curés et les pasteurs de chaque paroisse française commençaient leurs sermons dominicaux en annonçant le départ des grands voiliers.

Belle affaire pour les jouvenceaux qui languissaient d'amour et attendaient, en vain, l'autorisation d'un pè-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

re grincheux pour convoler. Un navire quittait Bordeaux, La Rochelle, Lorient ou Le Havre avant huit jours ? On avait tout juste le temps de l'atteindre... Magnifique aubaine. Vite, on signait le double engagement, puis on allait trouver pasteur ou curé qui escamotait un peu la publication des bans, se passait — en ce cas très spécial — du consentement des parents pour célébrer le mariage devant quelque témoin complaisant. Une courte bénédiction, et l'on partait, le cœur en joie. N'allait-on pas fonder un foyer dans un pays neuf, quelque peu étrange et merveilleusement fertile? La plaisante aventure à tenter lorsqu'on est deux !

Et parfois... oui, parfois, cela réussissait.

Les célibataires qui désiraient émigrer trouvèrent bientôt, dans les ports d'embarquement, maintes femmes et filles prêtes à les suivre. On se rencontrait par les rues de la ville maritime, on se choisissait sur les quais, on s'appariait tant bien que mal, on s'épousait en hâte, avec un minimum de formalités. Ensemble l'on courait sa chance.

*
**

La très intrigante Madame de la Fayolle entreprit de procurer des épouses aux colons antillais. Elle obtint, de la Reine, une mission quasi-officielle et deux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cents livres de gratification versées par la Compagnie des Isles d'Amérique.

Mme de la Fayolle prenait des filles à l'hôpital de Saint-Joseph (1641), puis à la Providence (1643) et les conduisait elle-même à destination.

La Compagnie des Isles d'Amérique donna ordre « aux passagers et équipages du navire de ne meffaire « ny ne mesdire aux femmes et filles qui y passe- « ront. »

Dès son arrivée aux Isles, Mme de la Fayolle entreprit de marier ses protégées. Elle les donnait au plus offrant. On affirme qu'elle fut cassante, maladroite à souhait, et faillit mettre la colonie à feu et à sang. Elle avait mal choisi son moment pour ajouter des rivalités masculines particulières aux rivalités gubernatoriales pour lesquelles les colons prenaient chaudement parti. La Martinique était près de s'insurger.

Ce fut alors que, les magasins de la Compagnie étant attaqués, la courageuse Mme du Parquet sauva la situation en l'absence de son mari. Elle batailla bellement paraît-il, et « l'insurrection fut réprimée par la « mort des chefs » (1).

Geste héroïque que renouvelèrent, au cours de l'histoire des Colonies d'Amérique, de vaillantes femmes, telles Mme de Verchères et sa fille Madeleine, telle Mme de Drucourt.

Les tribus nomades qui peuplaient le Canada n'a-

(1) Notes sur la Compagnie des Isles d'Amérique (1635-1653). Ministère des Colonies.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vaient pas accepté, avec une égale passivité ,la pénétration, la domination européennes. Les Mics-Macs, curieux des coutumes étrangères, accueillirent assez gracieusement les Français; Hurons et Algonquins se convertirent presque aussi vite aux croyances nouvelles et perdirent, peu à peu, leurs habitudes de guerriers pillards, mais les Iroquois demeurèrent longtemps irréductibles. Ils attaquaient les intrus comme ils attaquaient les peuplades qui leur étaient soumises, massacraient les chrétiens, incendiaient leurs villages, martyrisaient les missionnaires, semaient le découragement et la terreur parmi les colons qui devaient alors fortifier leurs habitations d'ouvrages palissadés, souvent munis de canons, ou les grouper autour des forts.

Les Iroquois attaquèrent le fort où Mme et Mlle de Verchères se trouvaient seules. Une première fois (1690), Mme de Verchères organisa la défense avec le plus magnifique sang-froid, se multipliant pour tirer en tous sens et laisser croire aux assaillants que les défenseurs étaient nombreux. Lors d'une seconde attaque (1692), Madeleine de Verchères renouvela, avec plein succès, les exploits de sa mère.

La relation laconique du siège de Louisbourg faite par Victor Duruy est un bel hommage rendu aux Canadiennes françaises :

« ...La population canadienne était digne d'un pa-
« reil chef (Montcalm). On décida que tous ceux
« qui pouvaient porter un fusil feraient campagne et
« qu'on laisserait les travaux des champs aux femmes,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« aux moines, aux enfants, aux vieillards. Les fem-
« mes des chefs et des officiers donnèrent l'exemple.
« Une de celles-ci, Mme de Drucourt, alla même au
« feu. Enfermée avec son mari dans Louisbourg, dont
« il était le gouverneur et que les Anglais assiégèrent
« en 1758, elle passait une partie du jour dans les
« hôpitaux à panser les blessés et l'autre sur le rem-
« part, au milieu des soldats, mettant elle-même le
« feu aux pièces pour animer le soldat. »

Avant Mme de Verchères et Mme de Drucourt — et pour de moins louables motifs — Marie Jacquelin avait manifesté son humeur belliqueuse au fort Saint-Jean (1645).

On ne peut pas ne point conter succinctement l'aventure si retentissante de Marie Jacquelin qui n'était pas précisément l'une de ces douces créatures dont parle Moreau de Saint-Méry « sexe puissant qui sait partout adoucir l'homme. »

Marie Jacquelin fut la contemporaine de Ninon de Lenclos et l'une des reines du Paris galant. Sur les planches où, sans talent, elle jouait la comédie, on l'appelait Mlle Desnoyers. En Acadie, où elle fut reçue, canons tonnants, au son des tambours et des trompettes, elle devint Mme de la Tour.

Le commandeur Isaac de Razilly avait, avant sa mort, confié le gouvernement de la Colonie canadienne à Nicolas Denys, à Charles Amador de la Tour et à Charles d'Aunay de Menou-Charnisay. Denys gardait le golfe du Saint-Laurent, du détroit de Can-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

seau à la baie des Chaleurs, De la Tour commandait au fort Saint-Jean, d'Aunay au Port-Royal. Selon l'usage, les gouverneurs trafiquaient. (Ils s'occupaient surtout du commerce des bois et des pelleteries. »

Y eut-il une émulation un peu trop acerbe entre de la Tour et d'Aunay ? Quel fut le rôle de Mme de la Tour ? Les historiens ont tenté d'expliquer de différentes manières la sanglante rivalité. A cette occasion, l'on a incriminé le méchant petit dieu Amour. Il est certain que l'irrésistible Marie de la Tour exerça, sur l'un ou l'autre antagoniste, une influence néfaste (1).

Si l'on en croit le procès-verbal rédigé par André Certain, prévost et garde du Scel Royal de la Coste d'Acadie, pays de la Nouvelle-France, Mme de la Tour se rendit coupable du crime de lèse-majesté qu'elle aggrava de « moqueries, injures et blasphèmes » à l'adresse de deux capucins-plénipotentiaires.

« ...Et, le 28 de janvier 1645, ladite dame parla « si insolemment aux révérends pères Capucins qui, « pour lors estoient dans l'habitation que, faisant la « Démoniaque et mépris scandaleux de la Religion « catholique, apostolique et romaine, son mary pré- « sent qui adhéroit à toutes ses actions, ils furent con-

(1) M. Maurice Soulié a réuni une belle documentation sur cette rivalité. C'est dans les pièces justificatives du *Roman d'une Parisienne au Canada* (Payot, éditeur) que nous avons puisé les lignes du procès-verbal d'André Certain, reproduites ici.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« traints de sortir et chercher moyen de se retirer « quoyque dans ces contrées l'hiver soit très rigou- « reux, ce que dit le sieur de la Tour et sa femme « leur octroirent avec dérision et injures, leur don- « nant pour cet effet une vieille pinasse qui couloid « quasy bas d'eau, avec deux bariques de bled d'In- « de pour toutes vitailles. »

Le lundi de Pâques, 17 avril 1645, les troupes de d'Aunay vont venger cette injure. Elles sont en batterie près du fort Saint-Jean, cherchant le moyen de « faire un tonnerre et par mer et par terre ». Madame de la Tour répond à la dernière sommation par « une vollée de canon à balle, arborant le drapeau « rouge (déjà !) sur les bastions. »

Malgré sa bravoure — dont Garneau, l'historien du Canada, fait grand éloge — Marie de la Tour est restée le type de la coloniale fâcheuse. C'est une de ces brouillonnes à qui l'on a reproché de s'immiscer dans des affaires pour lesquelles elles n'avaient aucune aptitude et fort peu de compétence; à qui l'on a reproché d'employer, à tort et à travers, l'ascendant qu'elles pouvaient exercer sur leur mari, personnage omnipotent dans sa sphère, qui gouvernait selon les sympathies ou les antipathies de Madame et commettait mille sottises.

On assure qu'après avoir, en secondes noces, épousé son adversaire Charles d'Aunay, Marie de la Tour termina ses extraordinaires aventures par une mort édifiante.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

*
**

Ainsi que Richelieu, Colbert a tout particulièrement favorisé ce qu'il appelait « la peuplade » des colonies.

Trente-deux orphelines faisaient partie des émigrants qui, en 1666, se rendaient à l'Isle-Bourbon et, parmi les quatre cents passagers morts de souffrance et d'épuisement, on compta vingt-sept jeunes filles. Les cinq survivantes épousèrent des colons. L'une d'elles, mariée à Jean Guichet, de Lisieux, fut l'aïeule de la très gracieuse Esther Lelièvre qui inspira les vers de Parny, vers élégants, fort admirés par les dames de la cour de Marie-Antoinette.

De Saint-Germain-en-Laye partit, le 27 février 1673, un ordre à l'adresse du sieur de la Hure :

« ...Sa Majesté veut qu'il s'en aille, en toute dili-
« gence, prendre seize filles qui sont envoyées par le
« Directeur de l'hôpital général de Paris, pour estre
« portez en l'Isle Bourbon. »

Sous la surveillance de Mlle de Laferrière, religieuse de Saint-Joseph, les jeunes personnes furent expédiées à La Rochelle, d'où on les embarqua sur *La Dunkerquoise*, mauvais bateau de feu le duc de la Meilleraye, commandé par le sieur de Beauregard, capitaine de la Compagnie des Indes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce n'étaient point là « gourgandines et gothons », mais des orphelines choisies « saines et fortes » parmi les postulantes au mariage colonial.

L'odyssée de ces malheureuses fut pitoyable. *La Dunkerquoise* quitta La Rochelle en mars 1673 et ne toucha la baie Dauphine que le 14 janvier 1674.

Colbert avait-il omis de recommander que nul ne devait « meffaire ny mesdire aux passagères » ? Malgré l'énergique surveillance exercée par Mlle de Laferrière, malgré ses non moins énergiques protestations, le sieur de Beauregard abusa d'une jolie fille. Conduite peu chevaleresque qu'imitèrent plusieurs matelots. Ces messieurs brutalisèrent les pauvrettes qui résistaient. Contrevenant aux ordres donnés, le sieur de Beauregard fit escale à Fort-Dauphin. Les Parisiennes y arrivèrent à demi-folles de fatigue et de terreur. Trois décédèrent en quittant le vaisseau. De Beauregard les fit embarquer quinze jours après « à la réserve de six filles qui s'eschampèrent tout espouvantées de la manierre dont il les traictait. »

On sait le massacre... Les femmes malgaches, jalouses des nouvelles venues, excitèrent au meurtre les domestiques noirs. Soixante-quinze Français périrent.

« Deux filles seulement parvinrent à l'Ile-Bourbon;
« Nicole Coulon épousa Pierre Martin, lequel, sauvé
« du massacre, sauva sa jeune épouse et la compagne
« de celle-ci : Françoise Châtelain, âgée de quinze
« ans, mariée le matin même à Jacques Lièvre, en-
« seigne de vaisseau, tué dans le massacre. Françoise

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Châtelain fut trois fois veuve et eût dix enfants de « ses trois maris. Elle a été l'une des arrière grand,- « mères des meilleures familles de la Colonie de « Bourbon.

« ...Il a donc suffi de la venue à Mascareigne de « sept femmes de France pour établir, dans l'île un « noyau de population purement français » (1).

J. Guët nous donne encore ces détails :

« ...Des armateurs même entreprirent en ce genre « un commerce qui fut taxé ironiquement « traite des « Blanches ». Non que l'on procédât avec ces fem- « mes comme avec des esclaves. Loin de là. On s'y « prenait plus discrètement. Le futur mari se conten- « tant de rembourser le prix majoré du passage de la « femme qu'il avait choisie. Le mariage était célébré « quelques jours après. Dans les commencements, les « femmes ainsi amenées étaient recherchées malgré « la simplicité de leur figure. Pas une ne restait pour « compte aux capitaines. On devint ensuite plus dif- « ficile. Un gouverneur écrit bravement à Colbert : « Si les femmes du dernier convoi ne se marient pas « plus vite, c'est qu'elles sont trop laides. »

« Le Ministre se le tint pour dit. On peut donc « croire que les Parisiennes destinées à Bourbon fu- « rent aussi bien choisies que possible relativement « au physique » (2).

(1) J. Güet, *Les origines de Bourbon et de Madagascar.*
(2) *Id.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

On peut croire aussi que Colbert n'était pas toujours aussi accommodant puisqu'il ordonna « de punir « sévèrement les soldats qui ne seraient pas mariés « quinze jours après l'arrivée des vaisseaux apportant des filles aux colonies » (3).

Les coloniales qui n'étaient point « trop laides » avaient quelque succès. Des veuves convolaient, redevenaient veuves, convolaient encore...

Plus tard, Moreau de Saint-Méry citera l'allocution d'un missionnaire qui n'aimait pas les paroles inutiles et administrait, pour la cinquième fois, le sacrement à la même épousée : « Madame, je vous félicite à nouveau et, pour le reste, je m'en réfère à ce « que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire à plusieurs « reprises. » (Notes historiques).

*
**

C'est surtout alors que John Law scinda les nombreuses Compagnies de Colonisation en l'unique Compagnie des Indes, c'est surtout à l'époque où l'on tenta la mise en valeur de la Louisiane que fut pratiquée dans toute son ampleur, dans toute son horreur, la traite des Blanches.

Pour la réussite du Système, il fallait que la Louisiane devînt une source inépuisable de richesse. Il fal-

(3) G. Hardy, *Histoire de la colonisation française*. Larose, éd.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lait beaucoup de travail, il fallait beaucoup de colons pour effectuer ce travail.

Par des offres alléchantes, le Conseil de la Marine espéra déterminer des vocations. Il favorisa le passage des femmes légitimes qui consentaient à la grande aventure. Il poussa même la gracieuseté jusqu'à promettre que ces dames auraient, à bord, une ration égale à celle des hommes (5 juillet 1717).

Dans les faubourgs pauvres des villes, dans les campagnes non moins pauvres, au travers des landes arides où les bergers vêtus, non point à la Watteau mais de haillons, grignotaient leur pain noir, sur les pentes abruptes des montagnes à quoi s'accrochaient les cabanes des bûcherons, partout les mirifiques prospectus arrivaient.

Eblouis, les miséreux contemplaient là des palais fort différents de leurs masures et qui leur étaient destinés... Une flore splendide, des fruits miraculeux, bien tentants pour des affamés. D'arbres étranges, il neigeait du coton que recueillaient les filles natchez aux yeux doucement prometteurs. Les mêmes jolies indiennes filaient et tissaient la soie, offraient, avec leurs rires éblouissants, les tissus somptueux.

Aux arrivants, de doux sauvages tendaient des guirlandes, des gemmes précieuses, grosses comme pommes.

Les rochers de la Louisiane n'avaient rien de commun avec les dures pierres bretonnes, avec les rocs pyrénéens, avec les rocs alpestres. Ils étincelaient

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

au soleil. Ouverts d'un coup de pic, ils décelaient des mines de diamant, des veines de saphir et d'émeraude.

Et tant d'or ! Torrents et fleuves roulaient des eaux plus lourdes, plus miroitantes que n'en roula jamais le Pactole.

Des volontaires s'offrirent. Moins nombreux qu'on eut pu s'y attendre : le paysan français possède une assez jolie dose de bon sens pratique. Il se défiait des trop belles images, des trop belles promesses.

Pourtant il y eut des départs tapageurs, pleins d'exubérance officielle et d'enthousiasme de commande.

Avec les volontaires et leurs familles, on fonda les quarante premiers villages mississipiens : huit cents huttes égaillées dans un désert brûlé de soleil ou dans une brousse inculte, au bord des forêts inquiétantes qu'obstruaient des blocs granitiques. Colonisation insuffisante.

La réclame ne rendait pas.

Alors, ce furent les enrôlements forcés. Les Bandouliers du Mississipi recrutaient sans pitié. Tous les vagabonds furent raflés. Chemineaux et trimardeurs venaient-ils apporter, de ferme en ferme, leur aide aux travailleurs agricoles ? ils étaient brutalement appréhendés, enchaînés, embarqués.

Il ne faisait pas bon flâner par les rues des villes. Sans politesse, les Bandouliers offraient aux badauds et aux filles, un voyage au Havre de Grâce, et l'effroyable traversée que, maintenant, chacun redoutait.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Les Bandouliers abusèrent fréquemment de leurs « pouvoirs, se firent, moyennant pourboires, les ins- « truments des rancunes locales allèrent jusqu'à prélè- « ver, dans les familles pauvres, un garçon sur trois et « jusqu'à recruter de malheureuses petites filles de « neuf à dix ans. Car on enrôlait aussi des femmes « qu'on mariait de force avec ces étranges colons. « Plusieurs se firent tuer plutôt que de s'embar- « quer » (1).

Beaucoup de ces malheureuses périrent en mer car les capitaines des vaisseaux chargés aussi pitoyablement rivalisaient de férocité avec les négriers. Pour charmer les loisirs du voyage, les filles étaient brimées jusqu'à la torture, jusqu'à la mort par les brutes sinistres.

En France, la terreur le disputait au dégoût, à l'indignation, et pourtant...

Pourtant, de nobles familles accueillirent avec allégresse une si belle occasion de se débarrasser de quelque amoureuse tenace, laquelle entravait la carrière d'un très cher fils, ou de punir quelque fille dont l'indocilité devenait gênante.

« L'aventure de Mlle de Neufchèze indique qu'au « XVIIIe siècle l'envoi à la Louisiane était la mesure « coercitive envisagée par les parents, car la mère de « cette rebelle qui s'était sauvée trois fois du cou-

(1) Georges Hardy, *Histoire de la colonisation française*, Larose, éditeur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« vent, suppliait le lieutenant de police d'enfermer sa « fille et de l'envoyer à « Micicipy » (1).

A « Micicipy » les trop nombreuses filles de parents ruinés, à Micicipy, les laides et les contrefaites, à Micicipy, les femmes adultères, à Micicipy, les amantes aussi fidèles que peu fortunées, à Micicipy les *Scandaleuses.*

L'abbé Prévost fait dire à des Grieux :

« Ils allèrent ensemble, je dis les deux pères, chez « le lieutenant de police auquel ils demandèrent deux « grâces : l'une de me faire sortir du Châtelet, l'au- « tre d'enfermer Manon pour la fin de ses jours ou « de l'envoyer en Amérique. On commençait, dans « ce temps, à embarquer quantité de gens sans aveu « pour le Mississipi. Monsieur le Lieutenant leur don- « na sa parole de faire partir Manon par le premier « vaisseau. Ce qui fut fait. »

Comme c'était simple !

Dans ce temps, l'abbé Prévost n'eut pas la peine d'imaginer son roman, la réalité était si palpitante !

Emile Henriot (2) constate que le Paris de 1720, avec les enlèvements de filles, fournit naturellement un décor à l'écrivain qui vit passer à Pacy-sur-Eure où il villégiaturait, les charretées de ces malheureuses.

Des Grieux, encore :

(1) Germaine André-Hesse, *Une contemporaine de Manon Lescaut à la Louisiane.*

(2) *Livres et portraits*, Plon-Nourrit, éditeurs.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« ...Je m'arrêtai un moment pour m'informer d'où « venait le tumulte.

« ...enfin, un archer ayant paru à la porte, je le « priai de m'apprendre la cause du désordre.

« — Ce n'est rien, Monsieur. C'est une douzaine « de filles de joie que je conduis, avec mes compa- « gnons, jusqu'au Havre de Grâce où nous les fe- « rons embarquer pour l'Amérique. Il y en a de « jolies. ...»

D'après le baron Marc de Villiers, l'histoire de Manon Lescaut fut celle d'une demoiselle Froget, éprise d'Avril de la Varenne.

« ... Il est venu ici un jeune homme de condition, « appelé Avril de la Varenne, lequel a amené dans « la flûte *La Dauphine* une femme qu'on dit avoir « été mariée et qui l'est peut-être encore.

« ...On sue par plusieurs endroits que c'est une « femme de mauvaise vie qui, ayant été chassée « d'Angers, s'était retirée à Nantes, ce que l'Evê- « que d'Angers ayant appris, a écrit au curé de « Nantes, lequel fut, avec deux autres prêtres, faire « prendre ladite femme pour la faire enfermer. Ce « fut alors que le sieur Raujon la fit sauver de la « flûte *La Dauphine*. Ledit curé le sachant, s'adresse « au sieur de Mandeville, le priant d'en écrire à « votre Grandeur et lui donne un certificat comme « quoi cette femme était une scandaleuse qui avait « séduit le sieur de la Varenne, ce qui causait un « grand déplaisir à sa parenté... »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

De toute évidence, le grand déplaisir de la parenté devint la pire menace pour les « scandaleuses ». Et facilement, effroyablement, devenait scandaleuse toute fille indésirable.

Elle ne se muait en fille désirable que sur l'autre continent ou dans les Isles.

Des Grieux, toujours :

« ...Nous fûmes d'abord présentés au Gouver-
« neur. Il considéra, l'une après l'autre, toutes les
« filles qui étaient arrivées par le vaisseau. Elles
« étaient au nombre de trente, car nous avions trouvé,
« au Havre, une autre bande qui s'était jointe à la
« nôtre. Le Gouverneur les ayant examinées, fit appe-
« ler plusieurs jeunes gens de la ville qui languissaient
« dans l'attente d'une épouse. Il donna les plus jolies
« aux principaux et le reste fut tiré au sort... »

On reste confondu devant les résultats obtenus par de semblables procédés. Wimpffen pouvait s'étonner de la bonne santé morale des enfants nés, à la Colonie, de parents plutôt dévoyés.

La Colonie exerçait-elle alors une heureuse influence sur les aventuriers, sur les femmes?

On peut opposer aux étonnements de Wimpffen, les constatations faites, ultérieurement, sur cette même influence coloniale considérée comme néfaste...

Boucaniers et flibustiers avaient perdu leur rudesse. Disciplinés, ils entendaient, au rebours de ce qu'il l'avaient entendu, la notion de la propriété. Transformés en cultivateurs, maîtres du sol conquis par eux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sur la sylve, ils devenaient paisibles en s'enrichissant. De même agirent les « fainéants » ou dénoncés comme tels par les personnes qui désiraient leur déportation.

Les femmes, assurées de se créer un foyer alors qu'elles ne l'espéraient plus, goûtaient cette joie très humaine : se sentir indispensable; cette fierté : la réhabilitation par le travail et la maternité.

Elles ne furent que fort rarement brandons de discorde. Plus souvent, elles furent telles que les avait désirées Bertrand d'Ogeron de la Bouère, telles que les décrivit Moreau de Saint-Merry : elles surent adoucir l'homme et augmenter son penchant pour la sociabilité. Beaucoup endurèrent sans plaintes, sans récriminations, avec un réel courage, les épreuves des interminables voyages, des invraisemblables acclimatations.

*
**

Dans les plus extraordinaires situations, les plus dures conditions d'existence, il est à remarquer que les Blanches eurent le souci de garder leur grâce féminine, leur grâce française, et le bon esprit de transmettre cette grâce à leurs filles créoles.

Témoin cette relation publiée par Laroque en 1715 :

« ... Etant à Saint-Paul de Bourbon, le jour de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Noël 1709, nous assistâmes à une grand'messe où « il y avait assez de peuple, et nous y vismes des « femmes aussi blanches de teint et aussi frais qu'en « France. Elles portent de petits corsages et des jupes « légères. Elles sont coiffées à la française. Les plus « riches ont de la dentelle. La plupart vont pieds « nus. »

Témoin encore la lettre de la jeune religieuse ursuline à laquelle nous intéresse Mme Germaine André-Hesse (1), lettre datée du 23 juillet 1727.

« ...Quoique je ne connaisse pas encore parfaite- « le païs de la Louisiane, je veux cependant, mon « cher père, vous en faire un petit détail.

« ....Il y a autant de magnificence et de politesse « qu'en France, les étoffes d'or et de velours y sont « communes, quoique trois fois plus chères qu'à « Rouen.

« ...Le luxe qu'il y a dans cette ville fait qu'on n'y distingue personne.

« ...Les femmes portent, ici comme ailleurs, du « blanc et du rouge pour cacher les rides de leur « visage, avec des mouches. »

Et la sainte fille qui venait de France tout exprès pour travailler à la sanctification des âmes, ajoute :

« Enfin, le Démon possède ici un grand empire,

(1) Marie-Madeleine Hachard, en religion : Sœur Saint-Stanislas.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« mais cela ne nous retire pas l'espérance de le dé
« truire, Dieu aidant. »

Des coquettes à falbalas et à mouches — et même des coquettes vieillissantes et fardées — dans une ville où règnent magnificence et politesse, quelque trente ans seulement après que d'Yberville découvrit le poteau que « bravant la dent des alligators et le scalpel des Indiens » (1), Robert Cavelier de la Salle avait planté en pleine forêt vierge, cela prouve un beau labeur masculin, cela prouve aussi une bien jolie adaptation féminine.

Est-ce à dire que les coloniales dussent être accusées de prodigalité?

On reprocha leur faste excessif aux plus notoires parce qu'on ne comprit pas toujours la nécessité de ce faste : Pour l'indigène « faste » était, plus encore qu'aujourd'hui, synonyme de « puissance ». Seuls, commandaient chez eux, les chefs emplumés, les monarques vêtus de soie et d'or.

La trop grande simplicité eût nui aux Européens, nouvelles puissances avec quoi il fallait traiter. Ainsi, l'Européenne qui, par son luxe un peu voyant, témoignait de la richesse — de la puissance — du nouveau venu, ne doit pas être blâmée à la légère. Sa tenue comme son rôle furent les indispensables compléments de la tenue et du rôle de son mari. Telle, dans l'Inde somptueuse, la belle Mme Dumas doublant le prestige du premier Nabab français ; telle la

(1) Victor Duruy.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

marquise de Dupleix, l'élégante Johanna Bégum, parfaite diplomate, collaboratrice intelligente de son mari.

On reconnut plus tard — souvent trop tard — la nécessité de ce faste. Evidemment, mal compris ou exagéré, ce luxe était funeste. Moreau de Saint-Méry constate que :

« ...le goût du luxe a tué la société de Saint-Do-
« mingue.

« ...les femmes de la plaine de Fonds, par exem-
« ple, paraissent avec quatre deshabillés différents
« dans le même bal et, ne voulant point faire resser-
« vir les mêmes pendant longtemps, cette magnifi-
« cence effrénée rend leur parure très coûteuse et tend
« à élever, entre elles, des haines secrètes, nées d'une
« rivalité orgueilleuse. » (Notes historiques).

Le luxe n'était pas toujours à la portée des premières coloniales. Leur élégance fut généralement plus modeste. Souvenons-nous qu'en 1709, les gracieuses dames, françaises et créoles, vêtues de blanche mousseline, assistaient pieds nus à la messe de Noël dite à Saint-Paul de Bourbon.

Il est vrai que, l'année suivante, elles purent se chausser grâce à l'habileté de Nicolas Le Gras, cordonnier :

« ...C'est qu'aujourd'hui, presque tous les créo-
« les se piquent de se chausser, ils appellent cela se
« mettre à la française (1).

(1) Antoine Boucher, 1710.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Antoine Boucher, qui projette sa lanterne en tous sens, nous a dit les mérites d'un ménage intéressant, précieux et débrouillard :

« ...François Cauzan, sage comme un Caton, « point buveur, ny joueur, fort obéissant et rendant « service à qui il peut, bien attaché à la conduite de « son ménage et à la culture de ses terres. Il a eu de « très bonnes éducations et est très bon charpentier. « Il a pour épouse Louise Payet, qui est sans contre- « dit, l'exemple de toutes les femmes de l'isle et « à laquelle on ne peut attribuer pour défaut qu'un « peu de vanité. D'ailleurs très sage, bonne ména- « gère, la meilleure lingère de l'isle et qui, n'ayant « pas d'enfant a pris gratuitement sept ou huit filles « de ses parents et de ses amis, auxquelles elle ap- « prend la lingerie et qu'elle élève avec toute l'édu- « cation possible. Aussi, ces filles sont-elles plus sa- » ges et mieux instruites qu'aucunes de l'Isle. »

Voici l'une des premières éducatrices séculières et bénévoles, l'une de ces femmes qui préparèrent et complétèrent l'œuvre civilisatrice des éducatrices religieuses.

Presque toujours, une ou deux religieuses étaient jointes aux convois de femmes. Elles surveillaient, dirigeaient, conseillaient et consolaient.

Dès leur arrivée, lorsqu'elles n'étaient pas séparément affectées au service de divers groupes, elles installaient leur « communauté » dans de misérables

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cabanes. On venait à elles, sachant qu'à toute heure, on pouvait être secouru.

*
**

A de rares exceptions, la colonisation sous l'ancien régime, fut une pénétration pacifique et commerciale, unie à l'évangélisation des indigènes. Pour la Croix et les Lys, œuvraient les premiers explorateurs français.

Par un même geste, ils prenaient possession des terres nouvelles : ils plantaient une croix.

Des croix marquèrent les côtes africaines, les Canaries, Madagascar, les Mascareignes. (Dès 1405, Jean de Béthencourt avait obtenu du Pape Innocent VII la nomination d'un évêque aux Canaries.)

Ainsi que Jacques Cartier avait déterminé l'emplacement de Montréal, Pierre du Güa de Monts et Samuel Champlain déterminèrent celui de Québec, Cavelier de la Salle, celui de Saint-Louis : en plantant une croix.

La Martinique fut marquée d'une croix par L'Olive et du Plessis, comme Saint-Christophe, La Barbade « et autres isles situées à l'entrée du Pérou » l'avaient été par d'Esnambuc.

Partout des croix où Chauvin, Pontgravé, de Poutrincourt, Champlain, de Monts, Lescarbot, Cavelier de la Salle passèrent. Des croix sur les rochers domi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nant le Saint-Laurent, sur les rives de l'Ohio ou du Mississipi, dans la région des grands lacs.

L'idée religieuse fut un élément de colonisation. On s'appuyait sur elle pour donner aux « sauvages » des principes de morale européenne.

Pour « christianiser les dicts sauvages », catholiques et protestants luttèrent avec une émulation qui eût paru plus évangélique s'ils avaient su éviter les querelles. Mais comment espérer que les colonies ne reflétassent point, comme un trop fidèle miroir, les controverses de la métropole?

Les femmes ne restèrent pas étrangères à la colonisation religieuse. C'était un levier à leur portée. La force morale, étayée de mysticisme leur est familière.

Il semble que les Ursulines et les Hôspitalières de Dieppe furent les premières missionnaires. Leur arrivée à Québec date de 1639. Des Hospitalières furent envoyées au Canada par Hélène Boullé, femme de Samuel Champlain, laquelle prit le voile dans le monastère des Ursulines de Meaux.

En France, dès 1622, les Filles de la Charité s'occupaient des forçats avant leur départ pour les galères, puis elles vécurent elles-mêmes dans les pénitenciers.

Le 10 septembre 1727, les Filles de Saint-Paul-de-Chartres débarquèrent à Cayenne (on sait que, durant la Révolution, elles y soignèrent les Conventionnels déportés). Vers 1740, elles remplacèrent les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Sœurs de Saint-Thomas à l'Ile-de-France et s'installèrent ensuite à Bourbon.

Des ordres religieux naquirent dans les Colonies mêmes. Avec dix francs en poche, Marguerite Bourgeoys commença l'œuvre des éducatrices de Notre-Dame de Montréal (1659) ; Mme Bullion et Mlle Mance fondèrent les Hospitalières de Montréal, la Mère de Cambray, les Dominicaines de Saint-Pierre à la Martinique, etc.

Anne d'Autriche et les dames de sa Cour (en particulier la Duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu) s'intéressèrent aux Hospitalières coloniales.

A la Cour, il était de bon ton que les dames de qualité eussent une filleule sauvagesse. Quelques marraines enthousiastes et fortunées firent, à grands frais, voyager leurs filleules. Les petites étaient exhibées à Paris comme bibelots rares. On admira ces bibelots exotiques comme on admirait les intrépides missionnaires qui, au péril de leur vie, les recueillaient. Des vocations naquirent, aussi bien parmi la noblesse que parmi la roture.

Dans ce temps, on parla beaucoup du singulier subterfuge auquel recourut une jeune veuve de vingt ans, Mme de la Peltrie, pour obtenir le consentement de son père... et sa dot.

Afin de partir où Dieu l'appelait, Mme de la-Peltrie feignit d'épouser le très dévôt et très chaste M. de Bernières. Le mariage religieusement célébré, l'épouse devait obéissance, non plus au père mais au

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mari. M. de Bernières accepta son rôle d'époux fictif. Rempli d'admiration pour les œuvres édifiantes de sa jeune femme, il y collabora. Il aplanit les difficultés matérielles du recrutement des missionnaires, de leur voyage.

C'est au couvent des Ursulines de Tours que Mme de la Peltrie choisit ses compagnes. Elle partit, nantie de la bienveillance d'Anne d'Autriche et des regrets de son pseudo-mari.

La chronique affirme qu'en assistant à l'embarquement des saintes femmes, M. de Bernières s'attrista très étrangement. La chronique dit aussi qu'en la quittant, M. de Bernières offrit un bien curieux cadeau à « son épouse » : une croix ornée de pointes aigües que Mme de la Peltrie promit de porter à même la chair afin d'accomplir une constante et méritoire mortification. M. Maurice Soulié, qui a donné de savoureux détails sur cette mystique aventure, nous apprend que, sur le pont du navire où M. de Bernières dit adieu à sa femme, il lui souhaita « pour le salut de son âme, d'être immolée et brûlée vive par les sauvages ».

A Québec, Mme de la Peltrie et ses compagnes furent reçues avec beaucoup d'honneur et d'allégresse traduits par des fanfares, des salves d'artillerie et — selon Garneau — le chant du *Te Deum*.

Les religieuses coloniales n'eurent pas souvent des exodes aussi romanesques, des arrivées aussi triomphales. Toutes firent le bien. Avec simplicité, elles

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

furent sublimes jusqu'au martyre, car, hélas! le martyrologue colonial s'est alourdi de noms féminins.

D'autre part, variole, dysenterie, fièvre jaune, typhus, furent de redoutables adversaires contre quoi elles luttèrent dans les hôpitaux — souvent créés par elles.

Leurs œuvres restent vivantes bien que remontant à un passé déjà lointain. Leurs gestes ne sont plus de l'autrefois, ils semblent dater d'hier.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

HIER

Université Côte d'Azur, Bibliothèques

Hier, la haute société s'engoua d'exotisme tout autant et plus qu'autrefois.

A la fin de l'ancien régime, l'exotisme truqué de Montesquieu et de Voltaire avait fourni d'aimables sujets de conversation; celui de Bernardin de Saint-Pierre charmait et attendrissait. Il paraît que Daniel de Foë eût des lecteurs fervents.

La prospérité de certaines colonies (Antilles, Bourbon) avait fort avantageusement modifié les conditions d'existence des riches colons, fort exhaussé leur niveau social. Des filles de qualité acceptaient de s'expatrier en épousant des coloniaux. De jeunes nobles s'unirent aux créoles, lesquelles connurent de beaux succès dans les salons métropolitains, à la Cour même.

Chez les gens du commun, les « peuplades » forcées, les rafles brutales laissaient un souvenir assez terrifiant pour entraver l'essor colonial féminin.

Les Françaises moyennes n'avaient pas la présomption d'égaler une Johanna Bégum, elles répugnaient à coudoyer les compagnes de Manon Lescaut. Il leur était difficile alors, d'imaginer une situation moins brillante ou moins infamante.

La triomphale arrivée aux Indes ou aux Isles avec

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

salves d'artillerie, trompettes et tambours ou la chaîne liant, par six, les victimes des rapts officiels, il n'y avait pas souvent pour elles, milieu à ces extrêmes. Cette alternative n'était guère rassurante et, malgré leur goût de l'aventure ou la gêne de leur vie métropolitaine, beaucoup hésitèrent à partir.

Complaintes et légendes subsistaient.

Pourtant, s'il est vrai que les gens heureux n'ont pas d'histoire, beaucoup de coloniales sans histoire devaient être heureuses. Leur vie, si rude au début, coulait maintenant adoucie, large, un peu molle. Pour celles-ci, pas de faste, pas d'excessives mondanités, mais des égards, mais un prestige de femme blanche, mais des esclaves formant une domesticité nombreuse. D'aucunes, isolées dans les « habitations » des savanes et des forêts, avaient l'impression d'être un peu reines dans une manière de paradis terrestre.

Les créoles qu'on qualifia volontiers : belles, indolentes, provocantes ou puériles, continuèrent la douce existence de leurs mères jusqu'au moment où la Colonie s'étant peuplée davantage de Blancs et de Blanches (surtout après l'émancipation des Noirs) elles devinrent moins reines, plus énergiquement actives.

A la fin de l'ancien régime, l'influence française rayonnait en tous sens.

Les portes de l'Extrême-Orient mêmes, si hermétiquement fermées, étaient entr'ouvertes commercialement et diplomatiquement par Pierre Poivre et Mgr Pigneau de Behaine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Bougainville, Marion-Dufresne, La Pérouse s'aventuraient vers Tahiti, la Nouvelle-Guinée, l'Australie, le Japon, la Tartarie, le Kamtchatka.

Marseille correspondait intensément avec les ports barbaresques.

Mais les insurrections coloniales durant la Révolution et l'Empire, les guerres maritimes, les désastreux traités de 1814-1815 (qui nous enlevaient à peu près toutes nos colonies), la difficile reprise de possession du domaine colonial restreint que nous rendit le traité de Vienne, modifièrent très profondément les conditions de pénétration.

Il fut moins question de commerce que de conquêtes.

Peu de femmes, ou plutôt : moins de femmes aux Colonies mal pacifiées.

En ce temps, comme jadis, quelques-unes furent braves et affrontèrent les dangers de la conquête, les dangers de la pacification malaisée. N'oublions pas que les noms de Mme et Mlle Schmaltz, femme et fille du gouverneur du Sénégal, restent attachés au souvenir du fameux radeau de la Méduse.

*
**

Malgré un passé riche en événements coloniaux, malgré une documentation moins fantaisiste et la géographie précise davantage, hier — comme autrefois

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— ne fut pas particulièrement fertile en vocations coloniales féminines.

Pour nos arrière-grand'mères et pour nos grand-mères, les pays exotiques ne furent encore que forêts vierges infestées d'alligators, de serpents, de fauves, d'êtres hybrides, mi-hommes, mi-singes, ou des édens à peu près inaccessibles où l'on situait les plus jolis rêves parmi la somptueuse végétation tropicale, des édens où, sous un azur immuable, vivaient d'amour et mouraient en beauté de gracieuses Virginies, des héroïnes à la Chateaubriand, à la Fenimore Cooper, des édens d'où arrivaient café, thé, chocolat, vanille et autres friandises chères, d'où venaient d'étranges bijoux, d'amusants bibelots.

Il y avait là-bas, de l'autre côté du monde, des sauvages féroces qui vous accommodaient aux petits oignons et de bons sauvages qu'on apprivoisait d'un sourire. Il y avait des danses du scalp et des calumets de paix. Il y avait tous les risques. Il y avait toute la pâture des plus exigeantes curiosités. C'étaient là plaisirs à peu près défendus : l'on partait rarement.

Mais l'on partait.

Parmi celles qui partirent joyeusement, sachant les dures réalités qui les attendaient, furent les sœurs.

Hier encore, plus et mieux qu'autrefois, parce que l'expansion coloniale accroissait ce que nous osons appeler leur labeur de salvation, les religieuses s'exilèrent.

Sans chercher à mettre des noms sur ce dévoue-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment volontairement, magnifiquement anonyme, mentionnons quelques actes accomplis par les sœurs, mentionnons-les en toute simplicité avec le grand regret de ne pouvoir donner plus d'ampleur à ces notes, trop pâle reflet de la belle page coloniale écrite par de braves Françaises.

Certaines ne se contentèrent pas d'accomplir les gestes féminins : soins des malades, rachat des esclaves, éducation des enfants coloniaux, éducation des indigènes; certaines œuvrèrent si virilement qu'en parlant de l'une d'elles, Louis-Philippe affirmait :

— Mme Javouhey? mais c'est un grand homme.

C'est en puisant dans la biographie, les lettres de ce grand homme de Mère Javouhey, que nous pouvons composer le portrait-type de la religieuse coloniale (1).

*
**

Anne-Marie Javouhey, fondatrice des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, envoya ses premières filles aux Mascareignes, à Saint-Louis du Sénégal.

Naturellement, comme ailleurs, comme partout, comme toutes les sœurs de toutes les communautés, « elles s'efforcaient de former de bonnes élèves, ins-

(1) Notes et lettres sont puisées dans l'ouvrage des RR. PP. E. Delaplace et Ph. Kieffer, de la Compagnie du Saint-Esprit.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« truites, bien disciplinées, capables de devenir, par « cet ensemble de qualités et de vertus qui font la « femme sérieuse et utile, un levain puissant de régé- « nération pour la famille sénégalaise (2). »

Levain de régénération pour la famille indigène sous toutes les latitudes. Simple, excellente méthode de colonisation.

Parfois, au contact des primitifs, les bonnes filles s'effarent un peu :

« ...Si je me permettais de dire tout ce que j'ai vu « et entendu des usages et des habitudes de ce pays « vraiment sauvage, vous ne voudriez pas le lire « deux fois et ma lettre aurait, entre vos mains, le « sort du plus mauvais roman. » (Mère Rosalie.)

Mère Javouhey, qui a l'âme bien trempée, a le secret de savoir tremper, comme acier fin, les âmes de ses filles. Elle conseille à la maîtresse des novices :

« ...Qu'elles ne soient pas des femmelettes qui « s'écoutent et se comptent pour quelque chose. Il « faut du courage, de la bonne volonté. Avec cela, « les plus simples filles font de grandes choses.

« ...A mesure que l'expérience nous éclaire de ses « lumières, profitons-en. »

Anne-Marie Javouhey va chercher en Afrique les lumières de l'expérience coloniale. « En 1822, dit le Cardinal Pitra, l'héroïque mère Javouhey parcourait ces plages désolées : Saint-Louis, Gorée, Dakar, Joal, Sainte-Marie de Gambie, Sierra-Léone. On la vit,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

entre les deux tropiques, bâtir des écoles, créer des hôpitaux, distribuer des sœurs de Saint-Joseph partout où elle pouvait dresser des tentes. »

En se rendant compte des travaux accomplis, des perfectionnements à tenter, des choses défectueuses à supprimer, Mère Javouhey déclare :

— Il me semble qu'on peut faire un grand bien en Afrique.

Et elle fait ce bien.

Sur le Sénégal, à cent vingt kilomètres de Saint-Louis, elle a obtenu une concession de terrain. Elle y a bâti six cases entourées « d'une double haie d'épines bien fortes, crainte des lions et bêtes carnassières ». De France, elle a apporté des instruments aratoires et apprend aux Noirs à cultiver la terre.

Elle conseille :

— Comme les Pères du Désert, vous devez tour-
« ner vos vues vers l'agriculture afin d'inspirer à la
« jeunesse l'amour du travail. L'étude peut s'accor-
« der avec l'agriculture ainsi qu'avec les différents
« métiers utiles que vous sentez, comme moi, néces-
« saires pour les besoins de la vie.
« ...Il faut faire des hommes laborieux, aptes à l'agri-
« culture, cette source de bien-être si négligée, si dé-
« daignée dans leur pays. »

Pour détruire, chez les indigènes, l'esprit de caste, les préjugés particuliers à chaque groupe ethnique, pour comprendre plus parfaitement les mœurs afri-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

caines, Mère Javouhey réunit des enfants de tribus différentes (toujours rivales, souvent ennemies) qui devront vivre ainsi que des frères, auxquels elle donne les mêmes soins, la même éducation :

« ...Là, on les formera aux bonnes mœurs et on « *conservera tout ce qu'il est possible des usages sim-* « *ples qui conviennent au climat, on ne réformera* « *que ce qui n'est pas bon, et toujours on le rempla-* « *cera par du meilleur.*

« ...Il faudra du temps pour obtenir un grand « résultat, mais déjà il faut commencer par ne rien « négliger de ce qui peut en assurer la réussite.

« ...Il ne faut entourer les enfants que de bons « exemples, éloigner d'eux tout ce qui pourrait les « corrompre. »

Mère Javouhey songe à former, en France, de jeunes indigènes qui deviendront des instituteurs et des institutrices dans leur pays.

Mère Javouhey est une coloniale à la façon de Samuel Champlain, du Chevalier de Flacourt, de l'intendant Talon, d'André Brue. Elle comprend la colonisation avec une si haute intelligence, un si grand sens pratique, une telle largeur de vues que le Gouvernement de la Restauration s'adresse à elle pour tenter (une fois encore) la mise en valeur de la Guyane.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

*
**

La Guyane fut la légendaire patrie des rêves d'or depuis le temps où, sous le règne de Henri IV, La Revardière essaya un établissement sur les rives de l'Amazone. Mais cet éden au sol merveilleusement fertile, restait inculte. Plus encore que l'on y récoltait des lingots, l'on y mourait. D'étranges maladies assaillaient les audacieux qui s'y fixaient. L'ophtalmie faisait de nombreuses victimes. Et le vomito negro, la dysenterie comblaient les cimetières. Un insecte s'attaquait aux chercheurs d'or tandis qu'ils remuaient les sables, le « macqua » déposait ses œufs dans la chair qu'il piquait, et si profondément qu'il fallait labourer cette chair à la pointe du couteau pour extraire les œufs, cause de filarioses graves. L'homme s'endormait-il, accablé de chaleur et de lassitude? une mouche (est-ce l'aïeule ou une proche parente de la tsé-tsé?) s'introduisait sans bourdonnement dans le nez ou les oreilles du dormeur, déterminant l'encéphalite. On affirmait que les émanations du sol, saturé de pourritures végétales depuis des millénaires et brusquement exposé au soleil, causaient aussi ces étranges fièvres dont l'on mourait.

La plus meurtrière maladie était, peut-être, la soif de l'or. Pour chercher l'or, les colons dédaignaient

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'assainissement et la culture des terres. Ils lâchaient le travail commun qui eût été efficace et productif, partaient à l'aventure dans l'intérieur du pays, s'isolaient parmi la sylve et les dangers de toute nature, et succombaient de cet isolement.

Nouvelles et vaines tentatives de mise en valeur sous le patronage de l'intendant Fouquet, de Colbert, de Choiseul. (En cinq mois, neuf mille Blancs décédèrent. 1764.)

Il semblait, aux successifs gouvernements français que la Guyane fertile pût produire une grande part des denrées coloniales indispensables à la Métropole.

Vains encore, les projets et les plans de Philibert, ceux de Catineau-Laroche. En vain, toujours, le capitaine Gerbet, sans ressources ni moyens officiels, tente de grouper les derniers colons et de restaurer les derniers débris de la Nouvelle-Angoulême. Il meurt à la peine.

C'est alors que M. de Chabrol, ministre de la Marine et des Colonies, songe à Mme Javouhey.

Après de longues réflexions et bien des prières — disent ses historiens — la vénérable Mère prit son parti. Déjà, elle avait recueilli en France des orphelins pauvres, elle compte se servir, comme élément de colonisation, de ces enfants qui trouveraient ainsi une possibilité de travail, « une position qui les mettrait à l'abri du besoin ».

Mère Javouhey avait constaté que, le plus souvent, l'insuccès colonial est occasionné par le mauvais choix

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des colons, leur manque d'aptitude aux travaux agricoles, leur paresse ou leur immoralité. Elle sait que l'ennui, le découragement, conduisent à la nostalgie déprimante. Elle formule son plan, lequel consiste à :

« Fonder en France, sous la direction de ses sœurs, des établissements où de nombreux orphelins seraient formés aux bonnes mœurs et au travail.

Des sœurs, des cultivateurs, des artisans, seraient envoyés d'abord à la Nouvelle-Angoulême, afin de préparer l'immigration des orphelins.

L'esprit d'association formant la base du nouvel établissement, les cultivateurs et autres ouvriers s'engageraient à travailler trois années consécutives pour la communauté. Les trois années écoulées, il leur était permis de renouveler l'engagement ou de s'établir à leur compte dans la Colonie. Dans ce cas, la Communauté les dotait d'une concession de terre suffisante pour assurer leur avenir et celui de leur famille. Mêmes avantages accordés aux orphelins à l'époque de leur mariage.

Pour subvenir aux besoins de cette communauté, Mère Javouhey comptait sur la culture des terres neuves et l'élevage du bétail.

Elle demandait que le Gouvernement se chargeât, comme il l'avait fait précédemment, des frais de transport et d'installation, qu'il fît exécuter certains travaux de défrichement et d'assèchement dont la nécessité était reconnue.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

M. de Chabrol accepte ces conditions le 29 août 1827.

Sans plus tarder, Mère Javouhey se met à l'œuvre. Elle ne laisse à personne le soin de recruter son personnel : cultivateurs, charpentiers, menuisiers, forgerons, sœurs converses habituées au travail agricole, sœurs pour soigner les malades, élever les enfants, préparer vivres et vêtements. Avec elle, partiront les défricheurs. Enfin, on lui donnera cinquante Noirs acclimatés au pays, et des outils et des instruments aratoires.

Au moment d'embarquer (sur *La Ménagère* et *La Bretonne*) Mère Javouhey qui sait les difficultés de l'entreprise, ne dissimule pas ces difficultés à ceux qui partent, elle dit tout ce que la tâche coûtera de labeur et de dévouement :

— Allons, mes enfants, je vous mène en purgatoire... mais, courage! c'est l'œuvre de Dieu que nous faisons. »

Gesta Dei per Francos...

*
**

Sur les rives de la Mana, solitude profonde, totale De merveilleuses forêts, certes ! la plus luxuriante végétation — la plus inextricable. — En marge, des savanes marécageuses ou embroussaillées. Le plus féroce soleil. Le désert.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Ménagère et *La Bretonne* ont cinglé vers la France...

Déjà, peut-être, la désillusion, le découragement, la nostalgie s'insinuent dans l'âme des nouveaux colons. Mère Javouhey veille. L'emploi du temps qu'elle établit laisse à chacun des loisirs pour un travail personnel, pour la distraction, le jeu, l'étude (les colons avaient deux heures de leçons par jour). Et voici la besogne quotidienne de la Mère :

« ...Je visite les chantiers quatre fois par jour et même plus. Je commence chez les menuisiers et les ébénistes, je passe chez les tourneurs, j'entre chez les sabotiers, ce qui me conduit chez les cordonniers ; je visite les charpentiers et, en même temps, les scieurs de long. Je vais à la forge, ensuite chez les serruriers et les chaudronniers. Quand j'ai fait la visite des arts mécaniques, je reviens aux cultivateurs. Là, je me trouve dans mon centre. Après avoir vu les travaux des hommes, je viens me reposer près du chantier des sœurs qui ne le cède en rien à celui des hommes, c'est avec ces bonnes sœurs que je sarcle et plante des haricots, du manioc, je sème du riz, du maïs...

La Mère a le souci du ménage :

« ...Notre solitude est arrosée par deux belles rivières navigables et très poissonneuses. Tous les jours, nous mangeons du poisson plus ou moins, selon l'adresse des pêcheurs. C'est une grande ressource

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« pour la cuisine que le poisson... quand il ne coûte « rien.

Elle compte, en Perrette avisée :

« ...Je viens d'acheter, pour nos colons, un superbe « troupeau de vaches composé de cent têtes, petites « et grosses, de plus la prairie qui les nourrit avec le « jardin, le tout pour 9.000 francs que je paye comp- « tant.

...J'ai pensé que cette mesure était sage afin de « ne pas être embarrassée pour payer nos colons à la « fin des trois ans d'engagement. C'est la meilleure « spéculation qu'on puisse faire en ce pays, car les « troupeaux demandent peu de soins et rendent beau- « coup. Vous voyez donc déjà nos colons proprié- « taires. »

Plus tard, Mère Javouhey songe à fonder des établissements de grande culture sur le plateau de l'Acaroany, puis à creuser un canal qui, traversant les savanes, ferait communiquer la Mana et le Maroni (lettres au baron Roger, 1829). Puis encore à édifier une ville.

Elle prévoit avant d'agir. Elle prépare avant de commencer.

« ...La briqueterie va grand train. Nous pouvons « faire des briques de quoi bâtir une ville. On fait « aussi des bardeaux pour couvrir les maisons.

« ...Nous augmenterons les cultures et les trou- « peaux afin de n'être à charge à personne. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce fut alors que Madame Javouhey entreprit la fabrication du sucre et du tafia. « Elle avait fait « installer un moulin pour broyer les cannes à sucre, « lequel fut d'abord tourné à bras, ensuite à l'aide « de bœufs, enfin de mules. Puis elle établit une « petite distillerie d'où sortit, dès lors, le rhum de « la Mana, si justement estimé. »

Tout ne s'accomplissait pas par enchantement, ainsi qu'on serait tenté de le croire. Mère Javouhey « tenait », malgré le climat meurtrier, la défection ou la mort des artisans et des colons, malgré les persécutions dont on comble, à l'ordinaire, les êtres de génie. Le génie de Mère Javouhey était renforcé de douceur et de fermeté. Sa ténacité restait humble. L'adversité la laissait patiente et calme.

Tandis qu'elle prodiguait les trésors de son activité à la Mana, elle n'oubliait pas « ses chers Africains » :

« ...C'est pour les rendre heureux que nous travaillons avec tant de zèle et d'ardeur. »

Elle eût voulu attirer à elle tous les miséreux :

« ...Si vous voyiez les belles forêts, les belles savanes désertes ! Tandis qu'il y a tant de malheureux en France qui n'ont pas de pain, pas « d'asile ! »

« ...Je me trouve heureuse dans l'espérance d'être « utile à un grand nombre de malheureux et sur- « tout à des orphelins qui trouveront ici des parents, « une patrie et tout ce qui fait le bonheur. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

On sait que Madame Javouhey s'était engagée envers le Ministre de la Marine et des Colonies, à fournir toutes les sœurs hospitalières, toutes les sœurs institutrices dont il aurait besoin « dans toutes les possessions d'outre mer ».

On sait, de même, ses qualités d'éducatrice. Travail manuel, travail intellectuel, culture artistique, rien ne lui est étranger. De près, de loin, elle conseille, commande, surveille (1).

De sa sollicitude attentive, elle entoure jeunes noirs et métis.

« ...Les mulâtres sont une classe qui m'intéresse « beaucoup. Ils sont difficiles à élever, mais ils ont « beaucoup de moyens. »

*
**

Deux grandes œuvres coloniales encore, deux œuvres de pitié sont à l'actif de Mère Javouhey : les soins aux lépreux, la protection et le rachat des esclaves.

Extrait d'un rapport du député Alphonse de Lamartine, cet exposé :

« Les lépreux de Cayenne étaient relégués dans

(1) On sait, enfin, que parmi les blancs éduqués par Mère Javouhey, on remarque un membre de l'Institut : Charles Naudin, le naturaliste.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« l'île du Salut, inhabitée, aride, sans eau douce. « sans bois, sans culture. *Quand le vent et la mer « le permettaient*, on leur portait de pauvres provi- « sions strictement nécessaires à leur subsistance.

« ...Pour eux, nul secours à leurs maux physiques, « nulle consolation morale. »

Mère Javouhey visite cet enfer. Après mille démarches, elle obtient l'autorisation d'installer les lépreux à l'Acarouany.

Des sœurs se dévouent (1).

« ...Les lépreux sont transportés sur les bords de « la Mana où ils retrouvent une vie d'hommes, de « l'eau, l'ombre des grands arbres, un logement sain, « une pêche abondante et facile. On les encourage, « on les soigne, on les instruit. Ils se livrent à la « culture, ils entretiennent des relations morales et « sociales. » (Rapport de A. de Lamartine.)

Il est fort probable que Mère Javouhey et ses filles firent pour « leurs » lépreux ce que d'autres religieuses firent ailleurs :

« ...Les sœurs allaient à la léproserie, pansaient « les plaies, amputaient un pied, détachaient une

(1) En particulier Sœur Alexis Danfert, qui prépara le refuge de l'Acarouany. C'est elle qui planta les belles allées d'arbres. Quand les provisions manquaient, elle chassait dans les bois environnants. Le Prince de Joinville, « admirant un si mâle courage », lui fit don d'un bel et bon fusil, dont la sœur, paraît-il, fit un excellent usage.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« oreille ou un doigt, arrachaient une dent... (Sœur Sion, des Filles de la Charité.)

Et des sœurs meurent lépreuses parce que, toujours, les sœurs sont prêtes à l'abnégation totale. Toutes ont fait le sacrifice de leur vie le jour de leur départ pour les colonies. Une croix de la Légion d'honneur est, de temps à autre, épinglée sur une guimpe blanche, sur une robe de bure... La citation de Sœur Elise Brière, fille de Saint-Paul-de-Chartres? *Quarante-six ans de colonie. Soigne depuis trente-cinq ans les lépreux de la Désirade.*

***

Mère Javouhey recueillait et achetait les esclaves marrons, qu'une loi impitoyable condamnait au fouet, à la terrible « baleine ». Plusieurs malheureux avaient subi la peine suprême dans des tortures atroces, avec le plus ignoble raffinement de cruauté.

Pour sauver un esclave, la Mère entreprenait de longs et difficiles voyages « sans perdre un seul instant, même pour un repos nécessaire ». Elle allait malgré la chaleur, la rencontre possible des fauves. Elle demandait ou elle priait, elle implorait ou exigeait. Elle s'adressait aux planteurs, à la Police, à l'Administration, au Gouverneur. Elle rachetait les pauvres êtres traqués,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« ...Pour faire ces achats d'esclaves, elle dut mettre à contribution ses maisons de la Guadeloupe et « de la Martinique. Les esclaves passaient du joug « de maîtres inhumains sous la tutelle d'une vraie « mère.

« ...Des essais de colonisation dirigés par Madame « Javouhey en 1828 attestent, par leur succès, l'efficacité du système de cette femme vraiment supérieure et l'empire qu'elle a su prendre par la seule « influence de son caractère et de son esprit de bienveillance sur les Noirs confiés à sa direction.

« ...La tentative de colonisation faite par Madame « Javouhey au moyen de cultivateurs blancs avait « échoué en partie, mais reprise aussitôt avec des « Noirs qui passaient pour les plus mauvais sujets « de la Colonie, et dont la plupart étaient des repris de justice ou des marrons, elle a eu un succès complet. La conduite des nègres n'a donné lieu « à aucun reproche et ils sont devenus, sous l'influence du régime doux, charitable et religieux « auquel les soumit Madame Javouhey, des hommes honnêtes, paisibles, laborieux. » (1).

On ne s'étonne pas que le Gouvernement ait compté sur la collaboration de Mère Javouhey pour préparer l'émancipation des Noirs.

(1) Rapport de A. de Lamartine, 21 juin 1835.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

*
**

Naguère, l'esclavage, l'odieuse traite des Noirs furent les bases mêmes de la colonisation. Des gens « sensibles » (le qualificatif était fort à la mode) acceptèrent cet inique moyen d'enrichissement, des femmes aussi « sensibles » que leurs maris, ordonnèrent des corrections sanglantes. La haute finance, le haut commerce, les armateurs et les planteurs feignaient alors de croire que l'assainissement, la culture des terres, les travaux domestiques aux colonies ne pussent être faits que par des malheureux qu'on arrachait à leur pays, à leur famille, qu'on terrorisait par la plus ignoble férocité, qu'on sacrifiait sans la moindre pitié.

Il fallut l'élan, la générosité des citoyens de 1789 pour oser entraver les petites et les grandes combinaisons des négriers, des armateurs et des planteurs. Les Etats Généraux reconnurent que la traite des Nègres était « l'origine des crimes les plus atroces; qu'un homme ne peut, à aucun titre, devenir la propriété d'un autre homme ; que la justice et l'humanité réclament également contre l'esclavage. » (1). Mais ils ne se firent aucune illusion sur la difficulté d'empêcher ces « crimes atroces », sur la difficulté de concilier « l'intérêt politique avec les droits de la nature ».

(1) Cahiers du Tiers-Etat d'Amiens.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ceux qui vivaient de la traite des Noirs unissaient leurs efforts pour en retarder l'abolition.

Vigoureusement, Brissot et les Amis des Noirs intervenaient :

« ...On vous dira que ce commerce subsiste de-
« puis longtemps, mais le brigandage se légitime-t-il
« par la prescription ?

« ...Il est digne de la première Assemblée libre
« de France de consacrer le principe de philantro-
« pie qui ne fait, du genre humain, qu'une seule
« famille, de déclarer qu'elle a en horreur le car-
« nage annuel qui se fait sur les côtes d'Afrique. »

Malgré les vœux exprimés, malgré les interventions des Amis des Noirs, l'application des principes égalitaires dans les colonies restait laborieuse, elle devint tragique.

« ...On vit une affreuse colonne de flamme s'éle-
« ver sur l'Océan, Saint-Domingue était en feu. Di-
« gne fruit des tergiversations de la Constituante qui,
« dans cette question terrible, flottant du Droit à
« l'Utilité, semblait n'avoir montré la liberté aux
« malheureux noirs que pour la leur retirer et ne leur
« laisser que le désespoir. Un mulâtre, un jeune
« homme héroïque, Ogé, député des hommes de cou-
« leur près de l'Assemblée, ayant apporté de France
« les premiers décrets, avait sommé le Gouverneur
« d'appliquer la loi. Poursuivi, livré par les autori-
« tés de la partie espagnole de Saint-Domingue, il

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« fut barbarement roué vif. Une sorte de terreur « suivit, les planteurs multiplièrent les supplices. Une « nuit, soixante mille nègres se révoltent, commen- « cent le carnage et l'incendie, la plus épouvantable « guerre de sauvages qu'on ait vue jamais. » (1).

L'abolition de l'esclavage ne fut décrétée par la Convention que le 4 février 1794. Nouvelles complications, nouveaux troubles dans les colonies, nouveaux carnages.

M. Georges Hardy en donne d'excellentes raisons:

« Les propagandes, également excessives des par- « tisans des colons et des partisans des noirs libres « ou des esclaves, avaient provoqué, aux îles, une « effervescence qui tourna bientôt à l'insurrection et « l'éloignement, les maladresses, les répressions bru- « tales, la longue compression, le défaut d'entraîne- « ment à la liberté aboutirent en maint endroit à des « guerres sociales également féroces. » (2).

Guerres féroces, terreurs et tortures que Bonaparte ne craignit pas de renouveler en faisant voter la loi du 20 mai 1802 qui rétablissait l'esclavage, puis en interdisant l'entrée de la France aux gens de couleur (1802) en défendant aux officiers de l'état civil d'inscrire les mariages entre Blancs et Noirs (1803).

On a prétendu que Joséphine de Beauharnais, « créole imbue du préjugé de couleur », fut l'insti-

(1) Michelet, *Histoire de la Révolution*, livre VI, ch. I.
(2) Georges Hardy, *Histoire de la colonisation française.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gatrice de ces décrets abominables. Calomnie ? Médisance? Nous ne voulons pas croire à cette pernicieuse influence féminine. Nous nous refusons à charger la mémoire de l'impératrice créole.

Ce bref rappel des complications malheureuses qu'entraînèrent l'élaboration, l'application du décret de 1794 et son abrogation en 1802 fait mieux comprendre la lourdeur de la tâche confiée à la vénérable Mère Javouhey. En lui transmettant une copie de l'arrêté ministériel du 18 septembre 1835, l'amiral Duperré ajoute :

« Le Gouvernement vous donne, Madame, un « grand témoignage de sa confiance en vous remet- « tant le soin de former aux bonnes mœurs et au « travail, les noirs libérés de la Guyane et, s'il y a « lieu, ceux des autres colonies. »

Préparer les Noirs à l'émancipation, leur faire entendre que l'homme libre garde, entière, la responsabilité de ses actes, que liberté et paresse ne sont pas synonymes, leur inculquer le goût et le désir du travail, de même que la solidarité familiale, les familles étant créées ou reconstituées, c'était vraiment tâche malaisée. Mère Javouhey l'accepta. Elle n'ignorait point les embarras que susciteraient les gens intéressés au maintien de l'esclavage. Elle n'ignorait pas qu'elle dût lutter contre la malveillance des planteurs hostiles, contre les attaques des conseils coloniaux. Elle lutta.

Sa longanimité ne se démentit pas. Elle réussit.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Elle réussit où tant d'autres échouèrent parce qu'elle fut compréhensive, supérieurement intelligente, divinement bonne. Elle possédait ce qu'on entend par « la manière » :

Le capitaine d'une goélette transportant un convoi de noirs réputés comme mauvais sujets particulièrement dangereux, réclame la présence de gendarmes à bord. Mère Javouhey, « qui avait étudié ces na« tures sauvages, crut prudent, pour la sécurité mê« me du capitaine, de ne point laisser voir qu'il avait « peur. » Et pour seule escorte, elle choisit, parmi ses filles, une jeune religieuse, mince, douce, grave, modeste. La plus douce peut-être, la plus menue...

L'historien affirme que « le voyage se fit très paisiblement. Aucun cas d'insubordination. »

Mère Javouhey écrit :

« Nous n'avons pas besoin de gendarmes pour « contenir les Noirs et réprimer leurs désordres. La « religion et la morale ont suffi. Ils craignent de me « faire de la peine ! Le plus coléreux s'apaise dès « que je parais : un mot leur rend la paix. »

« ...Mère Javouhey n'avait pas seulement la foi « et la charité d'une excellente religieuse, elle avait « la constance et la fermeté, elle possédait, à un « haut degré, la qualité nécessaire à toute personne « chargée, avec la gestion d'affaires sérieuses, de « la direction d'êtres humains : elle savait prévoir. « Ses vues profondes embrassaient à long terme l'en-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« semble des questions en même temps que leurs « détails. »

Elle fit défricher, par les Noirs, les terres nécessaires à leur établissement. Pour les futurs hommes libres, elle constitua un village à trois lieues de Mana, le 21 mai 1838, elle les installa.

« ...Le partage des terres se fit avec le plus grand « ordre. Il n'y eût aucune réclamation et chacun se « déclara satisfait du lot qui lui fut assigné. C'est « qu'ils connaissaient tous l'esprit de justice de la « chère Mère, comme ils l'appelaient, et ils étaient « persuadés qu'elle ne voulait que leur bien. »

La chère Mère avait pensé à tout. Chaque case contenait des provisions de riz et de manioc pour quatre mois. Les hommes étaient devenus charpentiers, menuisiers, forgerons, les femmes boulangères, cuisinières, couturières. Mère Javouhey mariait ses protégés.

« ...Madame Javouhey a d'ailleurs le soin d'ac- « corder, autant que le lui permettent son âge et son « influence, l'âge et le caractère des conjoints. »

« ...J'espère, écrit-elle, n'avoir besoin d'aucun « étranger pour l'administration de cette petite colo- « nie. Nous leur donnerons un prêtre noir, un maire « noir. Les sœurs leur liront le réglement chaque « dimanche. Soyez sûr que tout ira bien. »

Le 3 août 1838, le Gouverneur vint à Mana célébrer officiellement l'émancipation du 28 mai. Coups de canon, volées des cloches, allocutions, remise à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chaque libéré de l'acte qui consacrait sa liberté définitive.

« ...Et ce titre, qu'ils appelaient leur papier de « liberté, ils le remirent immédiatement et spontané- « ment aux mains de la chère mère pour le leur gar- « der, naïf témoignage de leur reconnaissance et de « leur confiance envers elle. »

Ici se place une scène charmante:

Pour les Noirs, hommes et femmes, le meilleur symbole de liberté était... le droit à la chaussure. Mère Javouhey connaissait trop ses « enfants » noirs pour ignorer leur folle ambition. Elle les voulait parfaitement heureux en cette inoubliable journée.

En secret, elle avait préparé les souliers-symboles!

Et, séance tenante, devant les autorités assemblées, dès leur liberté officiellement déclarée, les « enfants » (dont quelques-uns étaient des vieillards), s'évertuèrent à chausser leurs pieds rétifs.

« ...Après avoir paradé un instant, ils s'empres- « sèrent de déposer les souliers dans un coin de leur « case. »

Ce jour-là, Anne-Marie Javouhey, vous fûtes plus et mieux qu'un grand homme, plus et mieux qu'une grande coloniale, vous fûtes femme et mère, délicieusement.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

⁂

L'administration civile prit possession de Mana en 1847. Venue en France, mère Javouhey dirigeait encore ses Noirs parce que loin de Mana, elle restait près de leurs cœurs. Son nom prononcé apaisait les discordes, arrêtait les rixes. Une contestation grave s'élevait-elle ? Des lettres voguaient à travers l'Océan : les adversaires s'adressaient à Mère Javouhey. D'avance, ils se soumettaient au jugement qu'ils savaient équitable.

« ...Plus de trente ans après, l'explorateur Cou-
« dreau promena dans toute la Guyane, son regard
« de géographe et de sociologue ; il se gaussa de
« nos plus illustres administrateurs qui ne furent, à
« côté de Mère Javouhey, que de petits garçons. »
(1).

Et M. Georges Goyau nous conte « une déception électorale en 1849 » :

« ...On leur avait dit un jour : Vous êtes libres.
« ...Mais on leur assénait maintenant un plus magni-
« fique cadeau, on leur signifiait qu'ils étaient deve-
« nus membres du peuple souverain. ...Or, en un

(1) Georges Goyau, de l'Académie française, *Le Figaro*, 22 avril 1928.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« coin de Guyane qui s'appelait la Mana, nombre « de Noirs, éclairés par leur bon-sens et plus encore « par la fidèle reconnaissance qu'ils gardaient en leur « bon cœur, firent savoir aux bureaucrates qui leur « tendaient des bulletins de vote que le seul député « qu'ils voulussent, était une nonne qui, jadis, s'était « faite leur éducatrice, Mère Javouhey. Devenir les « rouages du régime administratif, allons donc ! Ils « étaient déjà sans le savoir, des plébiscitaires, pour « la plus grande gloire d'une religieuse.

« ...S'étonnera-t-on que les Noirs de la Mana vou- « lussent, en 1849, ponctuer par un hommage à cette « femme, l'avènement de leur « souveraineté » ? Il « leur fut, hélas ! répondu qu'elle était inéligible. » (1).

Inéligible, évidemment...

Ceux de Mana ont gravé dans la pierre :

« Anne-Marie Javouhey 1779-1851)
Elle fut, de Mana, la fondatrice et la mère. »

Peu de députés ont laissé et laisseront pareille œuvre (2).

(1) G. Goyau, de l'Académie française.

(2) Nous n'avons mentionné ici que les œuvres coloniales de celle que le peuple de Paris appelait, en 1848, la générale Javouhey... et qu'il vénérait,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

*
**

Cependant, plus encore que la pacification des vieilles colonies ou leur reprise de possession, la conquête de l'Algérie, la recherche des « points d'appui » en Afrique occidentale, dans les îles du Pacifique, sur les côtes extrême-orientales, nécessitèrent des missions, des expéditions, des occupations militaires.

Pas de femmes à la suite immédiate des conquérants, pas de femmes hors les vivandières et ces manières de hasarde-tout, lesquelles furent, à travers les âges et les continents, semblables à elles-mêmes : Marie-faite-en-fer est-elle si différente des joyeuses et secourables ribaudes médiévales ?

Avec les chasseurs de Vincennes, récemment créés, avec les troupes légères de Lamoricière, de Bugeaud, de Faidherbe, les vivandières connurent une célébrité à la Madelon. Dans leurs chansons de route, zouaves et turcos n'oubliaient pas la cantinière qui les accompagnait, vaillante, en cotillon court, chéchia sur l'oreille, gland brimbalant de l'épaule à la poitrine, tonnelet d'eau-de-vie en bandoulière. Ainsi qu'ils déclaraient :

Les turcos sont de bons enfants,
Mais il ne faut pas qu'on les gêne.
...Ça n'empêche pas les sentiments.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et sur le même air que :

Je suis zouave et je sais bien
Que tout n'est pas rose à la guerre.

ils chantaient avec un entrain pareil :

Je suis une enfant du faubourg
Et, j'ai voulu suivre mon Pierre
Ah ! pour moi ce fut un beau jour
Quand on me nomma vivandière.

Refrains qui, avec quelques variantes, restèrent en vogue durant les guerres du Second Empire.

Des gravures, des chromolithographies nous ont conservé le souvenir et la vision de l'acorte cantinière marchant au rythme de ces chansons, ou suivant la colonne dans la voiture aux victuailles, d'autres nous la montrent agenouillée près d'un blessé, le réconfortant... ou lui fermant les yeux.

La vivandière des troupes coloniales connut les alertes intempestives, les marches lentes coupées d'embuscades, les haltes sous un éclaboussement de lumière, lourde comme plomb, l'étape dans les sables sillonnés par les scorpions et les scolopendres, dans les boues nauséeuses, grouillantes de sangsues, bruissantes du vol des moustiques.

Des fanfares de victoire passèrent sur cette misère.

La vivandière fut « à la fête », c'est-à-dire admise à l'honneur du risque suprême, tout comme un soldat. Le sourire crâne, le baiser que certaines adressèrent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à qui les acclamait au départ, furent parfois un gracieux *Ave Cæsar, morituri te salutant.*

Au passage, rendons leur salut aux vivandières coloniales.

*
**

Les autres femmes, celles auxquelles l'on ne songe point à décerner des prix de vertu, méritèrent souvent mieux que leur réputation. Exemple : Marie-faite-en-fer.

Pierre Mille, inimitablement, a parachevé le portrait de cette Marie-faite-en-fer. Il a composé le type définitif avec une telle perfection, une telle maîtrise, qu'il est malaisé de tenter, après lui, un rapide croquis.

Nous voudrions pourtant secouer un peu la poussière d'ocre rouge qui, avec les années, s'est épaissie sur le souvenir de Venise.

Venise précéda Marie-faite-en-fer dans la légende militaire coloniale. Elle fut l'une des très rares femmes qui suivirent d'assez près les troupes de débarquement de l'amiral Rigault de Genouilly. Nous n'avons pas de précisions quant à la date exacte de son arrivée en Indo-Chine.

Pourquoi Venise s'expatria-t-elle ? Amour du lucre ou de l'aventure ? qu'importe ! Quand elle partit, savait-elle bien où elle allait? Comment aurait-elle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pu imaginer ces rives fangeuses et ces brousses ? La chaleur humide qui rampait au bord des mares, perfides comme les bêtes immondes frôlées à tout instant ? Et ces huttes de bambou dans quoi il fallait s'installer, souvent en hâte et sans sécurité ? Et les popotes extraordinaires ? le cri des fauves lorsque le ciel de safran, d'améthyste et de corail déchire brusquement ses loques lumineuses et s'éteint ?

Quel amant suivit-elle ? Nul ne le sait.

D'ou venait-elle ? Mystère. Son accent paraissait bourguignon. Son nom véritable ? Mystère encore. Le sobriquet par quoi on la distingua fut le don d'un marsoin facétieux et qui souffrait des pieds.

Venise ne fut pas expédiée en Indochine par un recruteur spécial. Venise, commerçante libre, avait apporté toute une pacotille d'épicerie, de mercerie, de bonneterie à l'usage des troupiers.

Ainsi qu'elle vendait gnolle, savons, briquets, fil ou bandes de flanelle — autant, mais pas davantage — elle vendait de l'amour.

Lors d'une étape longue, le marsoin facétieux et las traînait si lamentablement, qu'il se trouva très à l'arrière de la colonne, près de Venise.

Il geignait, sacrait peut-être.

Elle, engageante :

— Si tu te reposais dans mes gondoles, t'aurais sûrement pas les pieds en dentelle.

A bout de doigts, attachées par leurs lacets, elle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

balançait gentiment lesdites gondoles : des sandales de toile.

Gondoles... Venise, n'est-ce pas ? cela va sans dire. « Venise » resta.

Elle offrait ses gondoles qui étaient aussi bien des sabots que des espadrilles. Elle continua sa vente de tabac, de savons, d'aiguilles et de baisers.

Le nombre des traînards augmentait cette année-là. Quelques-uns se plaignaient d'avoir la tête ou les entrailles douloureuses, d'autres claquaient les dents convulsivement et frissonnaient, d'autres encore suaient la peur de la fièvre. Un mot épouvantable circula : choléra.

— Pas contagieux, le choléra, assurait Venise. C'est comme le tigre, quand on ne le craint pas, il se sauve.

Le choléra ne se sauvait pas sans emporter de nouvelles victimes. Venise seconda les infirmiers... quand il y en avait, les remplaça en appliquant d'étranges médications qui, parfois, guérissaient les malades. Elle frictionna les cholériques. Son sourire, son pauvre sourire fripé, la pression de sa main, donnèrent à des mourants l'illusion qu'ils s'endormaient dans les bras d'une femme de leur famille, moins loin de la patrie.

On prétend qu'un jeune Breton, auquel elle s'intéressait tout particulièrement, pâlissait de terreur. Venise fit alors ce geste d'abnégation, d'amour ou de folie : pour prouver la non-contagion, elle passa la nuit

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

entre les draps d'un cholérique qui venait de trépasser.

On prétend encore que ce geste inutile et fol ne fut pas tellement fol, tellement inutile. Le moral des troupes s'améliora. Dès lors, véritablement, ce fut le choléra qui prit peur et disparut.

Venise mourut vers 1867.

Dans toutes les Colonies, on vit ces vendeuses de vin, d'amour et de tabac. On ne peut contester leur utilité.

Elles arrivaient presque toujours alors qu'aucune autre femme n'eût eu la témérité d'arriver. Il en fut sans vénalité excessive, il en fut de bonnes, de dévouées. Aux gars malades ou nostalgiques, elles parlaient du pays, de la vieille mère, de la promise, et les gars reprenaient confiance et courage.

Beaucoup se fixèrent dans les villes naissantes, commercèrent, devinrent d'irréprochables épouses, des matrones que l'on respecta, sur le passé de qui, l'indifférence coloniale (presque de l'indulgence) jeta un voile charitable.

D'autres, plus malchanceuses, ont erré, erré longtemps sur les terres sauvages, à la suite des groupements d'hommes (soldats, assécheurs, défricheurs, terrassiers, bâtisseurs) avant de se fixer, alourdies par l'âge et par des aventures qui contiennent toute l'inconscience, tout le drame humains. Elles n'ont, en fin de carrière, réussi qu'à établir ces curieux hôtels à broussards, miteux, calamiteux, utiles aussi.

Hôtels-taudis, hôtels-gargottes que l'on trouve dans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

une solitude morne, blottis au creux d'un val, cramponnés au roc, accroupis au bord d'une plage déserte, camouflés par l'ombre légère d'un bouquet de filaos, ceints de bananiers déchiquetés comme loques vertes, ou effondrés sous le soleil dur, dans un bled caillouteux, hérissé de cactus, d'aloès ou de jujubiers.

La cuisine y est invraisemblable, l'hygiène ignorée, les meubles boîteux, crasseux, les draps gris. Des fièvres sont tapies entre les plis de la moustiquaire déchirée où des cadavres d'insectes, des traînées sanguinolentes témoignent du supplice de l'hôte passager.

Des êtres harassés ont eu la prétention de dormir en ce bouge. Ils y ont dormi, peut-être, recrus de fatigue. Sachant ce qu'ils allaient trouver, ils ont salué de leur joie l'infâme bouchon dès qu'ils l'ont aperçu, au tournant de la route, comme ils eussent salué l'arche du salut : ils allaient laisser là un peu de leur écrasante lassitude, ils allaient étancher leur soif et — qui sait ? — échanger quelques pensées avec des compatriotes, retrouver, pour ce faire, un langage presque oublié parmi les dialectes barbares.

Quelque grotesques et déformées qu'elles fussent, ne reconnaissaient-ils pas les images du foyer lointain, de la patrie absente ?

Les risque-tout furent nombreuses en Afrique où les soulèvements indigènes étaient fréquents, où l'occupation militaire fut, durant de longues années, indispensable, où les « blancs » des cartes se comblaient lentement.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

*
**

On avait dû reconnaître que l'insécurité des villages nouvellement fondés entravait toute entreprise sérieuse. Les colons se décourageaient de cultiver des terres sans cesse saccagées, d'élever du bétail non moins souvent razzié.

La colonisation que tenta Bugeaud ressembla davantage à la très ancienne colonisation des Antilles et des Mascareignes — traite des Noirs exceptée.

Au sol qu'ils avaient conquis, Bugeaud essaya de fixer les conquérants. Il espérait que ceux de ses soldats qui avaient lâché la charrue pour le fusil, lâcheraient, à son appel, le fusil pour la charrue. Il comptait sur ces soldats-colons pour défendre le sol qu'ils cultivaient — *Ense et aratro.*

Et de même que, jadis, les Gouverneurs des Isles se préoccupaient de fournir des femmes aux premiers colons, Bugeaud appela en Algérie, des épouses de bonne volonté, lesquelles devaient posséder une dot minima de deux cents francs.

Quelques années plus tard, le Gouvernement offrait des terres aux Français qui désiraient s'établir en Afrique du Nord. Ce fut l'occasion de manifestations assez semblables aux manifestations bruyantes qui soulignèrent les premiers départs pour la Louisiane, alors qu'on ne raflait encore ni « fainéants », ni filles, mais

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que les volontaires s'embarquaient avec des chants d'enthousiasme.

On peut affirmer que, pour les nouvelles coloniales algériennes (un très grand nombre étaient d'origine alsacienne-lorraine ou provençale), comme pour les coloniales invitées par Bugeaud, ce furent des temps héroïques.

Elles ignoraient la tranquillité. Elles pouvaient, chaque nuit, craindre le sac et l'incendie de leur demeure. On les emmenait en otage, la mort rôdait autour d'elles, autour des êtres qui leur étaient chers, puisque rôdaient les tribus insoumises, belliqueuses, pillardes, sans pitié.

Elles habitaient dans des fermes sommairement construites, isolées, ou dans des embryons de villes qui, peu auparavant, étaient les repaires des fameux corsaires barbaresques ou des farouches Berbères.

Alger elle-même, Alger-la-Somptueuse restait Alger-la-Redoutable. Hautaine, enserrée par ses rébarbatifs remparts turcs, elle contenait une vie colorée, pittoresque, mais sournoise, inquiétante.

De blanches mosquées, des minarets aux faïences étincelantes, mais l'écrasante et mystérieuse Kasbah, des maisons tendrement nuancées, mais des rues étroites, voûtées, grimpantes, malodorantes, moyenâgeuses, au coupe-gorge facile.

Les boutiques, aux portes closes, recélaient, sans doute, des trésors d'étoffes lamées, de cuirs brodés, de bijoux, mais aussi des armes clandestines et les pri-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ses des écumeurs de la mer. On ne s'y aventurait qu'avec un petit frisson.

Si Alger, demeurée somptueuse, riche davantage, s'est épanouie splendidement, si elle s'est faite accueillante, si elle semble sourire de toutes ses villas, si elle déroule ses boulevards parmi les palmes, si les fermes rustiques du bled primitif se sont muées en exploitations agricoles, c'est, évidemment, grâce au labeur des colons français, c'est aussi grâce à l'endurance méritoire des coloniales qui — là comme ailleurs — créèrent le mieux-être.

*
**

Des élégantes se pavanaient depuis longtemps sur le boulevard algérien de l'Impératrice alors que sur l'avenue saïgonnaise de l'Impératrice, les crinolines firent une timide apparition.

Un dessin de l'*Illustration* nous montre ces encombrantes fantaisies de la grâce française dans le cadre d'un salon-hangar pavoisé de drapeaux, salon d'apparat de l'amiral de La Grandière.

Saïgon naissait. Les voies nouvellement tracées longeaient des marais fort paludéens, enjambaient les arroyos sur des ponts étroits, traversaient des villages disparates que la lutte récente avait ruinés.

Les Françaises n'étaient point nombreuses en Indo-Chine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

E. du Hailly nous donne ces intéressants détails :

...La société européenne se constituait peu à peu : « on pouvait voir, aux heures attiédies qui précèdent « le coucher du soleil, la campagne autour de Saïgon « animée de nombreux promeneurs à cheval ou en « voiture et même par des promeneuses qui devenaient « moins rares à chaque voyage des paquebots. En « 1863, le premier mariage européen célébré dans la « Colonie n'avait pu l'être que grâce à ce que l'épou- « sée était venue de Java ; le mari eut été fort em- « barrassé, à cette époque, de trouver femme dans le « pays. En 1865, au contraire, bien que les familles « se comptassent encore, les quadrilles commençaient « pourtant à pouvoir se former aux réceptions du « Gouverneur et le soir, en parcourant les paisibles « rues de la villle, il n'était pas rare d'entendre les « sons familiers d'un piano évoquer le souvenir de la « patrie absente (1) ».

M. Jean Bouchot, annotant son *Recueil de documents pour servir à l'histoire de Saïgon* affirme que le premier mariage inscrit sur l'état civil saïgonnais (mariage célébré à minuit en présence du Gouverneur et béni par Mgr Miche) date du 11 février 1865 (2).

Mais, intrépides pionnières de la civilisation et de la charité françaises, les sœurs étaient déjà en Extrême-Asie.

(1) *La France en Cochinchine.*
(2) *Extrême-Asie*, septembre 1925.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les Filles de Saint-Vincent-de-Paul arrivèrent en Chine en 1847. Elles étaient à Tien-Tsin alors que le choléra faisait quatre cents victimes par jour. Les Sœurs de Saint-Paul-de-Chartres y venaient en 1848

Sans ressources, installées dans de misérables paillotes, vivant de riz et de poissons, elles recueillaient les enfants abandonnés, soignaient les malades contagieux.

On sait que l'amiral Rigault de Genouilly tenta d'alléger leur misère en rétribuant leur travail : il fit confectionner par l'Ouvroir des chemises de flanelle pour ses équipages.

Plus de dix huit cents enfants furent recueillis dans un seul asile (le premier) des Filles de Saint-Paul-de-Chartres, de 1849 à 1856. Les mêmes religieuses élevèrent aussi les enfants que leur envoyèrent les Dominicaines de Hong-Kong.

La Sainte-Enfance de Saïgon est fondée le 20 mai 1860 dans une paillote sur pilotis, « sorte de cage à poulets dont les pieds trempaient dans un marécage qu'inondait la mer montante. »

A la demande de Mgr Dominique Lefebvre — qui, depuis trente ans vivait parmi les Annamites — Mère Benjamin Le Noël de Groussy avait envoyé deux religieuses (Sœur Marie de la Nativité Lerue et sœur St-Lizier Bellongue).

L'évêque a fait construire la paillote-cage-à-poulets, il donne une chèvre. Une vache laitière est offer-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

te par le chirurgien de la Marine; le capitaine de vaisseau Dariès verse trente piastres par mois.

La persécution contre les chrétiens sévit. Les Indigènes qui accueillent les Français sont torturés, brûlés vifs. Plusieurs fois par semaine, pendant dix-huit mois, les têtes de quelques martyrs ont roulé sur le sol. Biên-Hoa est dévasté, Saïgon bloquée. Sous le tir de l'escadre française et celui des lignes annamites massées vers Ki-Hoa, les sœurs restent.

Enfin, Saïgon est dégagée, les sœurs recueillent encore les orphelins indigènes.

Déjà, Mgr Lefebvre avait ouvert « sans plus de ressources que le dévouement des sœurs » le premier hôpital indigène qui « déborde vite de malades aux « plaies gangrenées et souvent pleines de vers ». L'administration militaire fournit les médicaments, puis, l'amiral Charner, une subvention de trois cents piastres (subvention doublée par l'amiral de La Grandière).

Selon le plan de la nouvelle Saïgon, une voie devait passer au travers de ce premier établissement des sœurs. L'amiral Bonard leur donne alors un emplacement sur le Boulevard de la Citadelle. Inauguration des nouveaux bâtiments le 14 août 1862. L'évêque-martyr, Mgr Lefebvre, est là, et aussi le P. Dourisboure, l'apôtre des Bahnars (en 1862, il avait déjà passé treize années dans la région moï !).

Les refuges de la Sainte-Enfance et les hôpitaux sont multipliés — My-tho, Bien-Hoa, Baria — Mère

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Benjamin va encourager ses filles. On lui donne passage sur des canonnières... que les pirates attaquent.

Cochinchine, Annam, Cambodge, Tonkin, les religieuses ont toutes les campagnes à leur actif. On les voit sur le Mé-Khong, le Song-Koï, le Song-Ma. Les persécutions redoublent dans le Thanh-Hoa, elles y sont. Elles furent et seront parmi les lépreux et les cholériques. Elles seront à Haïphong, Hanoï, Huê, Yen-Baï, Tuyen-Quang, Lang-Son, partout où l'on meurt.

Elles meurent aussi.

— A qui le tour ? se demandent, sur la tombe fraîche de leur sœur, les deux survivantes d'une communauté exterminée par le choléra.

Nous avons sous les yeux la citation de sœur Virginie, morte en 1887 :

« Plus de vingt-cinq ans de services en Cochinchine. Epidémie de choléra à My-tho en 1865. A traversé quinze épidémies de choléra, vingt-deux épidémies de typhoïde, neuf épidémies de variole ».

Sans commentaires.

*
**

Il ne faut pas oublier que Mère Benjamin Le Noël de Groussy commença, en Indochine, la belle œuvre de protection des enfants métis.

Après mille difficultés, elle réussit à fonder, en 1874, un asile-pensionnat pour les fillettes métisses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

abandonnées ; en 1875, un refuge pour les filles indigènes et métisses mises à mal et délaissées.

Avec le cœur, la sollicitude jamais lassée d'un Vincent-de-Paul ou d'un Jean Eudes, Mère Benjamin recueille les misères errantes au long des rues saïgonnaises. Ainsi que Mgr Lefebvre, elle a de « saintes audaces et de saintes colères » contre les fonctionnaires et les soldats français qui, souvent, ravirent par surprise ou par force, ces brebis maintenant perdues.

Nous lisons dans *La Cochinchine* de E. Louvet :

« ...Le croirait-on? Cette œuvre si méritante et si « touchante attira sur mère Benjamin la haine de « plusieurs résidents. On osa formuler des accusations « de séquestration arbitraire et de mauvais traite- « ments. Mère Benjamin dut comparaître devant les « tribunaux et se voir condamner à une forte amende. « En même temps, par les soins plus qu'empressés « d'un procureur de la République, une descente de « justice avait lieu dans l'établissement et l'officier « ministériel déclarait solennellement à ces pauvres fil- « les que personne n'avait le droit de les retenir, qu'el- « les pourraient retourner, quand elles le voudraient, « à leur honnête métier. L'appel à la débauche pro- « duisit peu d'effet. Et, insensiblement, comme il « arrive d'ordinaire, l'opinion publique se calma. »

L'opinion publique est vraiment une belle chose : On laissa Mère Benjamin libre de perpétrer ses forfaits.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et voici pourquoi, trente ans plus tard, Pierre Mille put visiter un asile-pensionnat du Cambodge. En ouvrant la porte d'une classe de métis, la sœur l'avait introduit par cette phrase savoureuse :

— Les petits péchés de ces messieurs.

Pierre Mille a conclu avec tant d'autres : « Les petits péchés de ces messieurs » constituent, dans nos Colonies, un des problèmes les plus angoissants, les plus difficiles à résoudre.

Résoudre ce problème, ce sera, sans doute — complétant celles de Mère Benjamin et du colonel Boniface — œuvres de sociologues éclairés, de législateurs compatissants, ce sera peut-être (et nous le souhaitons), l'une des plus attachantes œuvres féminines coloniales dans le présent et dans le futur.

*
**

On ne peut en finir avec les sœurs coloniales, car, toujours, elles continuent...

Sous divers costumes, elles sont aux Antilles, aux Philippines, en Algérie, en Tunisie, à Madagascar, dans l'Inde et l'Indochine. Elles ont pénétré en Afrique équatoriale comme elles étaient venues en Afrique occidentale.

Le comte d'Haussonville a dit :

« ...Il y a ces saintes filles qui vont partout où il « y a quelque bien à faire, quelque misère à soulager « et dont la cornette, si bien portée, ne fait pas moins

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« d'honneur à la France au delà des mers que le « képi de nos soldats. »

Quand, à Tien-Tsin, les Chinois massacrèrent dix Filles de la Charité, plus de trois cents demandèrent à prendre leur place.

On ne s'étonne plus qu'avec de pareils procédés, cette continuité dans leur labeur charitable soit assurée.

Une simple nomenclature emplirait un volume : le livre d'or du dévouement féminin français. Si magnifique soit-il, nous ne pouvons lui laisser ici la place nécessaire. Mais nous n'ignorons pas que les coloniaux africains (Malgaches, Gabonais, Congolais), que les coloniaux les moins dévots, nous en voudraient si nous ne citions : Mère Zénaïde, Sœur Saint-Charles, morte à la peine après un demi-siècle de dévouement, et la « petite Mère Marie » (quarante-sept ans de Sénégal et de Haut-Congo) (1), et de même, les coloniaux indochinois, si cette page ne se terminait par les noms de sœur Félicienne et de sœur Antoine, providence des lépreux (1).

(1) La « Petite Mère Marie », en sa 48e année de colonie, continue, selon l'expression de Mgr Augouard, à mettre dans sa vie, sans s'en douter, de l'extraordinaire à jet continu. La Petite Mère Marie est chevalier de la Légion d'honneur.

(1) A Sœur Antoine, M. Albert Sarraut remit la croix de la Légion d'honneur en 1920. Deux mois avant sa mort, M. Alexandre Varenne vint lui épingler la rosette d'officier (30 mars 1926). Sœur Félicienne est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1922.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

*
**

A cette œuvre coloniale des religieuses catholiques, il sied de joindre celle des missionnaires protestantes, œuvre civilisatrice : relèvement de la femme indigène, éducation de l'enfance, soins des malades ; œuvre moins importante puisque les missionnaires sont moins nombreuses et plus tard venues aux colonies. Parmi elles, une figure très attachante :

Madame Valentine-Edouard Lantz suivit son mari missionnaire au Congo en 1899 et fut, elle-même, une parfaite missionnaire.

Ame lumineuse avec une belle possibilité de rayonnement. Intelligente, bonne. Parlant très purement le « nya fan », dialecte pahouin, Mme V.-E. Lantz put pénétrer dans les clans les plus fermés, les plus hostiles à la civilisation française.

Son enfant meurt à Talagouga, son mari au Cap Lopez d'une fièvre hémoglobinurique. Mme V.-E. Lantz rentre en France, mais n'y peut rester : elle avait laissé son cœur en Afrique.

Seule, veuve, elle reprit le labeur qu'elle avait commencé dans sa joie d'épouse et de mère.

Et la même terrible maladie qui arrêta l'apostolat de son mari, la fièvre hémoglobinurique termina cette jeune existence si bien remplie. Mme Valentine-E.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Lantz est morte à Talagouga le 5 avril 1906, âgée de trente-trois ans.

Les indigènes ont admiré « cette femme qui, après « avoir donné son enfant et son mari, n'avait pas « craint de revenir dans un pays meurtrier et d'y don- « ner ses forces et sa vie. »

Mme Lantz fut « continuée » à Talagouga par de dévouées missionnaires. Mlle Berthe Anne y laissa le souvenir d'une activité débordante, d'une grande charité. Mlle Berthe Anne, autre victime de Talagouga, mourut le 15 février 1922.

La léproserie de Manankavaly (Madagascar), de fondation étrangère et protestante (Société des Missionnaires anglais) fut acquise par la Colonie en 1900. Depuis, les infirmières sont recrutées parmi les diaconnesses protestantes françaises.

Les premières diaconesses durent fournir un bel effort durant la période de réorganisation, de nouvelle mise en marche des services. Ce fut le travail de Mlles Sapino et Mavy.

Mlle Sapino, restée vingt ans à son poste de dévouement, est Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 20 septembre 1920 :

« Louise-Amélie Sapino, Directrice de la lépro- « rie de Manankavaly (Madagascar). Titres excep- « tionnels : entrée au service de l'Administration de « Madagascar en septembre 1900, a été affectée à « la léproserie en pleine période d'installation. Sous « sa direction éclairée, cet établissement a été rapide-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« ment développé et hospitalise actuellement de 1.200
« à 1.400 malades. N'a cessé de donner le plus ma-
« gnifique exemple de dévouement et de servir le plus
« utilement la cause de l'influence française à Ma-
« dagascar. »

*
**

Pour prouver que le dévouement de la femme française aux Colonies s'est manifesté par de beaux gestes, dans toutes les classes sociales — avec ou sans mobile religieux — avons-nous besoin d'ajouter, aux exemples donnés, celui de la femme à barbe de Dakar ?

Toutes les fois qu'il en eût l'occasion, Joseph Blache a loué cette « sainte laïque » qu'il compare aux Belzunce et aux Boromée. Il nous apprit que Thérèse Nars vint pauvre à Dakar et resta pauvre, malgré un long travail (quarante ans de Sénégal). Elle tint un petit restaurant. De ce commerce, elle vécut et fit vivre les autres, ceux qui étaient plus pauvres qu'elle.

« Elle ne refusa jamais la pâtée à ceux qui éprou-
« vaient un moment de gêne.

« ...Durant plusieurs épidémies de peste et de vo-
« mito negro, Thérèse Nars disputa à la mort des vic-
« times blanches et noires, alors qu'elle pouvait —
« comme tant d'autres — échapper au danger en
« partant.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« ...Elle hospitalisa des malades chez elle, les soi-
« gna à ses frais quand ils ne pouvaient trouver place
« dans les hôpitaux.

« ...Elle éleva des orphelins.

« Enfin... « le ruban rouge vint orner l'éternel tri-
« cot de laine de Thérèse Nars » (1).

*
**

Mme Jehan d'Ivray, qui s'intéresse — et sait nous intéresser — aux héroïnes africaines, ajoute aux noms des héroïnes indigènes, celui d'une Française, devenue Africaine (2) :

Durant la guerre de 1870, une petite modiste, Aurélie-Amélie Picard rencontra, à Bordeaux, un jeune chef de tribu arabe, Si-Amed, qui s'éprit d'elle et l'emmena en Afrique, accompagnée de sa famille.

La loi française de 1803 interdisant aux officiers de l'état civil d'inscrire les mariages entre Français et indigènes reste en vigueur; elle est impitoyable aux amoureux. C'est le Cadi qui légalise leur union selon les lois islamiques, union que ne craignit pas de bénir — à la française — Mgr Lavigerie.

(1) Joseph Blache, *Vrais noirs et vrais blancs d'Afrique*, Caillette, éditeur, Orléans.

(2) Conférence faite à Comédia pour les Amis de Carthage.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A Courdane, Amélie Picard devint une reine africaine, mais aussi l'apôtre de l'idée, de l'influence françaises. Elle fit construire des hôpitaux, des ateliers, des fermes, des écoles. Elle soutint les intérêts français et passa sa très longue existence à créer et à resserrer, entre les races française et arabe, des liens amicaux.

Pour conserver la baraka, elle dut épouser son beau-frère après la mort de Si-Ahmed.

En 1914, Amélie Picard, toujours reine, toujours influente, engagea les tribus arabes à venir en France combattre dans nos rangs.

*
**

Hier, après les conquêtes, les cartes de nos grandes colonies étaient margées en noir par les noms serrés des fleuves, des montagnes, des villes, des bourgades, des forts et des ports. La marge s'éclaircissait peu à peu, jusqu'aux centres presque blancs, où s'étalaient, dans le grand Inconnu, des titres sinon effrayants, du moins mystérieux : Grand Désert, Sahara, Interland moï, etc.

René Caillé, Bouët-Willaumez, Savorgnan de Brazza, Doudart de Lagrée, Francis Garnier, Marchand, Foureau et Lamy, Crampel, Clozel, Emile Gentil,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Auguste Pavie... et *tutti quanti*, ont tracé des itinéraires dans ces blancs.

On pointilla des étendues. Puis on dessina des lignes plus fermes.

Le progrès a suivi. Il a suivi lentement d'abord, à dos d'éléphant ou de méhari, en charrette à bœufs, en pirogue, en sampans. Il a suivi en filanzane, en tipoye, en palanquin, en pousse-pousse. Il accéléra sa marche : des routes se déroulèrent à travers les sables, les brousses, les marais et les forêts, elles escaladèrent collines et montagnes, s'enfoncèrent aux creux des vallons.

En constellations de plus en plus compactes, des noms nouveaux étoilèrent les « blancs » (qui noircissent encore !)

Et ce furent les premiers chemins de fer amenant, plus nombreuses, les coloniales.

Des pacificateurs, des organisateurs, des Faidherbe, des Charner, des Bonard, des de La Grandière, des Marchand, des Galliéni, des Lyautey, donnèrent toute sécurité aux Colonies.

L'automobile y fit son apparition.

Les femmes s'habituèrent à suivre leur mari sans redouter les aventures extraordinaires, sans héroïsme, — simplement.

Comme naguère, elles répondirent à l'appel des Gouverneurs, puisque ces Gouverneurs prirent soin de renouveler leurs pressantes invitations. De Paul Bert, celle-ci :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« ...Je voudrais que tous les fonctionnaires qui « viendront en Indochine y vinssent avec leurs famil- « les; ceux qui y viendront célibataires, je voudrais « les engager à se marier, je voudrais être témoin de « leur mariage et je m'engagerais d'avance à être « le parrain de leurs enfants. »

M. J. Chailley-Bert, qui cite ce passage d'un discours, ajoute :

« ...Dans les colonies, ce sera une vie décente et « digne, ce sera la fixité et le calme remplaçant la « mobilité et l'agitation. Au lieu de gens impatients « du résultat, plantant leur tente, travaillant fiévreu- « sement pour gagner de quoi retourner en France, ce « seront des ménages établis à demeure, travaillant « avec ténacité, mais demandant la collaboration du « temps, fondant des établissements qu'ils transmet- « tront à leurs enfants et n'envisageant pas leur re- « tour en France comme couronnement nécessaire de « leur vie » (1).

En général, les coloniaux apprécièrent la présence des femmes blanches aux Colonies. Nous aimons à croire que M. Daniel Marquis-Sébie exprime l'opinion du plus grand nombre :

« ...La femme, avec sa douceur, son tact, son doig- « té, sa séduction instinctive et son sens du devoir « — peut-être supérieur au nôtre — semble souvent « mieux désignée que l'homme pour certaines tâches,

(1) Discours de M. Chailley-Bert, 12 janvier 1897.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« car la Providence les a dotées du privilège, du don « de savoir des choses qui n'ont jamais été écrites, ni « enseignées, et qu'elles mettent en œuvre, non seule- « ment avec le plus grand dévouement, mais encore « avec une grâce qui n'appartient qu'à elles.

« ...C'est tout naturellement vers les œuvres d'as- « sistance qu'elles ont orienté leur activité. Nous sa- « vons quel haut tribut elles ont apporté à l'institution « des crèches pouponnières, dans la surveillance des « jeunes enfants noirs, à l'éducation des mères, don- « nant ainsi un nouvel exemple du haut sentiment de « solidarité féminine qui est le propre de la femme « française. Dans tous les domaines, elles ont fait « œuvre humaine et doivent être considérées comme « des auxiliaires de premier ordre de la colonisation « en même temps que précieuses collaboratrices de « ceux dont elles partagent l'existence : joies et dou- « leurs » (1).

Est-il, en effet, besoin de démontrer que, de la femme française, nous ne devons pas seulement admirer le dévouement, mais encore le travail (souvent fort pénible aux Colonies) ; mais encore l'initiative intelligente, mais l'énergie et le courage qui ont raison des fatigues, des obstacles, qui aident à supporter les échecs et qui préparent les réussites ?

Combien surent, parmi des difficultés matérielles considérables et les duretés d'un climat qui bouleverse

(1) *De la vie coloniale*, Daniel Marquis-Sébie, *Bulletin de l'Agence des Colonies*, n° 237.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les santés les mieux équilibrées, combien surent, en l'absence de leurs maris, diriger d'importantes maisons de négoce, d'importantes exploitations agricoles ? De celles-ci, la liste serait longue.

Des femmes ont osé entreprendre, seules, ces exploitations malaisées. Elles ont obtenu de beaux résultats.

On sait l'extension que prit la fabrication du rhum de la Mana, modestement commencée par une religieuse.

Après Jean Gheerbrandt et François de Tessan, je voudrais signaler le succès de la « princesse de l'hévéa ».

Il y a vingt ans, Mme de la Souchère n'a pas craint de s'installer en brousse cochinchinoise.

Aidée de quelques coolies, elle fit ses premières plantations. Mais, aux premières espérances, succédèrent les premières déceptions. L'incendie qui détruisit cinquante mille plants d'hévéas ne la découragea point. Ne la découragèrent pas davantage les énormes difficultés financières auxquelles se heurta sa ténacité.

La plantation de la Souchère est, actuellement, un modèle du genre : deux mille hectares en plein rendement, coupés de plusieurs kilomètres de routes. A la place des huttes primitives, de jolies maisons, un village... infirmerie, chapelle, pagode. Tout le confort moderne colonial, toute l'élégance. Tout le progrès mécanique appliqué. Et plus de deux cent cinquante tonnes de caoutchouc par an.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Travail de femme.

Ce cas n'est pas unique dans les colonies françaises.

La Marquise de la Souchère est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 10 août 1922.

*
**

A signaler encore un exemple de labeur féminin colonial, tout artistique. Nous empruntons ici la plume de M. Henri Danguy :

« ...Ayant dégagé les témoignages matériels de « l'ancienne grandeur khmère, l'Administration fran- « çaise devait aider le peuple protégé à conserver « son folklore. L'exécution de ce projet fut, en 1925, « confié à Mlle Karpelès, de l'Ecole française d'Ex- « trême-Orient. C'était presque une gageure. On « sait, en effet, que la tradition palpable du peuple « cambodgien est conservée jalousement par les bon- « zes dans leurs pagodes; et que la misogynie affir- « mée par ces religieux rend l'accès de leurs tem- « ples presque impossible aux femmes. A cet obsta- « cle, s'ajoutait la méfiance des bonzes qui ne vou- « laient plus entendre parler de collaboration à des « collections depuis qu'ils avaient vu partir les plus « belles pièces de leurs trésors. Avec un tact inouï, « ne demandant rien, mais provoquant le don libre- « ment consenti, Mlle Karpelès sut faire tomber, une

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« à une, les préventions des bonzes, gagner leur con-
« fiance, se faire ouvrir les portes des sanctuaires,
« tenir de longues conversations avec les gardiens du
« Passé épars ».

La Bibliothèque fut d'abord constituée avec la *Triple Corbeille Sacrée*, ensemble de manuscrits religieux remis par le Roi.

« ...Quelques mois plus tard, Mlle Karpelès adres-
« sait à tous les chefs de pagode une circulaire qui
« précisait le but de la Bibliothèque et indiquait qu'il
« était du devoir de chacun de collaborer à l'entrepri-
« se commune de la conservation pieuse du Passé.
« Huit provinces répondirent à cet appel adroitement
« rédigé. Dans quelques-unes, les envois furent autant
« de cérémonies rituelles. Manuscrits, statuettes, ob-
« jets rituels, chaires, furent confiés à des barques ou
« à des charrettes pavoisées de fleurs.

«...Le grand œuvre de Mlle Karpelès, celui où elle
« se consacre avec une activité et un éclectisme remar-
« quables, c'est l'ensemble des éditions historiques et
« religieuses par quoi elle vulgarise la lecture et por-
« te jusque dans les villages les plus reculés, la saine
« distraction que procurent les livres.

« ...L'Histoire, la Métaphysique, la Légende ne
« suffirent plus. On vit cette chose extraordinaire au
« Cambodge : un bonze acceptant de voyager dans
« une automobile conduite par une femme. Mlle
« Karpelès emmenait à Siem-Réap un religieux sa-
« vant et un lettré cambodgien. Le séjour de cette
« mission dans l'ancienne capitale des Khmèrs se

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« prolongea pendant trois semaines. Après quoi, le « bonze rédigea le manuscrit de la première œuvre « originale en langue cambodgienne, éditée par la « Bibliothèque royale : Le Guide d'Angkor.

« ...Aujourd'hui, la Bibliothèque royale du Cam- « bodge possède plus de 5.000 manuscrits mis défi- « nitivement à l'abri du temps et des vols. Elle a son « Musée, un musée bouddhique de grande valeur. « Elle édite une revue et des livres. Du 1er janvier « au 30 juin 1928, elle a reçu 2.480 lecteurs; prê- « té 220 ouvrages, vendu 10.039 volumes. Le visi- « teur français y coudoie des lettrés et des bonzes... « Des cours de langue cambodgienne y furent organi- « sés, des éléments de pâli y sont enseignés, l'on y « forme de bons moniteurs pour les pagodes où les « Cambodgiens envoient leurs enfants. »

(*Courrier Saïgonnais, août* 1928.)

Mlle Karpelès a prouvé ce que pouvait une femme pour la collaboration intellectuelle franco-indigène.

*
**

Que l'on veuille bien nous excuser si la simple énumération de ces faits, de ces actions accomplies par les femmes françaises aux Colonies, prend quelque allure de panégyrique. Le panégyrique ne fut point notre intention. Les actes mentionnés sont vrais.

Nous avons le grand souci de rester dans la vérité.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Aussi nous n'éloignerons pas, sans une succincte mise au point, les accusations ordinaires dont certains coloniaux accablent la femme blanche. En les réfutant avec un grand bon sens, une parfaite expérience coloniale, M. Georges Hardy a formulé les habituelles objections qu'opposent à la venue des Européennes ces « certains coloniaux » :

« ...La femme européenne ne peut s'empêcher d'in-
« tervenir dans les affaires administratives.

« ...Elle entraîne son mari à mêler du sentiment
« à la politique.

« ...Elle protège ou persécute, elle potine et entre-
« tient l'énervement. En un mot, elle trouble avec les
« meilleures intentions du monde. »

A quoi M. Georges Hardy répond :

« ...Mieux vaut, pour un colonial perdu en brous-
« se, la femme de Socrate que Socrate lui-même.

« ...On ne signale pas de scandales coloniaux dans
« les régions où vivent des femmes européennes, tan-
« dis qu'il y a presque toujours une ou plusieurs fem-
« mes indigènes à l'origine de ces sombres événements.

« ...Dans l'œuvre de beaucoup de nos grands colo-
« niaux, la femme européenne a eu sa part, d'autant
« meilleure qu'elle est plus discrète. On connaît le si
« joli rôle joué dans l'Inde par Johanna-Begum.
« La princesse Jeanne n'est que l'aînée d'une famille
« nombreuse et charmante » (1).

(1) *Eléments de l'histoire coloniale*, La Renaissance du Livre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ceci est parfaitement exact. Peu de politiciennes aux Colonies. Mais encore, dans les cas « politique et organisation », les influences féminines furent généralement bonnes. On ne déplore que fort peu de Marie de la Tour, on peut louer beaucoup d'imitatrices de la Marquise de Dupleix ou de la Vénérable Mère Anne-Marie Javouhey.

« ...Par ailleurs, nouvelle Dalila, la femme enlève « à l'homme la force, l'audace. Elle tremble pour « l'être aimé, s'oppose aux longues tournées dans la « brousse, aux raids aventureux, à toutes les belles « folies qui hâtent le cours de l'histoire coloniale... ...ou elle prétend accompagner son mari dans ses dé- « placements, et ce sont alors des expéditions pour ri- « re, en litière dorée : Antoine et Cléopâtre. »

M. Georges Hardy répond encore :

« ...La femme constitue un stimulant parfois exces- « sif, mais, en somme, plus heureux que nuisible pour « l'amour-propre des hommes.

« ...L'homme reste homme tant qu'il est sous le « regard d'une femme de sa race. »

Les Français, fils des aventureux et preux chevaliers d'antan, ne peuvent rougir devant les filles des belles qui, naguère, couronnaient la vaillance.

Nous ne voulons pas insinuer que l'amoureuse coloniale ait des vertus outrageusement spartiates, mais Dalila a-t-elle tondu beaucoup de Samsons coloniaux? Nous ne le pensons point.

Des femmes blanches ont épousé des explorateurs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour l'unique raison qu'ils étaient explorateurs et braves. Oserons-nous rappeler que Mlle de Chambrun, la petite-fille de Lafayette, admira avant de l'aimer, de l'épouser et de le suivre, l'aventureux Savorgnan de Brazza ? Ce n'est pas la litière d'Antoine et de Cléopâtre qu'on évoque en pensant aux « déplacements » de ce couple.

Vraisemblablement, ladite litière ne servit pas davantage au Commandant et à Mme Delingette, alors qu'ils effectuèrent leur dur voyage d'Alger à Brazzaville, au cours duquel, Mme Delingette manifesta de si particulières qualités d'endurance et de sang-froid.

Des coloniaux trop littéraires prétendent que la femme blanche empêche la parfaite pénétration européenne aux Colonies.

Flirter (et plus que ça) avec quelque ramatoue, quelque mousso, quelque nang, quelque congaï est, pour ces personnages, la meilleure manière de connaître l'Indigène.

S'ils ne cultivent le paradoxe, quelle naïveté ! Comme si la femme indigène livrait, avec son corps, ses petits secrets !

Nous ne sachons pas que ce genre d' « études de mœurs » apporta onques améliorations dans les mœurs des indigènes. D'autre part, nous ne sachons pas que l'indigène ait fermé sa porte à la femme blanche. Il est des portes que n'ont jamais franchies l'homme blanc.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et peut-on rester très loin du cœur d'une mère quand on lui soigne son enfant? Les Françaises ont su inspirer assez de confiance pour que des mères, jaunes et noires, missent entre des mains blanches la vie de leurs petits.

Nous savons de façon certaine que la présence de la femme européenne fut extrêmement utile — sinon indispensable — dans maintes contrées où la terreur n'est pas toujours une efficace diplomatie, où les présents ne paient pas toutes les privautés. Là, des mâles indigènes (lesquels ont des idées très arrêtées sur le sens et le sentiment de la propriété) accueillent avec circonspection les célibataires qui viennent traiter avec eux.

Nous connaissons l'opinion des Colonisateurs de jadis quant à l'utilité de la femme blanche aux Colonies. L'opinion des colonisateurs modernes n'a pas varié. Richelieu, Colbert, d'Ogeron de la Bouère, Bugeaud, Paul Bert et Lyautey ont pensé pareillement.

Résumons : hier, comme autrefois, la femme française sut être à la hauteur de sa tâche coloniale.

Elle l'est encore aujourd'hui et le sera demain, n'en déplaise aux méchantes langues, aux misogynes qui ne veulent regarder, parmi les bons exemples, que la mauvaise exception sans convenir qu'elle est l'exception.

La tâche coloniale de la femme française ne fut pas remplie avec une facilité miraculeuse. Souvenons-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nous des pionnières, souvenons-nous du passé en préparant l'avenir.

Il est évident que, pour agir en pleine efficacité, nous devons nous placer devant le travail à faire plutôt que de contempler, stérilement, l'œuvre accomplie, mais nous ne pouvons oublier la somme d'énergie dépensée, à laquelle notre énergie doit s'additionner ; les souffrances endurées, les sacrifices acceptés auxquels, peut-être, nos souffrances et nos sacrifices devront s'ajouter.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AUJOURD'HUI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Aujourd'hui, la femme française accepte volontiers et même avec enthousiasme, son rôle colonial.

Aujourd'hui, le foyer colonial existe. Le couple français peut, s'il le veut, bâtir aux Colonies et ne plus se contenter de dresser des tentes.

Les difficultés d'établissement, d'installation sont minimes comparées à celles d'autrefois, à celles d'hier.

L'idée coloniale a pénétré dans tous les milieux. Les parents français voient s'expatrier, sans anxiété, leurs fils et leurs filles.

La femme, avec moins d'hésitation, moins d'arrière-pensée, suit le prospecteur ou le commerçant, l'artisan ou le colon, l'ingénieur ou le médecin et non plus seulement l'administrateur, l'officier, le fonctionnaire qui passent sans se fixer.

Le capital français étaye des bonnes volontés et des compétences coloniales, davantage, plus souvent, et mieux qu'hier.

On extirpe des terres coloniales, plus scientifiquement, avec un meilleur rendement, des trésors, précieux pour la grande industrie mondiale. D'où, possibilité de travail, possibilité de situations pécuniaires avantageuses, variées, stables.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'essentiel, pour le Colonial, est de savoir où il va. Moins que jamais, il ne doit partir pour les Colonies sans être muni d'un bon contrat ou de capitaux et, dans les deux cas, de sérieuses connaissances techniques, de vaillance, d'endurance.

Ainsi que l'homme, la femme doit savoir ce qui l'attend. La terrible désillusion est génératrice d'échecs. Il ne faut donc pas envisager la vie coloniale comme une existence paradisiaque. Les roses sans épines sont encore des fleurs extraordinaires.

Le passé colonial est une rude leçon pour la femme intelligente et sérieuse; pour celle qui ne part pas : « ...persuadée que l'on va au Congo pour ne rien faire, pas même le ménage, puisqu'il y a des boys à « tout faire, que la vie s'y passe à chasser, à parader, « à flirter » (1) ;

pour celle qui ne se laisse pas trop facilement leurrer par des visions telles que nous en offrent des personnes dont les bonnes intentions et le lyrisme n'excluent pas l'imprudence :

« ...Vous la voyez, n'est-ce pas? cette Française « d'outre-mer vêtue de tissus légers, aériens, qui, sous « les pankas nonchalants ou les ventilateurs électriques, lui font des ailes frémissantes. Vous la voyez, « blanche et rose, dans l'ombre tiède de la véranda ? « Elle regarde l'homme qui vient de rentrer de la « plantation ou de la mine... sans un mot — à quoi

(1) *L'Essor colonial et maritime*, 20 avril 1928.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« bon ? — la jeune femme pose ses mains fines sur les « tempes bourdonnantes du lutteur dont le front aus- « sitôt s'apaise » (2).

Cette profusion de qualificatifs, cette vision délicieuse ne doivent pas faire délirer la postulante coloniale.

La dame blanche et rose aux ailes frémissantes n'attend pas toujours son seigneur bronzé avec une si gracieuse béatitude. Nous gardons le souvenir de veilles angoissées, de nuits aussi blanches et beaucoup moins roses.

Les mains fines sur les tempes bourdonnantes, geste charmant. Charmant, plus encore pour le broussard fatigué. Mais, il est indispensable que ces mains fines soient pleines d'adresse, qu'elles ne répugnent pas à manier, au besoin, scie, marteau ou clef anglaise. Si le colonial isolé en brousse doit se suffire à lui-même, sa compagne est dans le même cas. Faire tout avec rien, est une formule très coloniale.

En déplacement, les caisses-popotes n'arrivent pas toujours à la minute précise du déjeuner. Il faut compter avec les plongeons dans les rapides (et c'est toujours la caisse dont on a l'immédiat besoin qui manque à l'inventaire de l'étape). Il fait faim, il fait soif. Il faut organiser le plus réconfortant impromptu avec des moyens fort restreints, et tellement primitifs !

(2) *La Dépêche coloniale*, 8 avril 1927.

Université Côte d'Azur, Bibliothèques

Neuf fois sur dix, un boy annamite saura se tirer d'affaire. Un pahoin, un bakongo, un balali attendra que vous l'en tiriez.

Avec une boîte en fer blanc, vide du cacao ou du lait condensé qu'elle a contenu, vous devrez peut-être griller le café que vous aurez cueilli au passage, que vous pulvériserez entre deux cailloux. La même boîte en fer blanc, perforée grosso modo, deviendra filtre. Et combien d'autres singulières choses vous devrez confectionner, jolies mains fines !

Pour la popote conjugale, vous devrez, peut-être encore, piler du paddy, cuire des papayes sous la cendre (n'oubliez pas, en les écrasant, de les « manier » avec le lait sucré condensé et du cacao, si vous tenez à quelque réminiscence de la purée de marrons). La dînette est gentille, n'est-ce pas? A distance, oui. Le charme en est atténué quand on a les reins broyés par cinq heures de cheval, de méhari ou de charrette à bœufs.

Belle dame aux mains fines, pour conserver le sourire à la Colonie, vous devrez vous accoutumer à pareilles aventures, vous devez savoir que ces aventures sont fréquentes dans une existence de broussarde, et ne pas trop compter sur la rêverie quotidienne — et nonchalante comme les pankas, — en attendant votre broussailleux de mari parmi les fanfreluches et les « ailes frémissantes ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

*
**

Evidemment, si vous habitez une ville coloniale, vous pourrez continuer vos habitudes de citadine métropolitaine. Vous surveillerez des domestiques jaunes ou noirs, en place des Européennes, des filles de France souvent moins souples, moins servilement obéissantes que les jaunes et les noirs. Vous amuserez vos enfants dans quelque Jardin Botanique ou Zoologique au lieu de les conduire au Jardin-de-Ville ou au Luxembourg. Vous recevrez vos « visites » et vous les rendrez en toilettes éblouissantes. Rien pour vous ne sera changé — ou si peu ! — Mêmes papotages, mêmes flirts. La règle du jeu de tennis ou de golf restant inflexible, vous devrez vous y plier à Dakar comme à Hanoï. Et, sans avoir quitté ces capitales, vous trancherez peut-être, d'un jugement très définitif, de grandes questions vitales pour nos Frances d'outre-mer... parce que vous « aurez » 3-6-9 années de Colonie.

Loin de nous la pensée de ridiculiser les femmes qui habitent et qui travaillent dans les villes coloniales. Nous nous plaisons à constater que dans ces mêmes villes, la femme française a manifesté son énergie de bien jolie manière. A mesure que les villes ont cru en richesses et en luxe, il semble que la vie des Françaises

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

moyennes et sensées s'y soit démocratisée. Il y a quelque dix ans, la plus modeste épouse du plus modeste fonctionnaire se faisait servir. Elle n'eût jamais consenti à filer au marché, chaque matin, dès le réveil. Elle s'offrait un pousse-pousse pour les moindres courses. Il n'est pas rare de la voir, maintenant, dans un tramway, le filet bourré de provisions, ainsi qu'une simple ménagère métropolitaine. La ménagère, chargée du filet à provisions, est un admirable symbole de l'économie française. Le mérite du filet à provisions est doublé aux Colonies.

Nous admirons avec la même sympathie la femme qui, malgré le climat débilitant, tient sans défaillance, sans congés à jet continu, un emploi important dans les villes coloniales. Que de noms de professeurs féminins nous pourrions citer !

D'ailleurs, les femmes qui habitent dans les villes coloniales savent faire la différence entre ce qu'est, pour elles, la Colonie et ce qu'est, pour une femme vivant en brousse, cette même Colonie. Une femme, professeur à Saïgon, ne prendra jamais ombrage d'un éloge particulièrement rendu à une institutrice perdue en brousse comme Mlle Bonnard, par exemple, qui vit à Sarraméa, petit village de la Nouvelle-Calédonie, à cent trente-cinq kilomètres de Nouméa. Sarraméa n'a que quatre-vingts habitants, Mlle Bonnard y est l'unique notabilité. Gentille cure de solitude, comme supplément au labeur, aux malaises causés par la température, le climat, etc.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

*
**

Notre intention n'est pas, non plus, de blâmer l'élégance de la dame aux fanfreluches. Rien n'est plus triste que le déplorable peignoir-bébé et les sandales traînées à bout d'orteils nus.

La Coloniale doit garder intact son souci d'esthétique, de grâce et de correction. Ce sera, pour elle et pour les autres, un réconfort moral dans les heures grises. L'élégance, le goût, sont des charmes féminins qui, dans certaines circonstances, se haussent jusqu'au devoir : la tenue est une manifestation de la dignité.

Plus qu'une autre, la femme coloniale doit garder la dignité de sa tenue. On la regarde vivre. Ceux et celles qui la regardent sont des êtres en voie d'éducation, ou de très vieux civilisés, des raffinés d'une civilisation différente. A ceux-ci, comme à ceux-là, il faut prouver que la Française, représentante de la civilisation nouvellement imposée, est une femme bien élevée, digne.

Pourquoi refuserait-on d'admettre que la correction de la tenue implique la correction de la conduite ?

*
**

Nulle mieux qu'une femme française ne sait faire d'une hutte, un salon; d'une paillote, un studio. Son

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ingéniosité est sans limites. En entrant dans sa demeure, fut-elle une très pauvre case, chacun sera charmé et chacun pensera ce qu'un broussailleux d'origine montmartroise exprima par un claquement de langue admiratif et ce stupéfiant éloge :

— Y a d'la femme ici.

(Honni soit qui mal y pense !)

Est-il utile de rappeler que la décoration de la maison coloniale doit différer de la décoration d'une maison située en France? Que l'hygiène la plus élémentaire interdit l'encombrement, les nids à poussière et à insectes?

Un haïk, un boubou, un lamba polychromes, un sampot cambodgien, une broderie tonkinoise, drapés dans un salon parisien, seront d'un très heureux effet (sans conséquences désastreuses, et pour les soies, et pour les habitués dudit salon). L'effet restera heureux sous les tropiques, mais le ravissant haïk, l'original boubou, le sampot ingénieusement tissé, la broderie artistique, changés en passoires, deviendront, inéluctablement, l'antre des moustiques, des cancrelats, des scorpions, des scolopendres et — peut-être aussi — des chiques ou de la tsé-tsé. D'où, fièvres, paludisme, plaies infectieuses, intoxication, maladie du sommeil (ceci possible, sinon probable).

Dans la maison coloniale, la draperie ne doit être tolérée qu'à l'état de « portière », agitée à chaque passage, donc avec moins de poussières stagnantes,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

moins d'animaux laissés en paix, dans des plis fixés, où ils s'arrogent, à l'ordinaire, droit de cité.

Si le soin de construire sa maison incombait à la Coloniale, nous lui conseillerions la formule si parfaitement pratique, trouvée par M. George Groslier (1), avec une ventilation rationnelle, une possibilité, non moins rationnelle de grands lavages, des obstacles rationnellement opposés à la pluie, à la chaleur, au meurtrier soleil, aux insectes; mais la Coloniale n'a pas toujours voix au chapitre, lorsqu'il s'agit d'une construction dont elle n'est, bien souvent, que l'hôte de passage ou la locataire et, d'autre part, l'âge d'or colonial, dont cette parfaite maison serait un des éléments n'est pas encore venu.

A la façon saint-simonienne, espérons que cet âge d'or n'étant pas dans le passé, sera dans l'avenir : et, en attendant, cueillons quelques conseils parmi les conseils donnés par M. George Groslier quant à l'ornementation de la demeure coloniale.

Tout d'abord, M. Groslier fulmine contre les cousins et contre les meubles en rotin :

« ...Ces meubles, toujours boiteux, équilibrés comme s'ils étaient saouls, qui grincent lorsqu'on s'y assoit, liment vos vêtements ou les arrachent avec les clous qui en dépassent, sont les preuves d'une des maladies les plus laides et les plus tenaces de notre maison coloniale.

(1) Voir la très intéressante étude : *Propos sur la maison coloniale*, *Extrême-Asie*, juillet 1926.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« ...Dans un pays de poussière et d'insectes, où « les boys ne passent pas précisément tout leur temps « à chercher dans les coins, où il faut laver les dalla- « ges à grande eau, il tombe sous le sens que nous « devons avoir le moins de meubles possible, tous sim- « ples et unis, de formes spacieuses, vernis ou ripoli- « nés. Tous les tapis et tentures sont à brûler et les « coussins à frapper d'interdit sans exception.

« ...Un siège bien fait n'a pas besoin de coussin. « Si nous voulons être au frais et à l'aise, nos sièges « seront cannés ou revêtus de cuir ou d'une étoffe très « lisse sur un rembourage très dur. Un coup de tor- « chon ou de brosse et notre boy rend propre chaque « fauteuil. Bien entendu, jamais nous n'achèterons « pour notre usage, des meubles chinois ou annamites, « d'abord parce que nous sommes Français et que « nous sommes mal assis quand un dragon jouant « avec la lune nous entre ses cornes dans le dos ; « qu'ensuite, il faut un treuil pour manier un tabou- « ret de marbre et de bois de trac, et qu'enfin, toutes « ces sculptures ne peuvent être bien entretenues et ne « correspondent pas à notre vie familiale.

« ...Plus on met de choses dans une pièce, plus on « la rend obscure, malpropre... Une pièce d'habita- « tion coloniale que l'on ne peut laver en y jetant des « sceaux d'eau, est une pièce malsaine. S'il faut dé- « ménager un encombrant mobilier pour cela, la ques- « tion reste posée. »

M. George Groslier nous donne un avis judicieux quant aux bibelots :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« ...Les trois-quarts de nos bibelots ne sont que « basse pacotille. Ils sont laids.

« ...Acceptons, durant un mois au maximum, de « nous dire automatiquement avant d'acheter quelque « chose : sera-ce frais ? sera-ce facile à entretenir ? « sera-ce d'un accès, d'un maniement aisés ? Qu'en « diront les termites ? est-ce que ça se gondolera à « l'humidité ? où la poussière se fixera-t-elle ? Di- « sons-nous cela, un mois seulement, pour que notre « maison coloniale soit transformée dans la suite, con- « formément au milieu.

« ...Si l'objet n'est ni rare, ni précieux, ne l'ache- « tons pas. S'il est rare et précieux, défendons-le. « Donc, une vitrine ou deux, ou trois, simples, nettes, « hermétiques surtout. Ceci fait, on est à l'aise, on « voit clair, tout est propre, d'un coup d'œil, nous « atteignons chaque coin.

« ...Les bibelots dans une vitrine se complètent les « uns par les autres. Vous assurerez ainsi leur conser- « vation rigoureuse et nécessaire. »

M. Georges Groslier attire notre attention sur la grande pitié des cuisines coloniales « séparées de « l'habitation, donnant le plus souvent sur une cour « mal entretenue où la maîtresse de maison va rare- « ment à cause de la pluie ou de soleil. »

Que la Coloniale essaye d'obtenir un meilleur agencement de cet utile local, qu'elle le fasse aérer, y fasse placer, si possible, un fourneau pour remplacer « les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

trous où le cuisinier active son charbon de bois avec « un éventail, comme on évente une sultane. »

Cette amélioration sera, pour le bien-être familial, un grand point de gagné.

A propos de la cuisine, comme à propos de la décoration du foyer colonial, il faut qu'on s'aperçoive d'une présence féminine.

L'éloge du Colonial montmartrois est un précieux éloge que toute Française doit mériter.

*
**

Aujourd'hui, nous pouvons continuer Hier en le perfectionnant, puisque — incontestablement — nous pouvons agir avec une facilité que n'ont pas connue nos devancières.

Pour nous, comme aide, tout le progrès : les voies sont tracées, aplanies et, dans bien des cas, macadamisées. Reste-t-il, quelque part sur le globe, un de ces coins de solitude intégrale où la femme blanche risquait de demeurer des mois, des années, sans voir une autre femme de sa race, de sa couleur ?

Des forêts indochinoises et du centre africain, les derniers mystères s'éclaircissent. Sur les hauts plateaux où rôdait le seigneur Tigre, des palaces, des sanatoria accueillent les plus élégantes langueurs. Le lion se retire devant l'auto-chenille.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il est pourtant des régions, sinon perdues, du moins fort éloignées de toute ville, de tout « passage », où sévit encore une bête malfaisante que la Française doit exterminer : le cafard colonial — le pire de tous, celui qui s'aggrave de nostalgie aiguë. Ainsi qu'elle chasse de sa maison la blatte répugnante, impitoyablement, elle doit chasser le cafard-nostalgie.

Pour elle-même, pour ceux qui l'entourent, la Coloniale doit savoir se constituer des trésors d'énergie, d'activité physique et intellectuelle où elle pourra puiser, durant les heures grises, durant les heures de dépression morale, le meilleur réconfort.

A moins d'obstacles matériels insurmontables, ne sacrifions jamais la sortie quotidienne. On peut toujours trouver le quart d'heure minima — trêve aux soucis familiers — et partir à la découverte. Car l'on découvre toujours quelque chose à la Colonie. On revient, l'esprit plus alerte, à ses occupations coutumières.

Intéressons-nous à nos découvertes.

Nous avons trouvé une fleur, un arbre inconnus ? Belle occasion pour commencer l'étude de la botanique.

Des signes sur un roc, une pierre gravée ou sculptée, un fragment de bas-relief combleront de joie un épigraphiste, un archéologue. Signalons ce roc, cette pierre. Dans toutes les colonies, des sociétés d'archéologie accueilleront ces trouvailles.

Qu'avons-nous vu encore ? Une cérémonie baro-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que, une curieuse poterie, une statuette non moins singulière, l'étrange amulette portée par une femme, un enfant indigènes. Décrivons, notons. L'éthologie, l'ethnographie peuvent passionner.

Et le folklore ! Traditions, légendes, coutumes, rites, croyances, expliquent toujours des gestes qui étonnent, charment... ou choquent.

Toute la verve, la finesse, tout l'esprit, tout le caractère d'une race et les éléments de son génie musical, toute sa poésie sont contenus dans la complainte de cet aveugle, le chant d'une batelière, d'un chamelier, celui du mendiant qui s'accompagne de sa guzla. Ecoutons.

Le brouillard est suffocant ? le crachin imprègne toute chose ? la pluie tombe, diluvienne ? Nous ne pouvons sortir ? La maison est vérifiée dans tous les angles, les armoires sont rangées, vide la corbeille du raccomodage. Nous sommes lasses du fade tricot, de la fade broderie, du fade roman... Essayons de nous intéresser à l'histoire.

Si, dans le centre africain, l'histoire tourne court et s'embue, très vite dans la ténèbre, elle dévoile, dans d'autres régions de cette même Afrique, des siècles somptueux de conquêtes et d'art. Des « isles » l'histoire n'est-elle pas colorée, passionnée et passionnante ? Celle de l'Extrême-Asie n'est-elle pas prestigieuse ?

On s'est familiarisé avec la langue du pays, avec les sonorités des noms, on se familiarise d'autant mieux et plus rapidement avec ceux des personnages ma-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

quants, des dynasties révolues. Maints faits historiques valent les drames les plus tragiques, les farces les plus joyeuses, les plus invraisemblables romans d'aventure.

Une broussarde indochinoise, que nous connaissons particulièrement, a écourté beaucoup d'heures grises avec les ouvrages d'Aymonnier, de Launay, de Cabaton, de Maybon...

Vous êtes musicienne ? Vous êtes à plaindre si vous n'avez pas, près de vous, l'instrument-ami. Mais si vous avez pu faire transporter votre piano, votre harpe — ou plus commodément — si vous avez apporté votre violon, pouvez-vous vraiment « cafarder » ? Ignorez-vous combien de nostalgies passant, inconnues, près de votre demeure, vous avez bercées, lorsque, certains soirs lourds, trop parfumés, vous avez interprété, avec toute l'âme, Beethoven, Franck ou Chopin ?

Vous dessinez ? Vous êtes aquarelliste ? Vous modelez ? Que de souvenirs à fixer ! Nos artistes coloniales, peintres, graveurs, sculpteurs, tiennent bien leur place parmi ceux de ce temps. Il n'est pas d'année où quelques expositions ne signalent des noms féminins coloniaux à l'attention des amateurs de la métropole.

Enfin... vous écrivez ? Ne niez pas. Cela commença par de longues lettres à ceux que vous avez laissés et qui réclamèrent beaucoup de détails sur votre genre d'existence. Cela continua par votre journal de broussarde émerveillée, ou par un recueil de vers. Cela finira peut-être par un roman.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Souvenez-vous du vieux dicton : un travail n'est jamais perdu. Même un travail d'art. Travaillez avec sincérité, avec conscience. Si vous avez un réel talent... cela se saura. Vous trouverez, à la Colonie, une source intarissable d'inspiration. Il y a tant de belles et bonnes choses à faire ! tant d'idées généreuses à divulguer !

Depuis l'époque où *La Case de l'Oncle Tom* et *Le Journal de Marguerite* constituaient la littérature coloniale féminine, nos Coloniales françaises ont accompli une utile et jolie besogne : ces vingt dernières années ont révélé de très solides talents.

La nomenclature des Coloniales écrivains et l'analyse de leurs œuvres fourniraient déjà la matière d'un volume. Ne pouvant citer ici tous les noms et tous les livres, il nous paraît impartial davantage de n'en citer aucun. Ce que nous regrettons bien profondément.

*
**

Les économistes se sont souciés de préparer la femme française à son rôle colonial. Question qui fit se rencontrer ou se heurter les opinions les plus diverses.

On a conseillé l'immigration de jeunes filles aptes aux travaux agricoles, ou munies des connaissances indispensables à l'infirmière coloniale.

M. J. Chailley-Bert envisageait une originale manière de former une pépinière de coloniales :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« ...Pour moi, j'entrevois comme prochain le jour où, par exemple, les écoles de la Légion d'honneur « dans lesquelles on élève actuellement les jeunes fil- « les en vue de situations mondaines et sociales qu'el- « les n'atteignent pas toujours, j'entrevois très bien « que Saint-Denis et Saint-Ouen donneront un en- « seignement moins distingué et plus pratique et de- « viendront des écoles de préparation à la vie colo- « niale. »

On a vanté les méthodes anglaises, hollandaises, belges. On tenta même d'organiser une société à l'instar de :

« ...ces sociétés anglaises qui contribuent à rendre « le mariage plus fréquent aux Colonies, mais elles « ne voient pourtant, dans le mariage, que le résultat « secondaire. Dans les statuts et prospectus, il est « dit catégoriquement que jamais on ne consentira à « faire émigrer aux Colonies une jeune personne qui « déclarerait n'y vouloir aller que pour s'y marier. « Mauvaise condition pour trouver un mari que d'en « chercher un avant tout et tout de suite.

« ...Le procédé consiste à envoyer des jeunes « femmes entre 18 et 40 ans, qui occuperont certaines « positions et vivront de la vie des colons, si bien que « les colons les ayant connues et appréciées, les con- « sidéreront comme des épouses possibles et proba- « bles. »

On a souhaité que, dès l'école primaire, la fillette

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

française reçût les éléments d'un enseignement pré-colonial.

On a déploré qu'à l'Ecole coloniale ne fût pas annexée une section de préparation féminine ; que certains cours ne fussent pas mixtes ; qu'en ce sens, l'on n'assimilât point l'Ecole coloniale à l'Institut national Agronomique où les jeunes filles reçoivent le même enseignement — technique et pratique — reçu par leurs camarades masculins. Travaillant ensemble, avec la même formation professionnelle, jeunes gens et jeunes filles s'apprécient mutuellement. Des unions sont contractées et le foyer, fondé en même temps que l'établissement agricole est, souvent, une double réussite.

Nous savons qu'il faut envisager de tout autre manière la préparation très spéciale de nos futurs administrateurs par l'Ecole Coloniale ; la « carrière » n'intéresse qu'indirectement la Française qui ne peut être investie de pareilles charges. Certaines questions de droit, traitées spécialement pour les futurs magistrats coloniaux, intéresseraient néanmoins la jeune avocate appelée à exercer son talent dans les Colonies et compléteraient avantageusement ses connaissances acquises en Faculté. D'autres questions, plus générales, intéresseraient plus généralement la postulante coloniale. Et les conseils pratiques que l'on donne si bien avenue de l'Observatoire, rendraient autant de services aux épouses des Administrateurs qu'aux Administrateurs eux-mêmes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Exceptionnellement, à titre d'auditrice libre, avec l'agrément du conseil d'administration, peut-être serait-il permis à une femme de suivre des cours spéciaux.

A défaut d'un enseignement rationnel, la femme qui va partir pour les Colonies peut et doit acquérir les connaissances indispensables et ne pas compter uniquement sur ses qualités d'adaptation, d'assimilation.

Elle ne doit rien ignorer des progrès de la puériculture moderne. Jeune mère, elle peut vivre dans un poste de brousse, très loin de tout secours médical. Elle peut être appelée à un rôle actif dans les œuvres des Berceaux indigènes.

Elle doit pouvoir seconder le médecin colonial, remplacer une infirmière près d'un enfant, d'une accouchée, d'un malade, d'un blessé, Elle doit connaître les méthodes simples d'antisepsie, de prophylaxie.

Ceci — bien entendu — sans que la Coloniale ait l'intention d'exercer la profession d'infirmière ; profession qui requiert une expérience, une préparation particulières et l'enseignement que donnent gratuitement l'Institut Lannelongue (de Vanves), l'Ecole Coloniale d'infirmières visiteuses de protection maternelle et infantile, etc. Plus encore que dans la métropole, l'infirmière est, aux Colonies, la collaboratrice du médecin.

Nul n'ignore qu'aux Colonies, le rôle de la doctoresse en médecine est un apostolat de haute importan-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ce sociale. La doctoresse n'est pas seulement la bienfaitrice par excellence de l'humanité — indigène et coloniale — elle est le plus notoire porte-flambeau de la civilisation : elle pénètre dans les milieux les plus hermétiques où son autorité est incontestable et, très souvent, incontestée.

La doctoresse est hors de la masse (au-dessus plutôt) des coloniales, mais quelques belles tâches sont laissées à l'initiative de la coloniale moyenne, même — et surtout — isolée en brousse où son activité, différente de l'activité qu'elle dépensait en France, lui inspirera l'utilisation heureuse d'heures longues et vides. Avec raison, on a compté sur les broussardes. Un Gouverneur de l'Algérie, M. Jonnart, conseillait :

« ...Messieurs les Administrateurs pourront faire « appel quelquefois au concours des femmes françai- « ses charitables qui habitent à proximité des groupes « indigènes. Celles-ci peuvent facilement pénétrer « dans les intérieurs arabes et kabyles et y apporter « des notions d'hygiène en même temps que des indi- « cations utiles sur l'opportunité de consulter un mé- « decin. Sans doute, il s'agit là d'une action pure- « ment bénévole et qui ne saurait être imposée. Je « suis cependant certain qu'elle sera obtenue aisément « parce qu'elle aura pour but une œuvre de bienfai- « sance et d'humanité. »

Certainement — et même sans qu'on l'en prie — la Française coloniale accomplira ces œuvres de bienfaisance et d'humanité : pénétration dans le gynécée,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans le foyer indigènes; éducation de la femme, de la mère indigènes, vulgarisation de l'hygiène, enseignement des travaux manuels féminins, protection de l'enfance abandonnée (enfants indigènes et métis).

Que la Coloniale sache rester femme, avec sa délicatesse de femme, sa sensibilité de femme, et elle soulagera autant de misères morales que de misères physiques. Elle utilisera, pour le mieux-être, les connaissances acquises, elle suppléera, par son intelligence, sa perspicacité, son instinct féminin et maternel, à l'enseignement scolastique et technique qu'elle n'aura pu recevoir. Selon l'expression d'Albert Sarraut : elle vivra pour partager avec autrui, sa force, sa joie, sa richesse intellectuelle et morale, afin de remplir le plus beau destin de sa vie.

Qu'elle suive son mari sans appréhension, comme sans dangereuses illusions sur les félicités faciles de la vie coloniale, avec l'âme ouverte aux impressions de Beauté, fréquentes parmi l'exotisme, avec une pleine connaissance de son devoir de Française, avec la conviction qu'elle se rendra utile, qu'elle sera toujours — elle aussi — à la hauteur de sa tâche parce qu'elle le voudra de toute sa volonté, de tout son cerveau, de tout son cœur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

UNE COLONIALE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller, là-bas, vivre ensemble..

Charles BAUDELAIRE.

— C'est un colonial...

La fiancée a dit cela avec une joie dans ses yeux clairs, une joie unie à de la fierté. D'instinct, les yeux clairs se sont tournés vers un vieillard qui conserve obstinément « la ligne » et n'a rien du colonial type boule-de-suif, ni du colonial réduit à sa plus simple expression, squelette recouvert de peau verdâtre, complaisamment décrits dans maints romans.

Le Colonial, un Congolais (et Dieu sait si le climat du Congo a mauvaise réputation !) ce colonial est un vieillard normal. Mieux.

En cherchant l'approbation du Congolais, le regard de la fiancée contenait aussi une très discrète admiration. Les femmes ont bien le droit de témoigner du regard cette admiration-là, n'est-ce pas ? puisque, devant certaines vieilles dames charmantes, les hommes pensent tout haut :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Elle dut être vraiment bien.

Quoi de plus légitime, pour une fiancée, que d'imaginer :

— Dans quelque quarante ans, IL sera semblable à celui-ci, tellement chic, encore !

C'est exprimer une bien jolie confiance en Lui, puisque c'est dire : IL restera svelte parce que ce sera toujours le garçon travailleur et sportif que j'aime. Il accomplira son travail de colonial qui est une manière de sport — sport moral autant que physique. Il l'accomplira avec moins de fatigue parce que je serai là; il le continuera sans défaillance, en cherchant moins de dérivatifs à l'inévitable nostalgie. IL ignorera les excès qui apportent plus sûrement des tares que de surnaturelles allégresses. Je serai là.

Bravo ! Vous serez là. C'est justement ce qu'il fallait promettre.

Le Congolais sait. Et il a souri.

Le Congolais est l'un de ces errants qui n'a pas vu le temps esquisser des rides sur les visages de ses amis et contemporains, mais qui, d'un choc, les a trouvées profondément burinées. Le Congolais a connu l'amertume de retrouver lesdits contemporains hésitants, avec des excuses un tantinet insultantes suivant ces hésitations :

— Je ne vous « remettais » pas. Dix ans ont dû passer depuis...

— Non, cinq.

Le Congolais a souvent, bien souvent, renouvelé

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les départs tristes et les retours non moins tristes avant de reprendre pied dans une société mouvante, ondoyante et diverse où, si vite, des vides sont creusés et comblés.

Le Congolais qui sait, vous a félicitée avec son entière sympathie :

— Vous serez là, bravo !

Votre présence éloignera les heures cafardeuses, si mauvaises conseillères, les heures que l'on cherche à tuer avec trop d'alcools, trop de pipes (de haschich ou d'opium, quelquefois), votre présence empêchera les fréquentations plus que douteuses. Votre présence Le maintiendra, Lui, dans son milieu, sans « bounioulisation » possible, sans qu'il soit tenté de s'agripper à un être humain quel qu'il soit, pour l'unique raison que c'est un être humain et que Lui est seul.

Seul depuis des semaines, des mois... des années peut-être.

Seul en face de sa tâche nombreuse, souvent ingrate et qui n'apporte pas toujours avec soi le réconfort de la réussite.

Seul avec ses pensées jamais exprimées, qui ne se heurtent pas à des pensées dissemblables ou contraires, heurt d'où jaillissent de la lumière, du charme, un stimulant, le conseil dont on avait justement besoin, le trait d'esprit, l'appui d'une compassion opportune ou d'un avis sensé, une émulation, une recrudescence de confiance, de tendresse.

Seul avec ses regrets. Regrets du sol natal dont on

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ne comprend aussi totalement l'emprise que loin, si loin ! Regret de ceux qu'on a laissés et qui vieillissent... une aïeule très tendre qu'on ne reverra certainement plus — un père dont les épaules se voûtent — une mère, toute blanche déjà, lors du dernier congé, dont le sourire se lasse davantage, d'année en année, dont les tempes se creusent d'inquiétante façon. Regret d'un foyer qu'on n'a pas, qu'on aurait pu avoir et qu'ont les amis de jeunesse. Regrets de tous les petits bonheurs qui font du bonheur, dont l'on est sevré en exil... frôlements d'idées, visions d'art, bonne musique... la voix de Mme W ou celle de l'incomparable X qu'un soir, à l'Opéra... Et ce récital, chez Pleyel... et cette visite mensuelle à l'atelier de Z tellement en forme depuis son dernier salon... et tant et tant de sensations fugaces, tant et tant d'impondérables qui sont la Patrie.

Seul, les jours de fièvre, quand on frissonne, que les dents s'entrechoquent, quand tout l'être est un paquet de nerfs douloureux ou quand la chair brûlante, le cerveau las, on gît.

Seul, avec la tristesse incommensurable d'errer sans jamais toucher au but stable.

Seul, avec la mousso ou la congaï comme pis aller... la fille que, volontairement, avec, sur les yeux, un bandeau qui n'est pas celui de l'amour, l'on pare de toutes les qualités qu'on voudrait qu'elle possédât, de tous les sentiments qu'on voudrait qu'elle éprouvât... et dont l'on constate, à chaque attitude,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à chaque parole, la pauvreté sentimentale, l'insuffisance intellectuelle.

Le Congolais qui sait a souri : votre fiancé ne sera point seul.

*
**

Des fâcheux ont manifesté cette crainte : Lui, que vous allez suivre, fera simultanément son apprentissage de colonial et de mari. N'est-ce point trop à la fois? N'eût-il pas mieux valu qu'il connût d'abord l'existence du broussard? Qu'il ajoutât aux connaissances acquises dans la Métropole, la « pratique » qu'il doit acquérir très personnellement? Qu'il languît après la compagne que vous allez être, qu'il vous désirât, parmi l'exil et la solitude, au moins le temps d'un premier congé ?

D'éprouver la tristesse de cet exil et de cette solitude, cela lui eût évité peut-être de souffrir aux petits frottements inévitables entre vos deux caractères différents, de s'impatienter à la révélation des habitudes mutuelles qui — à l'accoutumé — se contrarient si mutuellement. Pour sa compagne, bien sûr, il eût eu plus d'indulgence...

Et quelle satisfaction de vous communiquer son expérience coloniale! De vous enseigner la façon d'agir, appropriée, précise, dans telle ou telle occurence au lieu de tâtonner avec vous, d'hésiter, de cherche

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de tergiverser dans la plus parfaite indécision, la plus parfaite ignorance des contacts avec l'indigène, des us et coutumes étrangers!

Ces fâcheux parlent avec une si profonde conviction, qu'on ne sait plus s'ils ont tort ou raison.

***

Il a déclaré :

— Nous partirons sans doute pour l'A. O. F... si l'on ne nous expédie dans le Tranh-Ninh ou le Quang-Ngaï...

Vite et mentalement, Elle a cherché :

— Afrique occidentale française — Dakar. Hum? Est-ce Dakar ou Brazzaville?... Tranh-Ninh... Quang Ngaï... Huuu !...

Elle a souri d'un petit air entendu, à moins qu'Elle ne se soit exclamée :

— Où cela peut-il bien être?

Réaction inévitable dans les deux cas : Elle dut ouvrir des livres restés clos depuis l'école primaire, le pensionnat ou le lycée. Elle venait de se rendre compte que ses connaissances géographiques flottaient pleines d'imprécision.

Elle étala beaucoup de cartes. Jamais Elle n'eût crû que la géographie mondiale pût l'intéresser aussi prodigieusement.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Elle a examiné l'A. O. F., bête apocalyptique, à la croupe tournée vers l'Océan, basse sur ses maigres pattes serrées l'une contre l'autre, lesquelles furent nommées Togo-Dahomey, bête étrange qui tend vers le Nord sa tête de tortue en happant le lac Tchad au passage.

Et pendant que son atlas était ouvert à la page « Afrique », Elle en a profité pour se documenter à fond.

N'est-ce pas déjà témoigner d'une grande bonne volonté?

La future coloniale sait, maintenant, la place exacte du Soudan et du Cameroun. De mémoire, elle dessinerait le cours du Sénégal, la boucle du Haut-Niger, les coudes de l'Ogooué. Comme elle est fière de ne plus confondre l'A. O. F. avec l'A. E. F.! de situer, sans hésitation, l'Oubangui-Chari, le Gabon... Tombouctou et Kotonou, Libreville et Brazzaville, Ouagadougou et Douala!

Elle a suivi du doigt la courbe indochinoise, en S majuscule, depuis le territoire de Quang-tchéou-Wan jusqu'à l'extrême bord du Cambodge. Elle a fait aussi le « tour » de Madagascar.

Où ira-t-elle? Pour l'instant, qu'importe une précision brutale? Elle sera coloniale, donc Elle partira pour la COLONIE. La Colonie, terme générique qui englobe toutes les Colonies, entité recéleuse de merveilles et de mystères.

Elle a familiarisé son oreille et sa langue avec des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mots et des noms qu'elle prononce comme si elle éternuait, comme si elle roulait trois dragées dans la bouche, ou encore — oh! les curieux noms malgaches! — comme si elle roucoulait, telle une colombe : Antankarana, Fianarantsoa, Ambatondrazaka, Mahanoro.

Le fiancé est ravi.

Elle aussi d'ailleurs : c'est si délicieux de courir les magasins pour voir « ce qu'on fait de colonial »!

Aux lingeries arachnéennes de son trousseau, elle a joint des robes arachnéennes.

Ah! son mari ne se plaindra pas d'un excédent de bagages. Il en faudrait des toilettes pour dépasser le poids réglementaire : sa plus belle robe, en mousseline de soie bigarrée d'arabesques bleues, pèse exactement, quatre-vingt-dix-neuf grammes... avec l'écharpe! Une écharpe longue de deux mètres. Elle a vérifié, elle-même, ce poids invraisemblable, et celui des souliers de lanières à talons hauts : trois cent trente-cinq grammes.

Le fiancé fut un peu moins ravi de devoir expliquer : « qu'on ne ferait qu'un bref passage en ces villes parées de l'élégance féminine, qu'il fallait glisser, parmi les mousselines, de solides toiles blanches accompagnées d'un kaki résistant et d'une paire de bottes.

Le fiancé avait tort d'être moins ravi. La paire de « bottes » eut un succès fou. Avec un rire de gosse Elle a joint le kaki et les toiles aux mousselines, les fortes bottines aux souliers de lanières.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les malles sont lourdes, très lourdes. On ne se rend pas compte, tout d'abord, de ce qui est indispensable pour le confort d'un ménage colonial; et tant de choses peuvent servir aux colonies qui n'ont plus leur emploi ici! Le grenier regorge de ces choses. Elle y choisit des rideaux en toile de Jouy qui durent égayer la pénombre romantique d'une chambre d'aïeule, une théière argentée, ventrue en melon aplati, deux lampes très louis-philippardes, un cornet de cristal, la glace-médaillon qui reflèta tant de chignons divers avant de réfléchir les mèches courtes et la nuque rasée qu'Elle offre à sa scrupuleuse vérité.

Malles et caisses sont bouclées, clouées, étiquetées, déjà expédiées à Marseille.

Et le mariage célébré, l'on part.

On n'avait pas encore réalisé ce que peut être la séparation d'avec les êtres chers, ce que peuvent contenir de soi les choses familières.

La séparation... comme cela déchire!

— Courage, chérie.

— Courage, maman.

Chérie a du courage, Maman aussi. Elle est encore jeune, cette maman, elle jouit d'une bonne santé et n'ignore aucune des dures nécessités de la vie moderne. Elle a confié sa fille au très honnête garçon dont elle sait l'intelligence, la bonté, l'excellente éducation. Elle l'a cuirassée contre la dureté de l'exil en commentant, de toute sa tendresse de femme et de mère, la pensée de Melchior de Voguë : « Avec ce-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lui qu'on aime, on fait partout de la France, on fait partout du bonheur. » Mais... qu'il est triste de laisser partir son enfant pour un aussi lointain pays!

Un pauvre sourire qui tremble. Des larmes refoulées, et qui coulent, pressées, intarissables, dès que le train s'ébranle.

*
**

Dans le train, on pleure aussi.

La douceur du paysage français défile aux portières. De molles ondulations quadrillées de champs de culture. Des plaines, des collines, des rivières. Des villes et des villages .Un beau soleil moire le Rhône fougueux. Adieu, adieu tout ça!

Voici la Camargue sèche, balayée par un mistral qui fait ployer les cyprès coupe-vent. Marseille. Le si pittoresque Vieux-Port. La Cannebière. Bruit, animation. Les derniers achats : casques, chaises-longues. On rencontre des coloniaux, vieux et neufs.

Le bateau. L'embarquement. Réclamations, récriminations, jurons et bousculades. Les drôleries de l'installation dans l'étroite cabine.

Le vrai départ. Mouchoirs et chapeaux agités. Les dernières larmes. Le dernier pincement au cœur, le dernier petit tiraillement du « lâchez-tout », comme si, vraiment, l'on coupait une dernière amarre entre soi et ceux qu'on laisse,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La côte s'éloigne, nettement dessinée au ras de la Grande Bleue. Notre-Dame-de-la-Garde brille dans la lumière, phare allumé en plein jour, dernière lueur de la France.

Quelques rochers égaillés, L'un contient le château d'If et ses légendes.

La mer. La mer encore et toujours. La mer toute nue, si vaste en son uniformité. La mer uniforme? On croyait qu'elle l'était, on sait maintenant qu'elle ne l'est pas. La Nature, en leur réservant à tous deux à la fois, cette révélation, ne semble-t-elle pas leur donner le privilège d'une plus intime communion amoureuse?

Elle et Lui, hanche à hanche, se sont penchés sur la lisse. Ils ont contemplé d'inoubliables couchers de soleil et, peut-être, entr'aperçu le fameux rayon vert. Ils ont vu trembler des reflets d'étoiles en cette masse profonde que déchire l'étrave, qui s'étire en long sillage suivant le bateau, comme une traîne soyeuse.

Au passage, des îles ont fleuri en pleine eau. Des volcans ont crânement retroussé leur plumet de fumée lumineuse.

On a touché la première escale, considérée, jusqu'ici, comme le seuil de l'exotisme... et qui sera bientôt moins exotique que Marseille, puisque les chéchias et les tarbouchs affluent ici et disparaissent là.

Maintenant, c'est toujours la mer, mais désormais, Elle et Lui connaissent sa couleur multiple.

La mer est d'un bleu léger, ou d'un gris-bleu,

Université Côte d'Azur, Bibliothèques

glacé de reflets verts, ou encore beige-rosé avec des frous-frous d'écume crémeuse. La mer s'assombrit en des violets vibrants. La mer est saphir, elle est émeraude. La voici laiteuse, trouble, opaque. La voilà transparente, peuplée de poissons d'argent. Ce soir, elle est phosphorescente. Ce matin, tout éclaboussée d'or, elle étincelle au soleil si intensément qu'on doit, ébloui, se réfugier sous les toiles tendues.

Le pont. Chaises-longues, broderies, romans et cigarettes, discussions, flirts et caquetages. Relations de traversée, pas nécessairement banales, parfois pénibles, parfois charmantes.

Les coloniaux, vieux et neufs, rencontrés à Marseille sont à bord. Des appréhensions, des illusions chez ceux-ci; chez ceux-là, une suffisance narquoise, de l'expérience qui s'extériorise en conseils, en dénigrements, en rodomontades.

Hommes et femmes ne tarissent pas.

— Vous êtes jeune, cher Monsieur. Quand vous aurez, comme moi, seize ans de colonie, vous pourrez parler en connaissance de cause. Vous possédez de jolies petites idées toutes faites sur les choses et les gens. C'est gentil tout plein, mais vous devrez en rabattre.

—La lutte reste dure là-bas. Le commerce compliqué — parfois entravé — par les requins accapareurs et malhonnêtes.

— La culture? Toujours aussi pénible. Dame! ce n'est pas parce que la conquête et la pacification d'une

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

colonie sont parachevées, que la brousse ne repousse pas aussi tenace après que vous l'avez défrichée. L'effort contre la brousse, c'est énorme. C'est le rocher de Sisyphe, le tonneau des Danaïdes, c'est le même geste à refaire, sans cesse, si l'on ne veut être envahi, étouffé, broyé.

Croyez-vous la terre si tendrement maternelle? Savez-vous les marécages dans quoi l'on s'enlise, d'où les fièvres semblent sourdre, sournoises, les pistes effacées par la végétation tenace, les inondations, les sécheresses, les sables aveuglants, infinis?

Le climat? Refrain connu, je n'ajoute ni ne retranche rien.

Et tout le reste : malveillances et compétitions, injustices et concussions, rancunes et rancœurs, lassitudes et désespérances?

L'autre son de cloche est un son de piastres. Production intensive, exportation. Riz et café, thé et chiendent, gomme et coton, poivre et caoutchouc. La fortune qui bloque sa roue en « La Colonie » et jette l'or à qui veut le ramasser. Les phrases s'enflent, redondantes, avec des citations de chiffres suivis d'une **émouvante kyrielle de zéros.**

Chez les femmes, des plaintes aussi, et des vantardises, et les sempiternels conseils.

— Dans les villes coloniales, la crise du logement et des domestiques ne sévit pas dans les proportions où elle sévit à Paris, mais ne croyez pas que c'est si facile de se loger et de se faire servir à bon marché.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Plus commode en brousse, évidemment, mais quelles cahutes et quels sauvages! Il faut ouvrir un parapluie sur son lit, tant au travers du toit, ça dégouline, à la saison des pluies. Les boys sont à former. On vous les enlève dès qu'ils sont dégrossis.

— Des enchères à couvrir si vous tenez au sujet.

— J'ai un boy étonnant.

— Moi aussi.

Les louanges succèdent aux plaintes avec des détails, beaucoup de détails sur la manière de commander et sur le service de ces boys parfaits.

D'autres conseils sont assénés sur la bonne volonté de Madame Toute-Neuve.

— Ne dédaignez pas la ceinture de flanelle.

— Horreur! En déshabillé, se voir boudinée là-dedans à la façon d'un coltineur!

— Ça ne se fait plus, voyons!

— Vous préférez la dysenterie?

— Non, la ceinture en tricot élastique. Mon docteur assure que cette ceinture moderne suffit.

...On porte de moins en moins le casque.

— Et l'on a tort. Il le faut. Léger et qui protège la nuque. Avec lui, vous éviterez les abominables céphalalgies. Comme vous aurez soin qu'il soit bien ventilé, vos cheveux tiendront énergiquement.

— Soignez-les, vos cheveux, énergiquement aussi.

— Et le teint? Avec les petites cataractes de sueur qui descendent sur le front et sous le menton, les pores

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sont enclins à l'irritation, ça se complique de bourbouille.

— Une bonne poudre.

— Erreur. Du talc, tout au plus. Une bonne crème.

— Hérésie. Jamais de crème sous les tropiques. Evitez l'écumoire avec des frictions à l'alcool, des « laits » astringents.

Il y a aussi la question : quinine or not quinine.

— Je n'en prends qu'en cas de fièvre.

— Trop tard. Le remède est surtout préventif. quarante à cinquante centigrammes par jour et l'on est immunisé.

Littéralement, Elle est assommée : tant de connaissances indispensables, tant d'ordonnances précieuses et gratuites...

Elle craint tout maintenant, le soleil et la pluie, le chaud et le froid, et la soif... et toute l'eau qui n'est pas filtrée, qui n'a pas bouilli.

Elle redoute de faire les pires sottises, tellement au contact de cette érudition universelle, elle a conscience de son ignorance coloniale.

*
**

Des conseils encore à propos du mal de mer qui sévit. Mais Elle n'écoute plus, n'entend plus. Ah ! s'étendre, fermer les yeux pour ne pas voir le plon-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

geon du bateau, water-chute malencontreux qui fait, en vitesse, grimper l'horizon, qui vous met si brusquement le cœur sur les lèvres et... abomination de la désolation.

Elle pense mourir. Alors, elle pense beaucoup à la France, à ceux qui pensent à elle et s'épouvantent de sa longue traversée. Toutes ces pensées vont frôler la tristesse, le cafard. Pas de tristesse, pas de cafard. De l'énergie malgré les nausées.

Une deuxième escale l'indemnise de tous ses malaises. C'est l'enchantement. Et l'enchantement à deux, bien serrés cœur à cœur, et sans lourd passé, est une sensation unique, rarement terrestre. Longtemps — toujours peut-être — ils se souviendront de ce premier contact avec la splendeur tropicale, triomphe de la lumière et de la couleur.

Ils ont fui les belles avenues bordées de villas européennes et de jardins, les avenues dont le sol paraît ombré par un pointilliste ; ombre violette, ombre bleue, ombre légère qui n'est point due au pinceau de Seurat, mais que jettent les feuilles des tamariniers. Ils s'en sont allés vers une crique solitaire. Des roches noires et roses enserrent un lambeau de mer, tout en lapis-lazuli. Groupés alentour, des palmes fléchissantes, des sabliers ombellés, des cocotiers en panaches, la mousse des bambous. « Leur » colonie ressemblera-t-elle à cet éden ?

Pas tout à fait.

On les avait transbordés sur un vapeur plus mo-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

deste. Au large, le vapeur a stoppé. Elle et Lui ont pris place dans l'une de ces coques fragiles et misérables qui glissent lentement, très lentement vers la terre. A babord, un éperon rocheux, acéré en dard, perce le ciel crépusculaire ; à tribord, des frondaisons presque noires dévalent à flanc de colline. Entre ces points extrêmes, des rives plates étirent, sans arrière-plan, une frise silhouettée sur la pourpre du crépuscule, une frise qu'on dirait tout spécialement composée pour l'illustration d'une revue coloniale : la faune et la flore indigènes photographiées à contre-jour. Une grande mélancolie imprégne les choses mais ne réussit pas à attrister le jeune couple. La minute est émouvante : on touche le sol de *La Colonie.*

Ici, jeunes forces totalisées, on va vivre une tranche de vie avec ses imprévus joyeux ou malheureux, et l'on souhaite que parmi les aléas fatidiques, très large soit faite la part de joie.

*
**

La ville ne ressemble pas aux opulentes capitales coloniales. C'est tout juste une bourgade, soixante maisons basses et pauvres s'alignent face à la mer. L'unique hôtel offre aux nouveaux débarqués le dénuement d'une chambre qui sent le moisi, un lit imbibé, mal garanti par une moustiquaire couturée et reprisée en tous sens.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Elle et Lui dorment mal. Autour d'eux, les moustiques n'arrêtent pas de bourdonner, les grillons de striduler, les tarets de grincer. L'humidité s'insinue patiente, triomphante.

Au matin, rien n'est sec. Elle enfile des bas humides, se vêt de lingeries humides, fait sa toilette avec des serviettes mouillées. Son front, son menton, ses bras sont décorés de cloques brûlantes. Jamais Elle n'a connu pareilles démangeaisons.

Dehors, plus de ciel, plus de mer, plus d'éperon rocheux, plus de frondaisons, plus de frise artistique. Rien que de l'ouate grise qui traîne partout, recouvre tout, enveloppe tout. De l'ouate en paquets, de l'ouate en plafond écrasant, de l'ouate en murs. Cela tombe du ciel, sort de la terre. C'est opaque et c'est chaud. On y étouffe. Où sont la couleur et la lumière tropicales ? Où le soleil ?

*
**

Monsieur le Résident vit avec une femme indigène, laquelle s'éclipse à l'approche des nouveaux venus.

Monsieur le Résident donne des conseils qui s'ajoutent aux conseils déjà prodigués.

Monsieur le Résident verra Monsieur l'Ingénieur et Madame avec bien du plaisir. Monsieur le Résident reçoit peu. Il y a, d'ailleurs, fort peu de monde à voir dans la région ; région trop ignorée, trop

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

oubliée, trop disgrâciée. Pas d'eau courante possible sur une baignoire, pas d'électricité. Et cette voie ferrée ne s'achève pas. Les routes, comme la voie ferrée, restent à l'état de tronçons mal raccordés. Les sphères omnipotentes sont trop loin.

*
**

C'est à l'hôtel même, hôtel-restaurant-buvette-boucherie-boulangerie-quincaillerie-épicerie-mercerie-etc..., qu'*Elle* doit se ravitailler.

Des conserves point trop avariées, de nombreuses boîtes de lait condensé, des liquides d'origine douteuse emplissent une nouvelle caisse ajoutée aux autres caisses. Et l'on part.

Un decauville tortillard s'enfonce dans la brume chaude. Deux heures après, il casse net sa course haletante au beau milieu d'une agglomération sans élégance — huttes, hangars, paillotes, chaumes et tôle ondulée — où un contremaître les attend. Le gris cotonneux persiste.

Nouveau mode de locomotion. On a choisi des porteurs fatigués dès le départ. Le cortège s'allonge au gré de leur fantaisie et de leur paresse.

Au travers du brouillard, les appels, les cris de ralliement semblent venir de l'autre hémisphère. Les traînards ont exagéré. Nouvelle halte pour les attendre. On déjeune. On se remet en route. Peu à peu,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le brouillard s'élève. A droite, à gauche, des collines désolées où s'accrochent quelques villages indigènes. La route — de plus en plus étroite — monte sensiblement, redescend avec rapidité, serpente, se replie en crochet, se redresse, file en ligne droite, traverse une lande roussie. Les fleurs orangées des cactus s'y fanent. Des broussailles maigres et piquantes végètent dans la plaine surchauffée que coupe un tronçon de voie ferrée, lequel tronçon ne relie rien à rien, grand ver solitaire ridicule.

Sans que rien ne l'annonce, une nappe d'eau s'étale, hérissée de graminées, fleurie de nénuphars. On la passe à gué. Voici que l'on s'engage entre deux murailles de gneiss qui s'exhaussent ainsi que la route. Le fracas d'une cascade emplit les échos multipliés. Tout contre le bouillonnement de l'eau, la plus jolie passerelle. Au delà, un sentier large de deux pieds court au fond d'une nouvelle vallée resserrée, grimpe au flanc d'un mamelon, base d'un village palissadé, « leur » village.

Le soleil a triomphé de l'ouate grise. Elle et Lui sont éblouis. « Leur » village domine un océan de verdure.

Toute la gamme des verts, sombres, profonds, acides, pâles, légers, ternis ou vernis. Des verts à décourager Paul Véronèse s'il se fût fait colonial. Un ruisseau, le même qui, plus bas, jaillit en cascade, reflète en ses moires, tous ces verts conjugués.

Ils atteignent la terrasse, base de leur village. A

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'entour, l'horizon se dévoile. Limité, en arrière, par le jaillissement des arbres, l'enchevêtrement des lianes, il s'élargit, en avant, par la coulée d'un fleuve, encombré de blocs granitiques, tout en méandres : petits lacs brillants qui font semblant de stagner, rapides capricieux qui emportent des traînées d'or lumineux. Cela coule, cela se précipite, cela fuit vers une barrière rocheuse, tranchée juste pour donner passage à l'eau vivante. Et l'eau vivante va se perdre dans la mer dont on aperçoit seulement, entre l'échancrure, une nappe mince, comme un mirage lointain, immatériel, une nappe à la fois dorée et très bleue.

Leur fatigue est oubliée. Oubliés, l'hôtel-taudis, les moustiques et les tarets, la lande désolée, les broussailles piquantes, l'humidité chaude, l'ouate grise.

Avec ferveur, Elle s'exclame :

— Que c'est beau !

C'en est fait. Le choc est reçu. La Colonie les a pris, Elle et Lui, les a fait siens. Mieux qu'avec des rets, leur âme est enlacée désormais à cette verdure, à cette eau, à cette chaleur, à cette lumière, que les plus douces félicités éprouvées sur la terre natale ne leur feront jamais oublier et qu'ils regretteront peut-être avec la désespérance qu'éprouvèrent Adam et Eve chassés par l'ange à l'épée de feu.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

*
**

Leur maison n'est pas un bungalow pimpant. C'est une case plus spacieuse mais à peine moins pauvre que les cases qui l'entourent. Un double toit de chaume s'allonge pour couvrir une véranda qui tourne autour de la cahute.

Des châssis, tendus de toile métallique, garnissent les ouvertures. Le précédent ingénieur qui vécut là sut, avec des ressources restreintes, aménager sa demeure intelligemment.

Les meubles : du bois ripoliné en tables, en sièges, en armoires, et le lit Picaud, colonial.

Dehors, la splendeur du paysage paradisiaque. Une cour intérieure, qu'entourent les « dépendances ». Au milieu de la cour, la petite forêt d'un banian solitaire auquel s'agrippent des lianes.

Les caisses gisent, éventrées. *Il* surveille le déballage en plein air. *Elle*, dans sa maison, range ses lingeries, cherche une place pour les objets déballés qu'apporte le boy.

Des hibiscus écarlates, délicatement frangés, trempent dans le cornet de cristal. Les deux lampes très louis-philippardes, rajeunies par des abat-jour en bristol huilé, abat-jour modernes à forme vieillote, ne sont pas ridicules. Les toiles de Jouy séparent la chambre d'un réduit transformé en toilette.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Comme il tiendrait un plateau, le boy apporte le miroir-médaillon.

Hélas ! sur le fond de bois qu'encercle le cadre, offerte en petits tas égaux, la glace est pulvérisée.

Consternation.

Le boy, tenant toujours à bras étendus le cadre-plateau, s'est respectueusement incliné en un salut-plongeon :

— Madame...

Deuxième salut-plongeon :

— Où ça foutre ?

Troisième salut-plongeon, énormément respectueux.

Elle réprime à grand peine un éclat de juvénile gaieté et rappelle à temps la consternation qui s'enfuyait pour donner des ordres à son domestique avec la plus rigide dignité.

***

L'installation est, depuis longtemps, parachevée.

« Son » domaine comporte un jardin potager, une basse-cour enclose de bambous où se promènent des poules gloussantes et lourdaudes ainsi que leur coléreux maître coq.

Elle possède encore une chèvre, un ménage de chiens : Zoulou et Mousso, trois matous : Sem, Cham

Université Côte d'Azur Bibliothèques

et Japhet, grands chasseurs de serpents et de rats, qui se prodiguent d'énergiques peignées mutuelles et emplissent la maison de grâce et de joie animales.

Le boy respectueux annonça respectueusement son intention de partir.

L'air de la montagne ne vaut rien à cet homme né dans la plaine. Des génies malfaisants veulent son trépas. L'eau « beaucoup mauvais » cause des ravages dans ses intestins (Beaucoup mauvais, ce cristal !)

Et puis, sa femme, lui accoucher : son enfant, y a pas bon; son père, lui faire mort; sa mère, beaucoup malade; son oncle...

Toutes les calamités choient sur cette honorable famille.

Le boy infortuné fredonne dans la cuisine en préparant le dernier repas et son paquet. Enfin, il prend congé et lance, flèche de Parthe, cette consolation :

— Madame, lui tout connaître, moyen lui tout faire.

Et voilà : Elle a voulu, de trop près, surveiller son boy-cuisinier.

Pour un peu, elle emploierait le même jargon en pensant :

— Même chose cuisinière la France.

Pas de bureau de placement dans le quartier, cela complique un peu la situation. Le boy deuxième, remplissant les fonctions de valet de chambre consent. en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

attendant un troisième larron, à se charger de la popote.

Le boy deuxième, sans qu'on l'en prie, touche à tout. Quels qu'ils soient, les objets voltigent en ses mains. Il jongle avec la vaisselle.

Bien aimablement, il avait remplacé les hibiscus fanés par une branche de frangipanier. Les douces fleurs charnues n'étaient pas défraîchies que, zélé, il songeait à les remplacer par de merveilleuses orchidées mauves.

A l'avance, Elle jouissait de l'effet décoratif. Plac!

Le cornet fragile a rejoint la glace-médaillon.

Elle et Lui ont eu le courage de goûter, huit jours durant, aux mixtures préparées par le cuisinier d'occasion. La caisse de conserves est à sec.

Tout passe... tout « se tasse ».

Elle est devenue une maîtresse de maison avisée. Elle sait qu'en Madame-Toute-Neuve, il ne faut pas accabler de prévenances les domestiques indigènes ; qu'il ne sied pas d'exagérer la mansuétude; qu'on doit garder le juste milieu entre l'indulgence et la sévérité; que, manifester la plus légitime colère, est une lourde faute : la colère des Blancs déclanche automatiquement le mépris des gens de couleur différente.

Elle a acquis cette dernière expérience parce que le contre-maître a la gracieuse habitude de vociférer d'une voix de basse-taille, et qu'elle a saisi au vol le jugement du « personnel » :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Monsieur Cont'Maît' gueuler même chose buffle, lui beaucoup bête.

D'ailleurs, le nouveau service est parfait. Le cuisinier, ex-maître-queux d'un monsieur l'officier, fricote agréablement. Le boy a le regard d'un bon chien et ne massacre pas trop les lingeries fines. Sa femme commence à savoir tenir une aiguille sans la planter dans ses doigts à chaque point.

***

Dès son arrivée, *Elle* fut une attraction variée pour les indigènes — hommes et femmes — qui ne virent pas souvent, en leur coin sauvage, des Blanches parées de robes multiformes et multicolores. Les enfants se sont graduellement apprivoisés. Vinrent d'abord les enfants du boy, puis ceux du menuisier, ceux du forgeron. Ils se sont aventurés dans un angle de la cour, avec une prudence qui pourrait passer pour de la témérité.

Au premier geste qu'Elle esquissait, ils s'enfuyaient, moineaux effarouchés. Elle feignit de les ignorer. Leur prudence devint téméraire davantage : ils encerclèrent la petite forêt du banian central où elle lisait.

Garçons et filles sont vêtus d'un collier ou d'une amulette. Yeux en pépins, dents luisantes, petits ventres ballonnés, ils sont accroupis sur leurs talons, ge

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

noux pliés mais prêts à se détendre comme ressorts, pour des fuites éperdues et collectives.

Déjà, ils s'effarouchent moins facilement.

Elle s'est levée, provoquant la débandade. Un Yamèche de bronze, haut comme trois pommes, suit mal ses camarades plus grands. Il s'efforce, jambettes trottinantes, petits bras levés au ciel, et... s'étale à plat dans la poussière.

D'un bond, Elle est vers lui et le ramasse. Yamèche voit, à deux pouces de son nez, la figure de la Blanche. Il suffoque de terreur. Il se débat, hurle et ameute le quartier indigène.

Mais la Blanche ne lâche pas si facilement que ça. Elle tient à panser, elle-même, l'écorchure du genou de Yamèche. Les cris redoublent.

Elle découvre une infaillible consolation : la bouche de Yamèche se ferme à peine sur deux morceaux de sucre engloutis à la fois.

Yamèche est sa première conquête indigène sérieuse. Accroupi dans la cour, il monte la garde. Où qu'Elle parte, un trottinement suit son pas. Zoulou s'est montré jaloux. Maintenant il supporte la promiscuité de cette sentinelle supplémentaire.

*
**

La maman de Yamèche est venue.

Ainsi, la voisine de la maman de Yamèche, ainsi, la voisine de la voisine...

Université Côte d'Azur Bibliothèques

Désormais, elles consentent à joindre de la quinine au remède-fétiche contre la fièvre, à substituer la teinture d'iode aux emplâtres de mouches écrasées.

Quotidiennement, Elle passe une revue de malades. Hélas ! aucun docteur n'est là pour lui interdire l'exercice illégal de la médecine. Le docteur le moins éloigné habite à « trois journées de cheval ». Certains soirs où IL souffre d'une céphalalgie rebelle à l'aspirine, ou d'un malaise qu'Elle définit mal, Elle se désole et déplore cet éloignement du praticien.

*
**

La culture et l'aviculture lui furent, jusqu'ici, à peu près étrangères. Le boy et sa femme se sont unis pour lui inculquer des connaissances indispensables. Elle est fière de ses fins haricots, de ses carottes fondantes, des belles espérances que donnent ses plants de tomates. Elle est fière — autant que la mère-poule elle-même — des douze petites boules de duvet qui piaillent à l'ombre du banian : la douzaine d'œufs mis à couver. Pas un raté !

*
**

Elle traverse le village. Un noiraud de cinq à six ans, barbouillé de la tête aux pieds, lui fait mille po-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

litesses qu'Elle accepte gracieusement en ajoutant ce conseil :

— Va te laver.

Miracle : le noiraud a compris. Il ne s'offusque pas d'être pris en flagrant délit de malpropreté. Il est au contraire, glorieux d'être remarqué, tout à fait sale, entre les gamins moins sales. Avec ravissement, il répète :

— Va-te-na-vé.

Et s'achemine vers le ruisseau.

Trois jours durant, il a passé et repassé dans l'unique rue, il a crié, chanté, braillé et claironné sa phrase « manière blanc » : Va-te-navé ! Va-te-navé !

Quand, de leur progéniture, s'approche la dame Blanche, les mamans indigènes ordonnent bien poliment :

— Va-te-na-vé.

C'est, pour beaucoup d'entre elles, un début dans l'art de la diction française.

*
**

Pour cause de civet, Japhet a disparu.

Elle est ennuyée.

Autre disparition : les nouveaux nés de Mousso. Nus dans leur peau tachée de rose et de noir, attendrissants avec leur allure gélatineuse, ils ont servi à la confection d'un mets dégoûtant.

Université Côte d'Azur Bibliothèques

Elle est écœurée.

Disparues les tomates, « ses » premières tomates, encore à ce jaune intermédiaire entre le vert primitif et le rouge définitif.

Elle est révoltée.

Révoltée plus encore, en sachant que les auteurs des larcins successifs sont des femmes indigènes dont Elle a soigné les plaies — répugnantes comme leur cuisine.

Son altruisme est douché. Pareillement son enthousiasme.

Elle suspecte la bonne foi de tous et de toutes. Les sourires lui paraissent également faux. Effectivement, des regards gênés fuient son regard droit. Son âme en offrande se heurte à des âmes réticentes et rétractiles; sa bonté à de l'ingratitude. N'est-ce point une part de ce qu'en termes lapidaires, les Coloniaux définissent : l'impénétrabilité des Jaunes ou l'incompréhension des Noirs ?

Avec beaucoup d'opportunité, Elle pense soudain que des Blancs auxquels elle se dévoua plus entièrement, la déçurent bien plus cruellement. Elle constate que l'ingratitude humaine n'a pas de patrie.

Son amertume se désagrège au contact de cette consolation philosophique : l'ingratitude ne doit pas limiter la charité.

Péroraison fort convenable pour l'éloge funèbre de Japhet et des enfants de Mousso accommodés aux tomates jaunes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

*
**

La France est vraiment trop loin. Pleine de grippes, paraît-il. Et pas de nouvelles au dernier courrier. « Maman » est malade, c'est sûr.

Le courrier précédent n'apporta que des lettres écourtées — comme par hasard —, Maman, elle, n'a pu écrire plus longuement. La sincérité est là, évidente. Mais les autres...

Pour les autres, ce fut amusant, tout d'abord, de tracer une adresse exotique expédiée à l'amie lointaine. On en recevait des lettres chamarrées de timbres curieux. Ensuite... les occupations, les soucis, empêchent trop souvent une correspondance suivie. Il y a aussi la satiété qu'on n'avoue pas. A quoi bon écrire toujours la même chose ? L'oubli s'épaissit sur l'amitié comme les poussières s'accumulent sur une toile d'araignée. C'est lent, assez léger. Le poids augmente, imperceptiblement, la toile se rompt... fini tout.

Les courriers allégés, raréfiés, sont attendus avec une impatience grandissante qui devient de la nervosité. Quand ils n'apportent qu'un paquet de journaux et des prospectus, c'est presque un désastre.

Elle écourte ses lettres, Elle aussi. N'est-ce point, pour elle aussi, toujours la même chose ? Elle s'est habituée au pittoresque. Les visages qui lui parurent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

singuliers sont devenus familiers. Sa vie tourne autour des mêmes impressions, des mêmes émotions.

Aujourd'hui, ses gestes, ceux qu'elle commande, sont semblables à ce qu'ils étaient hier, et seront demain :

L'éveil du mari, juste à l'éclosion du jour, alors que résonne le gong, le son argentin d'un cloche de pagode, le cri d'un muezzin ou les sonnailles d'un troupeau.

Un petit somme encore, car *Il* est vraiment trop matinal.

La douche et la petite joie du linge frais.

L'odeur du pain grillé qui accompagne celle du thé, du café ou du chocolat. Le tintement des cuillères sur les porcelaines. Les sols nets après le grand rinçage.

Le revoir, Lui, déjà suant et poussiéreux.

Les graves soins du ménage — surveillance d'un nettoyage trop plein de négligences ; étendage au soleil des vêtements qui moisissent dans les armoires ; comptes de cuisine; confection des menus (elle connaît les trente-six manières d'accommoder la papaye, elle en a inventé une trente-septième).

Un coup d'œil au potager, au poulailler.

La leçon de français du Noiraud (dont profitent, en auditeurs libres, Yamèche et ses compagnons).

Le déjeuner. Un peu de lecture en attendant le sommeil. La sieste.

Nouvelle douche (il fait si abominablement chaud!)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quelques ordres encore. Quelques points à un quelconque ouvrage de couture ou de broderie. L'aiguille qu'Elle y retrouve, souvent rouillée, dépolie toujours, ne glisse pas.

La promenade. Les découvertes, drôles ou tristes.

Le crépuscule et tous les souvenirs de là-bas qui accourent. Un chant de piroguier qui s'éloigne. La poésie des choses finissantes.

La soirée. La jolie intimité des soucis, des joies, des espérances partagées.

Les nuits si divinement étoilées. Les animaux innombrables, petits et grands, bourdonnent, beuglent, flutent, croassent, miaulent, stridulent, grincent, hurlent. Dans la forêt proche, la chasse des fauves.

Le lendemain... cela recommence.

Monotonie? Pas tout à fait. A la longue, pourtant, ces gestes répétés, assaisonnés seulement d'un peu de fièvre, la fièvre sans danger, celle qui accable modérément, celle qui enveloppe d'une couche d'ouate les méninges... ça manque un peu d'imprévu.

A des amies, écrire cela? Est-ce que toutes les coloniales ne regardent pas la merveilleuse nature avec les mêmes yeux ? Est-ce qu'elles ne vivent pas toutes pareillement, avec leur mari, une chèvre, des poules, des chiens et des chats ?

Pourquoi dépeindre inutilement, après tant d'autres, la vie d'une broussarde ? après l'énumération que Mme Une-Telle fit de ses petites joies, de ses petites découvertes, de ses petites déceptions, de ses petits

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

espoirs ? après le récit prolixe de ses déplacements, de sa popote, de ses amours ? Jusque dans les plus minces détails, tout est si semblable pour toutes, que ces minces détails ressassés, ne peuvent l'être qu'en termes semblables. D'où, inconscients, inévitables plagiats.

Vous dites que cela contient toujours quelque aperçu, sinon original, du moins personnel, de l'existence coloniale ? Vous dites encore : Mme Une-Telle fut, elle aussi, accablée de solitude et de spleen. Sa solitude lui a paru moins totale le jour où elle s'est extériorisée, le jour où elle a jeté, entre ses feuillets, des lambeaux de son âme nostalgique et charmante. Ceci est indiscutable. Soyons lui très indulgents, mais, est-il indispensable de l'imiter ? A quoi bon ?

Elle en est à l'à-quoi-bon. Tournant dangereux.

*
**

Les brefs et somptueux crépuscules sont désormais gâchés. Lorsqu'Elle appelle la rêverie devant le fleuve proche et la mer distante, devant la verdure assombrie et le ciel empourpré, Monsieur le Contre-maître pince son banjo dans la case voisine. Pizzicati, grincements prolongés, grêles miaulements accompagnent la bruyante basse-taille. M. le Contre-maître est persuadé que son répertoire est follement comique. Sa voix réjouie ferait trembler les vitres s'il y en avait :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Je cherche partout mon p'tit papa.

Comme chaque soir, un chant de piroguier glisse sur le fleuve. Parmi le vacarme, Elle ne peut entendre le rameur. Elle aperçoit seulement la cadence de ses mouvements, en criante désharmonie avec le rythme de « cach' ton piano ». Jamais elle n'a senti ses nerfs aussi douloureusement crispés.

*
**

Et c'est la saison des pluies, désespérante. L'humidité envahit tout. Malgré les « bottes », elle écourte la promenade quotidienne. Elle y renonce le plus souvent. Elle supprime la visite du potager transformé en mare, celle du poulailler, plein de désarroi.

Le chantier de son mari est, pour l'instant, à quinze kilomètres. Elle n'a pas la joie d'aller l'attendre, dans la vallée, et de revenir en lorry sur la voie nouvellement amorcée.

Lui part, malgré le déluge, à cause de ce déluge qui nécessite des travaux urgents. Au retour, il dessine avec acharnement.

Grande pénurie de soies et de coton à broder. Pas un livre qui n'ait été relu — au moins trois fois —. Plus de crépuscules somptueux sur le paysage paradisiaque. Le ciel rayé d'averses. La grisaille triomphante. La France s'éloigne plus que jamais. Plus

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que jamais, M. le Contre-maître martyrise son banjo. A tous les échos, il annonce :

— J'm'appelle Hantoi-a-ne.

Un moloch de la Brousse n'exigerait-il pas quelque sacrifice ? Elle lui offrirait volontiers Hantoine en holocauste...

La férocité habite son cœur.

*
**

Trois fois en huit mois, elle est allée jusqu'à la bourgade au bord de la mer. Aux retours, sa solitude lui parut délectable.

Le bourg n'agglomère pas seulement ses pauvres soixante maisons, mais des discordes plus nombreuses. Le trop dur soleil a des effets déconcertants. Il exaspère ici, la manie cancanière très province, qui ne peut exister dans les capitales coloniales. Est-ce parce que, peu ou prou, ils ont reçu le coup de bambou, que les commerçants, les colons, les fonctionnaires se jalousent entre eux? que, pour des broutilles, officier et administrateur s'amusent à une navette de mots blessants ?

Quand ces messieurs ont des épouses, elles épousent, bien entendu, leurs querelles et leurs opinions désobligeantes sur l'adversaire. Les amies prennent le parti de leurs amies. La neutralité est inconnue.

Pourtant, rien de tragique. Personne ne se hait.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pas de Montaigus, pas de Capulets, mais une très mesquine hostilité endémique, juste suffisante pour empoisonner l'existence de tous et de chacun.

Une fête de Quatorze-Juillet, un baptême, un mariage sont autant de trèves. On fraternise au champagne. On fraternise plus effectivement dans le deuil, en suivant le convoi d'un compatriote décédé. Devant la mort, il semble que l'on ait conscience du ridicule collectif. Les femmes sont des pleureuses attendries et attendrissantes. Ensemble, elles ont noué des gerbes de fleurs, tressé des couronnes. Au cimetière, les mains des hommes se cherchent et se serrent.

En vérité, aucune méchanceté parmi ces braves gens, mais quelle nervosité !

Elle revient de la ville. Dans la case voisine de sa case, le banjo grince. Ses nerfs à Elle grincent beaucoup moins. *Elle* éprouve du remords de ses féroces pensées. Mieux vaut, cent fois la bruyante gauloiserie du donneur de sérénades crépusculaires, que les mesquineries habituelles aux gens de la bourgade du bord de la mer. Tout compte fait, banjo et basse-taille conjugués sont moins agaçants que les promiscuités d'une ville métropolitaine : le five o'clock du premier, le jazz du troisième, les vocalises d'une future Viardot, les premiers exercices d'un Enesco en herbe.

Monsieur le Contre-Maître peut, à son aise, s'appeler Hantoine. Elle a fait une belle provision de patience.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

*
**

La plus heureuse diversion à la routine des habitudes : quelques nausées matinales, une layette à préparer.

*
**

Elle s'est un peu effrayée d'abord. Des journaux à « Page médicale » lui ayant appris qu'en tant que coloniale (ni plus ni moins que les autres Européens transplantés sous les tropiques), elle était classée dans la catégorie des accidentés climatiques.

Il y a des expressions troublantes qu'on n'entend pas sans un petit frisson à fleur d'épiderme. Se savoir accidentée, brrr...

Accidentée et bientôt mère, le cas est évidemment grave davantage. Elle eut toutes les craintes.

IL s'est enquis d'un médecin bon accoucheur. Ses craintes à Elle, une à une ont disparu.

Suivant les indications du praticien, elle a continué d'absorber sa quinine. Alors qu'Elle fit un peu de fièvre, elle a doublé la dose. Trois mois avant le grand événement, le docteur lui a conseillé un produit galactogène (1). Sa santé resta parfaite.

(1) D'après le docteur Houssiaux, médecin inspecteur colonial.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

*
**

Cela se passa à l'hôpital de X..., peut-être un peu plus lentement que cela se fût passé en France, mais dit-on : tout est bien qui finit bien. Son fils est un florissant bébé. Elle le nourrit. Finie la monotonie des jours.

*
**

Et fini le spleen, malgré des déplacements, des installations pas toujours agréables.

Les tronçons de la voie raccordés, la ligne inaugurée, M. l'Ingénieur dut, ailleurs, continuer son labeur.

Elle quitta son premier logis colonial qu'Elle aimait, pour une demeure triste dans une région triste.

Sa maison ne domine plus le noble paysage émouvant, elle est tapie au pied d'une chaîne de montagnes dénudées, ébréchées, caverneuses, près d'un fleuve lent dont les eaux ne courent pas, tumultueuses, vivantes, mais se traînent, presque sans rides et presque mortes, entre des rives plates. En avant d'un sauvage bataillon d'ananas armés de piques méchantes, les filaos déchiquetés font de lamentables figures d'éclopés. Pêle-mêle, cases indigènes et palétuviers sont disséminés dans la plaine étroite.

Là, bien souvent, les aubes furent ternes, les crépus-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cules blafards. La saison des pluies y eût pu contenir tout le désespoir. Elle y fut perdue à la fois et emmurée par les averses opiniâtres.

Elle se surprit à regretter le banjo de M. le Contre-Maître, griffant si péniblement le calme des soirs. Son isolement, parfois absolu, fut lourd, ainsi qu'une chape de plomb qui étouffe autant qu'elle écrase... Son mari loin, son enfant malade, pas de secours : le grand drame dont peut être accablée la Coloniale.

Mais, là encore, la magie du soleil sait transformer en joie la tristesse des choses. Les eaux mortes du fleuve lent entraînent des luisances de gemmes. Les montagnes squelettiques enserrent un bijou de lac, plus bleu de dormir parmi les rocs noirs, et fleuri de lotus. Mieux qu'ailleurs, les bananiers lustrent ici le vernis de leurs feuilles, les kapokiers se pavoisent d'étoiles écarlates. Jamais lianes à poivre ne balancèrent avec plus de grâce leurs grappes roses.

Aux matins, tant de colombes roucoulent leur plainte amoureuse; aux soirs, tant de lucioles promènent leurs lanternes aériennes ! Et tant de fleurs embaument !

*
**

Elle vécut là « son » typhon, souvenir tragique enchassé avec minutie dans les souvenirs de toute coloniale.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les montagnes squelettiques étaient lugubres ; de leurs cimes aiguës, elles déchiraient des nuages de soufre et de suie qui s'étiraient en lanières. Le fleuve, d'ocre épaissi, accélérait son cours paresseux. Il gronda, précipité, gonflé, furieux, vertigineux, emportant des épaves, submergeant les rives plates, le bataillon acéré des ananas. Les loques pendantes des filaos s'agitaient en épouvantails.

Au port le plus proche (deux cents kilomètres) Il est allé recevoir du matériel. *Elle* est seule avec un important personnage de quatre ans et deux boys.

Les gros nuages qui s'étiraient hier, se solidifient, aujourd'hui, en masse métallique et lourde que le soleil n'arrive pas à percer, écran rigide touché par le reflet d'un lumignon. Dans cette lumière de cauchemar, les êtres se meuvent en déplaçant des ombres floues.

Bébé est, à la fois, nerveux et accablé. Ainsi, *Elle* est accablée, nerveuse. Pareillement, les chats et les chiens qui errent, inquiets. La température s'est abaissée brusquement. Il fait presque froid.

Avec le soir, le vent accourt, à peine élevé et déjà déchaîné, accompagné d'ondées brutales. Aréquiers et palétuviers se courbent et se tordent. Avant que leurs feuilles ne soient arrachées et dispersées, les filaos rebroussés, gesticulent en désespérés,. On n'entend plus leur habituel cliquetis de lames croisées, le vent gémit trop fort, le fleuve et la pluie exagèrent leur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tapage. Tous les bruits sont happés par le bruit formidable.

Elle a couché son fils. Elle attend, dans l'angoisse, on ne sait quelle catastrophe que fait craindre l'abominable prélude.

Les portes grincent. D'une seule tornade, les stores de la véranda sont arrachés, les palétuviers s'écroulent, la case-cuisine s'aplatit. Où sont les boys ?

Le toit est échancré ainsi que pourrait l'être une feuille de carton par d'invisibles ciseaux, si vite s'envolent, l'une après l'autre, les lamelles de bois. Comme sous l'effort d'un cyclope, la porte s'arc-boute, l'eau apparaît au bas, ligne brillante qui s'allonge, reptatoire. Un éclatement : la porte est broyée, l'eau tourbillonne.

Elle a bondi jusqu'à son enfant, l'emporte roulé dans une couverture. Rapidement, elle a disposé deux chaises sur la table, s'y arrange, l'enfant étendu sur elle.

L'eau monte... une eau bourbeuse, noire et luisante, dans le noir opaque d'une ténèbre à peine atténuée par la lueur vacillante du photophore-veilleuse.

Ses grosses larmes séchées, sa terreur apaisée sous des caresses, Bébé s'est endormi, tête enfouie sous la couverture, menottes crispées au cou de sa mère.

L'eau recouvre la table, noie le photophore. L'obscurité est totale, le tumulte effroyable. Les effondrements se succèdent. Le chaos s'intensifie par degrés.

Et, d'un coup, se brisent la fureur du vent, l'achar-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nement de la trombe. Une bonace imprévue. L'eau ne monte plus qui, déjà, affleurait le siège où *Elle* est immobilisée.

Lentes passent les heures nocturnes. Des reprises déclinantes de l'infernal concert, coupées de silences. L'enfant dort, tout moite contre la poitrine maternelle. De brusques réveils le dressent apeuré.

— Maman ?

— Maman est là, dors, Bébé.

Un baiser ne suffit pas, cette fois, à rassurer le petit.

— Maman?... tu n'as pas faim?

— Maman n'a pas faim.

— Ah !... Bébé a faim.

— Bébé n'a pas faim, il va écouter une belle histoire.

Bébé n'entend point la fin de la belle histoire, il sombre à nouveau dans le sommeil et dans la couverture. Pas très longtemps :

— Maman ?... tu n'as pas peur ?

— Maman n'a pas peur.

— Ah ?... Bébé a peur.

Il avoue cela tout bas, d'une petite voix enrouée, pleine de vergogne.

— Un grand garçon n'a jamais peur, voyons !

— Ah ?... alors, raconte une histoire.

D'histoire en histoire, le temps s'est traîné. L'aurore est venue. Au dehors, clapotis et jaillissements : un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

boy vient s'assurer que « madame n'a pas faire mort » et s'en va avec un même clapotis de chien qui nage. Du temps passe encore avant que l'homme puisse pénétrer par la voie qu'ouvrit le fleuve. Comme il eut brandi une palme de triomphe, il offre un morceau de chocolat trempé, blanchi, amolli. Un vrai régal.

L'eau s'est écoulée lentement. Dans le jardin, elle atteint encore un mètre quarante de hauteur. Le village n'est que ruines et deuils. La population élit domicile dans les cavernes hautes de la montagne ébréchée. En barques, en radeaux, les indigènes tentent le sauvetage des épaves.

De la véranda, Bébé dirige à bout de bâton, de magnifiques gondoles en papier.

*
**

Les mois ont suivi les mois, les années se sont ajoutées aux années. Son fils a grandi, une fille lui est née et grandit.

Malgré des heures incontestablement pénibles, *Elle* est convaincue qu'il est plus aisé d'élever les petits humains, libres en la vaste nature, avec tout l'espace offert à leurs ébats, que dans une ville métropolitaine, où l'on parque les pauvrets dans un logis étroit, mal aéré; où, leurs petons dans la sourdine des chaussons, on étouffe le bruit de leurs galopades res-

Université Côte d'Azur Bibliothèques

treintes, difficile sport en chambre qui s'achève, à l'ordinaire, par une chute sur le parquet ciré, une bosse récoltée à l'angle d'un meuble.

Elle eut la joie de donner à son fils, à sa fille, les premières leçons de lecture, d'écriture, de dessin, de diction, de musique, et les rudiments de l'instruction générale qu'ils acquerront dans un lycée ou un pensionnat.

Ce futur l'inquiète : l'internat, pour de jeunes broussailleux, ne deviendra-t-il pas semblable à de la détention ? Les sauvageons s'acclimateront-ils parmi les petits civilisés ? S'adapteront-ils aux habitudes citadines ?

Jusqu'ici, ils ont exercé une manière de royauté sur les jeunes indigènes qui les ont entourés. Comment son fils supportera-t-il les brimades sans bienveillance de ses compagnons ? Sa fille, les rosseries des petites amies ? Que de froissements, que de frottements douloureux en perspective !

Séparés l'un de l'autre, incompris le plus souvent, les enfants ne se replieront-ils pas sur eux-mêmes ? Deviendra-t-il le Taciturne qui s'isole, souffre, et que l'on raille ? Sera-t-elle la Singulière, nostalgique, chagrine, cible à toutes les moqueries ?

Non pas. Parce qu'au milieu des petits Français sédentaires, ils seront des coloniaux, c'est-à-dire de grands voyageurs, ils garderont le prestige de ceux qui traversèrent la mer immense, passèrent les océans; ceux qui vécurent dans le pays des ananas, des bananes,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des mangoustans et des orchidées; ceux qui entendirent grogner le rhinocéros, miauler le tigre; ceux qui ont vu, de leurs yeux vu, les « Nègres et les Chinois », ailleurs que sur l'écran du cinéma.

Ils diront leur vie en anecdotes pailletées d'exotisme ; ils évoqueront la couleur et les parfums parmi la grisaille de la ville et ses nauséabondes odeurs.

Ils seront jalousés peut-être, enviés quelquefois, mais toujours écoutés. A leur insu, ils jetteront, en des cervelles enthousiastes, l'idée coloniale qui germera...

*
**

Pour *Elle*, dans le présent et le futur, des déplacements, de nouveaux voyages, de nouvelles installations, de nouvelles adaptations. D'autres mers à traverser, d'autres continents à parcourir et d'autres îles. A franchir ou à contourner encore l'obstacle des monts, monts volcaniques en puys, monts en cônes, en croupes, en tétons, en arêtes, en pics.

Son regard se perdra sur des horizons presque illimités de rizières et de sables, au fond desquels, parfois, naîtront des mirages.

Elle apprendra la gamme chantante des eaux : arroyos ou séguias, oueds maigrelets ou torrentiels, lacs et lagunes, rivières et fleuves, cascades et rapides. Elle notera des différences essentielles entre ces rapides ;

Université Côte d'Azur Bibliothèques

entre les chutes, les tourbillons laotiens, les seuils, les gouffres et les « couloirs » gabonnais, aussi bien qu'entre la pirogue extrême-orientale et la pirogue africaine, entre le chant du sampanier et celui du pagayeur.

Elle a connu ou connaîtra des passerelles arquées, précieuses et fines comme celles des estampes japonaises, des ponts rustiques en troncs d'arbres mal équarris, les « ponts de singe », vertigineuses balançoires en souples lianes.

La Croix du Sud l'éblouit.

La forêt tropicale l'accabla d'un émoi quasi-religieux. Dans la monotonie de la forêt-clairière rissolée, Elle craignit le coup-de-bambou ainsi qu'un choc inéluctable. Dans la forêt cambodgienne inondée, les légendes, lui parurent vraisemblables.

Elle pérégrina en charrettes à bœufs, à dos d'éléphant, de chameau, d'âne ou de cheval. Elle sut s'accommoder au mieux des chaises à porteurs : palanquins, filanzanes, tipoyes. De chétifs coolies, de robustes gars d'ébène et de bronze la traînèrent en des voiturettes variées.

Elle fit ses délices de fleurs et de fruits étranges.

Elle dormit dans des paillotes, des huttes en pisé, des cases sur pilotis, sous le toit des sampans flâneurs.

Elle pourrait dessiner une curieuse collection de coiffures : turbans, voiles, diadèmes, chignons à coques ou en couronnes, nœuds lisses, houppettes de clownesses, brosses, bourrelets, bandeaux, queues de rats ou queues de poule, coiffures agrémentées de ver-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

roteries, de plumes, de fleurs et d'accessoires imprévus, comme fléchettes d'ivoire, épines de porc-épic, clous de tapissier à têtes de cuivre.

Elle s'est penchée sur la détresse des femmes jaunes et noires. Elle a caressé des zazakelis malgaches et des nhos annamites.

Les apprêts funéraires et les cimetières lui apprendront une grande part de la psychologie des races et des croyances diverses en la résurrection finale. Elle a médité et méditera devant l'attente des cercueils nus, abandonnés au bord de la mer, ou des fleuves, les pierres levées, les effigies réalistes, les masques mortuaires, les bûchers, les coffres de santal ou de camphrier, les bières laquées ou dorées, les cocons symbolisant l'immortalité à l'image des méthamorphoses du ver-à-soie, les hôtelleries à toits compliqués où l'âme trouve l'ombre tutélaire, indispensable à son repos, les hypogées, les simples tumuli, les enclos étroits, les vastes Plaines des Tombeaux.

*
**

Elle résumait les colonies en *La Colonie*, alors qu'Elle n'en connaissait aucune : pour Elle, *La Colonie* contiendra toutes les Colonies dissemblables et pareilles alors qu'Elle saura.

Elle ne peut être la passante puisqu'Elle est deve-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nue la Coloniale, avec des grâces d'état très spéciales.

Elle est Celle qui s'adapte et, le plus souvent, aide à l'adaptation des autres. Celle qui installe son charme et semble s'y fixer dans les régions les plus sévères comme dans les lieux les plus enchanteurs ; Celle qui, partout, crée de la France autour d'Elle, avec des habitudes de France, des visions de France, avec de petits objets et de grands sentiments, avec sa théière argentée et ses lampes louis-philippardes, avec de la grâce et de la morale de France, de la bonté et du courage de France.

Elle a créé de la France pour les Indigènes qu'Elle a soignés et éduqués et qui, en vertu de cette amélioration physique et morale, garderont, inconsciemment, le souvenir de son passage parmi eux. Pour les exilés qui, en acceptant l'hospitalité d'un jour dans son logis de Française, ont vu s'alléger leur exil et ont cru à une halte réconfortante dans la patrie.

Elle a créé de la France pour ses enfants par qui elle veut continuer son culte de la beauté française, de l'éducation française, de l'art. français. Pour son mari dont elle n'est pas seulement la compagne, mais le compagnon. Celle qui ne tremble pas face au danger. Celle qui épaule au contact des tracasseries, des vexations, des injustices, Celle qui partage la peine et double la joie.

Ceci, au prix de petits renoncements féminins très méritoires... lesquels ont bien leurs compensations.

C'est, d'abord, non point une abdication totale de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

coquetterie, mais une obligation de renoncer à la coquetterie attentive des femmes qui vivent en France, auxquelles la Mode, pleine de sollicitude, donne la possibilité de se renouveler. « Autre silhouette, autre femme », assure un psychologue. Si la broussarde ne sait faire ses robes (existe-t-il encore une jeune femme ignorante de cet art essentiel ?) elle devra, le plus souvent, se contenter de « confections » à peu près à sa taille, mais jamais tout à fait, se priver de la toilette spécialement composée pour elle.

Impossibles en brousse, certains artifices, tel celui de maintes coiffures seyantes. Peu de flou, pas de bouclettes sinon naturelles; les cheveux noyés de sueur ne tiennent pas l'ondulation (Joséphine Baker a rendu un signalé service aux coloniales à cheveux plats).

Mais... moins qu'une autre, la broussarde n'a besoin de se renouveler. Ses robes ne paraissent pas démodées. Pas de comparaison désavantageuse possible. Elle sait que sa silhouette seule se découpera sous la véranda. Elle n'a pas à redouter de rivalité féminine. Elle est assurée que son mari ne sera pas tenté, ainsi qu'il pourrait l'être parfois en France, de vivre sa vie côté popote avec l'épouse et côté professionnel avec une femme de même métier, côté intellectuel et artistique avec une femme de culture égale à la sienne. Infidélités de l'esprit, du cerveau, du cœur, plus douloureuses pour la femme qui en souffre, que l'infidélité sensuelle.

D'où, nécessité plus grande chez le Colonial qui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

veut rester lui-même, de choisir soigneusement une compagne de son éducation, de son milieu social.

Elle fut ainsi choisie par *Lui*.

Liée à son mari par une similitude de culture et de goûts, par les émotions et les souvenirs communs, les périls et les bonheurs communs, Elle jouit d'une vie sentimentale paisible, d'une quiétude heureuse qu'un seul écueil pourrait briser : la trop fidèle présence unique, l'exaspération possible du « toujours *Elle* », du « toujours *Lui* ».

L'amour ne s'offusque pas seulement des bigoudis et des fixe-chaussettes; il est si gravement meurtri par la révélation des faiblesses mutuelles ! et surtout, par la pudeur dévêtue de ces faiblesses. Plus qu'une autre épouse, *Elle*, coloniale, témoin toujours présent auquel on ne peut rien cacher, Elle sera, non seulement le témoin admiratif du travail, de la force, de la bravoure, de l'intelligence de son mari, de son effort cérébral, mais encore, elle fut et sera le témoin vigilant d'une faute, d'une erreur, d'une insuffisance, d'une infériorité morale, laquelle faiblesse, passagère ailleurs, semble durable parmi l'union tellement exclusive de deux êtres isolés. Là, elle constitue, pour les deux, la blessure inguérissable.

L'humain cache avec plus de honte ses tares morales qu'il ne voile ses tares physiques. Peut-il pardonner alors que saigne, sans cesse, la blessure de son amour-propre ?

Puisse la Coloniale éviter l'écueil redoutable. Puis-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

se-t-elle, sans que sa dignité et sa conscience soient offensées, dispenser l'indulgence qui ne ferme pas tout à fait les yeux, mais qui baisse à temps les paupières, l'indulgence la plus efficace et la plus habile qui porte un nom court davantage : Bonté.

Plus tard, si sa fille éprouve quelques hésitations, quelques appréhensions à partager l'exil d'un colonial, elle pourra l'encourager avec son entière, sa précieuse expérience et... la jolie phrase de Voguë :

— Pars sans regrets et sans crainte... avec celui qu'on aime, on fait partout de la France, on fait partout du bonheur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques